



ARTHUR BUIES

Voir sa biographie par MADELEINE, *Revue Canadienne*,  
livraison de septembre 1905, p. 246.



## A Travers nos Quarante Ans

1868.



AUCHER de ST-MAURICE avait un grand coeur. La livraison de juin 1868 de notre *Revue* donne de lui une conférence, faite à Québec devant la Société Littéraire et Historique, qui, à elle seule, le prouverait amplement. Le spirituel écrivain y parlait de la mission de l'homme de lettres dans la société moderne.

“Où allons-nous, se demandait-il, emportés sur ce flot terrible et grondeur de romans, de contes, de nouvelles, que la librairie a débordé depuis soixante-six ans? Où nous mènent toutes ces écoles de beaux penseurs, fantaisistes échevelés, qui, ne pouvant se tenir dans un juste milieu, nous montrent d'une main la vie réelle à travers un prisme faux et menteur, faisant rayonner sur elle des couleurs chatoyantes qu'elle n'a pas, et de

l'autre dissequent froidement à larges coups de scalpel, muscles par muscles, lambeaux par lambeaux, toutes les monstruosités de la nature humaine?"

"Bien certainement, ce n'est pas en nous faisant croire à des choses qui ne sont pas, ou en nous asphyxiant avec les chairs violettes de leurs cadavres, qu'ils pénétreront plus avant les fibres du cœur de l'homme, et qu'ils nous conduiront vers ce qui a été et vers ce qui sera toujours le but de toute saine littérature: le vrai, le bon et le beau. Non, ce n'est pas en donnant la blancheur du lys au mal, en imprégnant des senteurs parfumées du myosotis et du muguet le vice et le crime, que l'écrivain de notre époque parviendra à relever son siècle de l'ornière fangeuse où il se plonge et se roule de plus en plus tous les jours..."

Il y a là déjà une façon assez énergique de poser la question. Mais il faut poursuivre. On a rarement mieux *éteint le roman*, tel que nous le fabriquent les feuilletonistes, qui ont hélas! souvent le plus de faveur auprès des foules, lisez bien.

"Le roman! c'est là surtout que l'écrivain moderne a abjuré sa mission, a oxydé sa plume. Oublieux de tout ce que le roman honnête et possible pouvait avoir d'amusant et d'instructif, il a voulu créer le roman de bas étage, le roman barbu, où sont prodigués à droite et à gauche les grands coups de poignards, les duels, les suicides, les assassinats, . . . où se traîne enfin toute une mascarade de vices déguisés et attifés en gandins et en lionnes du boulevard."

Plus loin, le conférencier explique ce qu'il faut écrire, dans un roman, pour le paysan, pour l'écolier, pour le soldat, pour le père de famille, pour la femme honnête et pure, et, vraiment, si ce n'était du style, un peu bien en colère toujours et véhément comme il convient peut-être à la plume d'un soldat, on se croirait à lire un sermon.

Si quelque directeur de jeunes gens veut citer une bonne page à son cercle — à l'A. C. J. par exemple? — je lui suggère d'ouvrir le volume de la *Revue Canadienne* de 1868, à la page 437. Il n'aura qu'à changer quelques chiffres et à dater de 40 ans plus tard. Ça vaudra mieux, j'en suis sûr, que certaines allocutions soporifiques de l'Ami du Clergé.

Je ne sais pas jusqu'où l'auteur de "Scènes de l'Indépendance du Mexique," M. L. de B. . . , aura goûté la *charge* de M. Faucher de St-Maurice contre les romans "où sont prodigués à droite et à gauche les grands coups de poignards," mais ce que j'aperçois mieux, c'est qu'il eut pu en profiter. Ce qu'il en suppose de la crédulité chez ses lecteurs, ce brave homme-là!

Je ne veux pas tenter d'analyser ou de résumer toutes les aventures et les mésaventures de Don Cornelio, de Don Rafaelo et de Don Mariano. . . Enfin Don Rafaël épouse Gertrudis. Je vous réitère qu'il l'a bien mérité, et les lecteurs aussi.

\* \* \*

Un roman mieux fait, où les événements ont au moins le mérite de la vraisemblance et dans lequel les sentiments sont analysés souvent avec une grande finesse de touche, c'est "Anne Séverin," qui parut d'avril à décembre 1868.

Alors comme à présent — moins peut-être et ça valait mieux, à mon avis — on se permettait de faire des emprunts aux *Revue*s d'Europe. "Anne Séverin" est de Mme Augustus Craven, née Pauline de la Ferronnays.

"L'amour vu à travers les oeuvres de cet auteur, écrit un homme du monde, est un sentiment à la fois désintéressé, affolé d'idéal et comme dématérialisé, dont l'existence offre, à la vérité, fort peu d'exemples et qui n'est pas sans danger." Soit! admettons-le. Il reste vrai pourtant qu'"Anne Séverin" doit être classé dans la catégorie des romans à lire plutôt qu'à proscrire. Il y passe bien quelque vent de folie, mais il y souffle aussi plus d'un avis utile et plus d'un conseil précieux.

\* \* \*

Entre le roman et l'histoire prend place le récit de voyage. Sans doute, le voyageur n'a pas comme le romancier le privilège de créer toutes les aventures à son gré; mais il n'est pas tenu non plus — comme l'historien — de fournir une documentation

précise pour établir ses avancés. Pourvu qu'il sache plaire en racontant, on lui accorde volontiers la joie d'exagérer un peu. Après tout, quel mal y a-t-il à ce que, se suggestionnant lui-même, il se convainque avoir vu des merveilles partout?

M. Rodrigue Masson, plus tard notre Lieutenant Gouverneur à Québec, continuait en 1868 ses récits de voyage. En 1867, nous l'avions ouï parler de la Castille. L'année suivante, c'est à travers la Gascogne et la Biscaye qu'il nous conduit. Or, il faut écrire ici que, si peut-être le style de M. Masson n'a rien de très remarquable, les traits d'histoire ou les anecdotes qu'il rapporte, aussi bien que la rondeur et la justesse de ses appréciations, ne laissent pas de donner de l'originalité, du piquant et de l'intérêt à ses récits.

Tout le monde connaît le "traité des Pyrénées"? Ecoutez notre jeune canadien, arrivé sur la Bidassoa qui forme quelque part la limite entre la France et l'Espagne.

"Tout au-dessous (du pont) est un grand banc de sable portant le nom pompeux "d'Île des Faisans" et que les courants menacent de faire disparaître avant longtemps. Là, fut conclu, entre la France et l'Espagne, ce fameux *traité des Pyrénées*, auquel on se prépara par des mois de discussions sur la préséance et le cérémonial à être observé. Afin de mettre les parties d'accord, il fut résolu de choisir ce terrain neutre entre les deux royaumes, et de construire deux ponts y donnant accès du côté de la France et du côté de l'Espagne. A un jour fixé d'avance, Mazarin et Don Luis de Haro laissèrent leurs cours respectives, avec une suite brillante et nombreuse, et se rencontrèrent sur un pied de parfaite égalité au centre d'un *banc de sable*!"

Au moment où je relis ces lignes, la conférence d'Algésiras (février 1906) entre les Puissances menace de laisser éclater la guerre entre la France et l'Allemagne, à propos du Maroc. Je me demande si l'on ne pourrait pas trouver, à Algésiras comme sur la Bidassoa, le providentiel *banc de sable*?

\* \* \*

Un autre voyageur, l'abbé L. J. Huot, curé de St-Paul l'Ermitte, donnait aussi ses notes de voyage à la *Revue*, cette année

1868. Le digne curé écrit d'une toute autre manière que M. Rodrigue Masson. Il ne s'arrête guère à philosopher et à porter des jugements sur ce qu'il voit ou entend. Aussi son style est-il froid et monotone. "Nous partons à telle heure, nous faisons tant de milles, nous arrivons le soir... à moins que ce ne soit le matin? L'église a telle longueur, telle largeur, elle fut bâtie par tel architecte, décorée par tel artiste... rebâtie en telle année..." Et c'est tout.

Ce n'est pas assez pour intéresser outre mesure.

\* \* \*

Nous l'avons noté tout à l'heure, le récit de voyage confine à l'histoire. Et l'histoire, surtout l'histoire de son pays, a pour un homme de coeur des attraits qui toujours captivent et retiennent. La *Revue* de 1868 publiait plus d'une page, alors inédite, de notre histoire du Canada, qui n'est pas encore aujourd'hui dépourvue d'intérêt, tant s'en faut!

"La bataille de Carillon," par exemple, un chapitre de "De Montcalm en Canada," par le R. P. Félix Martin, était une "primeur," qui dut être particulièrement goûtée. Les vers de Crémazie ont rendu ce fait d'armes trop populaire, pour qu'on n'en relise pas les détails avec une sympathie toujours avivée. Il faut consulter le volume à la page 548.

Précisément à propos de cette célèbre bataille de Carillon, M. Joseph Tassé, qui fut plus tard rédacteur à la *Minerve* et sénateur, se posait, dans la livraison de septembre, cette intéressante question: "Les sauvages alliés à la cause française étaient-ils présents à Carillon?" Et il répondait négativement avec des textes à l'appui. (Voir page 664).

Ailleurs (page 881) le même M. Tassé donnait une étude très fournie sur Charles de Langlade, un métis qui combattit à la Monongahéla, près de M. de Beaujeu, et l'un de ces héros du second plan, dont la grande histoire parle peu, mais qui furent pourtant si généreux et si braves aux jours de notre âge d'or.

Enfin, toujours à propos d'histoire, M. Benjamin Sulte, à la

suite d'une perquisition intelligente dans les archives de la Corporation aux Trois-Rivières, racontait aux lecteurs du mois d'août des choses fort originales. Il s'agissait tout bonnement de l'histoire des organisations des Compagnies *du feu*, dans la cité de Laviolette. A Trois-Rivières, comme à Montréal et à Québec d'ailleurs, on ne fut pas "tout-à-coup, un beau matin, pourvu du confort et de la sécurité qui règnent parmi nous. Les choses ont toujours un commencement. Il fut un temps où le nom d'une compagnie de pompiers était parfaitement inconnu..."

Et en lisant le récit, plein d'*humour*, de l'écrivain trifluvien, je me prenais à penser aux jours déjà lointains, où, dans le village de St-Vincent de Paul, Isle Jésus, nous faisons la *chaine*, mes camarades d'école et moi, pour faire arriver un *seau d'eau* jusqu'à une *remise* qui brûlait sur le haut de la côte!

Que dirions-nous, aujourd'hui, s'il fallait retourner au temps des *diligences* et des *omnibus*, ou si, chaque matin, nous n'avions pas à lire notre journal?

Et pourtant, en sommes-nous vraiment plus heureux?

\* \* \*

Parmi les collaborateurs de la *Revue Canadienne*, il y avait toujours eu des amis des lettres qui portaient, d'ailleurs avec honneur, la toge de l'avocat. Cette année 1868 encore, plus d'un point de droit fut discuté dans les pages de la *Revue*, pour le bien des lecteurs, ou tout au moins pour leur instruction.

Au lendemain du jour où le Gouvernement Gouin vient d'abolir la *mort civile*, on ne relit pas sans un vif intérêt les quatre articles, si documentés et si fournis, de M. de Bellefeuille: "De la Profession religieuse en Bas Canada."

Je ne puis songer à résumer ces savants articles. J'en veux seulement, au moyen d'une citation, indiquer le sens général:

"L'esprit de la profession qu'embrasse le religieux, expose M. de Bellefeuille, c'est un abandon complet de toutes les choses du monde, afin de pouvoir plus librement s'adonner aux choses



de Dieu; la loi civile accepte cette volonté et, en retour, exempt le religieux de toutes les fonctions souvent pénibles, de toutes les charges et de tous les devoirs que la société exige des autres citoyens. Il ne serait pas juste qu'il fut déchargé de tous les inconvénients de la vie sociale et qu'il en conservât tous les avantages; aussi est-il mort aux uns comme aux autres." (Page 490).

L'érudit auteur fait au reste tout l'historique de ce point de droit et ne nous fait grâce d'aucun texte. C'est un peu aride comme il convient à une thèse de droit, mais c'est fort instructif. Je serais curieux de savoir combien de députés, à Québec, parmi ceux qui ont signé la *mort* de la *mort civile*, pour les religieux comme pour les condamnés à la peine capitale, connaissent l'histoire de cette importante législation chrétienne?

Ce n'est pas que cette loi de la *mort civile* pour les religieux cadre bien avec les coutumes et même les exigences modernes. On a beau plaider le respect des traditions, il est des costumes et des coutumes qui ne conviennent plus à nos temps. Autre temps, autres moeurs!

Comment voulez-vous, par exemple, qu'un religieux ne touche pas à l'argent, de nos jours? Je sais que quelques-uns font ainsi. Mais ce doit être bien incommode pour eux, et parfois ça l'est pour leurs hôtes, qui, voulant leur faire du bien, ne savent plus comment s'y prendre?

\* \* \*

Dans la livraison de mai, M. Boucher de La Bruère (notre Surintendant de l'Instruction Publique) publiait une autre étude légale sur "le droit de tester," qui est aussi fort intéressante. L'argumentation de l'écrivain tend à établir qu'il convient d'user de la liberté de tester pour ne pas trop diviser les biens et ne pas trop morceler les terres. C'est le moyen de rendre plus fortes et plus solides et nos familles et notre race. "La divisibilité de la propriété, écrit M. de La Bruère, est souvent contraire aux libertés d'un peuple. L'histoire nous en fournit un exemple frappant dans le fait que l'Angleterre, voulant as-

servir l'Irlande davantage, décréta, par une loi, en 1701, que les *biens fonciers de tout papiste* seraient *partagés également* entre ses fils, à moins que l'aîné ne devint protestant." Cette loi plus tard (1778) a été abolie. Mais elle établit le principe que défend M. de La Bruère.

\* \* \*

Un événement très important et très glorieux pour l'histoire de notre jeune pays se passait, cette année 1868, qui devait naturellement inspirer nos prosateurs et nos poètes. Je veux parler de l'enrolement et de l'expédition à Rome des zouaves canadiens.

M. Royal analysa le "Mémoire" qu'avait publié M. de Bellefeuille, sur "l'origine, l'enrolement et l'expédition du contingent canadien à Rome, pendant l'année 1868," (page 877). M. Alfred Larocque raconta "La bataille de Mentana," avec toute l'autorité que lui donnait son titre de témoin actif et passif tout ensemble. Ajoutons qu'il sut mettre en son récit une ardeur et une vie qui honorent le lettré autant que le soldat généreux (page 820).

D'autres, Louis Alphonse Nolin, du Séminaire de Ste-Thérèse, et Alph. Bellemare, de Nicolet, je suppose, (ils viennent tous de là!), s'armèrent de la lyre et chantèrent en vers, plus riches d'intention que de mesure peut-être, la gloire de nos croisés à nous, les zouaves canadiens de Pie IX. Citons deux strophes, l'une du poète térésien, l'autre du nicolétain :

Partez, braves enfants de la Nouvelle-France;  
 Vous avez entendu ce long cri de souffrance  
 Qui retentit au loin!  
 Votre Père est en lutte avec la noire envie  
 Allez le secourir et veiller sur sa vie,  
 Allez, ne tardez point!

(Louis Alphonse Nolin.)

M. Bellemare, lui, vers la fin de son petit poème, mettait dans la bouche d'un père à l'adresse de son fils ce touchant langage :

“ Va, pars, si Dieu t'appelle: Ah! si j'avais ton âge,  
Nul ne me ravirait ton glorieux partage.  
Pour son pays, mon fils, il est beau de mourir;  
Pour la cause de Dieu plus beau d'être martyr!  
Quand notre Père à tous jette un cri par le monde  
Ne faut-il pas qu'au moins chaque foyer réponde?  
Réponds pour nous, mon fils, réponds, et, fier chrétien,  
Va dire au monde entier ce qu'est un Canadien. ”

(Alph. Bellemare.)

\* \* \*

A ces accents chrétiens l'on sait qu'une voix d'outre-mer répondit et que le grand poète Victor de Laprade, de l'Académie Française, salua là-bas le passage de nos zouaves. *La Revue* eut l'avantage de publier la très belle pièce du poète académicien, dans sa livraison d'avril (page 282). Je me reprocherais de ne pas la citer en entier aux lecteurs de 1906.

#### AUX CANADIENS-FRANCAIS

##### Soldats de Pie IX.

*Aime Dieu et va ton chemin.*

Allez votre chemin, Français du Nouveau-Monde!  
Race de nos aïeux tout à coup ranimés.  
Allez, laissant chez vous une trace féconde,  
Offrir un noble sang au Dieu que vous aimez.

De nos jeunes croisés vous êtes deux fois frères;  
Marchez aux mêmes cris et dans les mêmes rangs,  
Faisant dire comme eux par vos œuvres guerrières:  
Quand Dieu frappe un grand coup, c'est de la main des Francs!

De l'Océan dompté vous connaissez la route:  
Vous ne portez le frein d'aucune injuste loi;  
Venez donc et montrez à l'Europe qui doute,  
La jeune liberté servant la vieille foi.

Lorsqu'hier, étonnant et charmant notre ville,  
Comme chez des amis joyeux et familiers,  
Vous marchiez, jeunes gens au port mâle et tranquille  
J'ai reconnu le sang de nos preux chevaliers.

C'était leur franc visage et leur allure franche,  
Toute l'antique France en un vivant miroir,  
Tout: leur sainte devise et leur bannière blanche,  
Et ce noble parler, sentant son vieux terroir.

Oui, c'est le même sang et le même génie,  
Gardés purs et sauvés de nos récents travers,  
La France d'autrefois, alerte et rajeunie  
Par la liberté sainte et la vie aux déserts.

Allez votre chemin, celui de vos ancêtres,  
Ce chemin des martyrs, qu'ils ont fait tant de fois;  
Gardez Rome éternelle au plus clément des maîtres,  
Image de son Dieu trônant sur une croix.

Allez comme eux, souffrir, mourir pour la justice.  
Notre Europe est livrée aux plus sombres hasards;  
Au seuil de l'avenir, il faut que l'on choisisse  
Entre le joug du Christ et celui des Césars.

Libres soldats, nourris près d'une république,  
Fils d'une terre où l'homme a toute sa fierté,  
Vous témoignez, au nom de la Jeune Amérique,  
A la fois pour le Christ et pour la liberté.

Portez au Roi-Pasteur votre sang et vos larmes;  
Nos droits sont dans le sien confondus aujourd'hui.  
Vous, qui baisez les pieds de ce vieillard sans armes,  
Nul César ne vous voit inclinés devant lui.

Amis, de vos forêts, à travers notre France,  
Je ne sais quel parfum se répand sur vos pas;  
Une clarté vous suit, une fraîche espérance,  
Un sacré souvenir qui ne périra pas.

Vous nous laissez heureux d'avoir revu des frères,  
Fiers d'avoir pu serrer votre loyale main.  
Dieu vous aime!... il fera tomber les vents contraires;  
Français du Nouveau-Monde, allez votre chemin!

VICTOR DE LAPRADE,

*de l'Académie Française.*

Nous avons noté déjà que, sans planer aussi haut que le poète de Lyon, nos collaborateurs de 1868 s'essayaient aussi à rimer et ne réussissaient pas trop mal.

Dans notre étude sur 1867, nous avons signalé un concours de poésie à l'Université Laval. Cette année 1868 encore, la *Revue* publiait (page 671) le très intéressant Rapport du Jury d'examen pour le second concours de poésie. Il est signé par l'auteur, Louis Beaudet, prêtre.

Il ne paraît pas douteux que ces concours aient produit d'heureux résultats pour la culture du goût des lettres.

C'est M. Eustache Prud'homme, notaire à Montréal, qui l'emporta sur tous les concurrents. Le sujet à traiter s'intitulait : Les martyrs de la foi au Canada. Le missionnaire, le soldat, la vierge chrétienne : voilà les héros que célébrait le poète, les martyrs dont il chantait le dévouement.

Quelques strophes du prologue font connaître, mieux que tout commentaire, la foi très vive et le beau talent du poète.

Je voyais s'avancer étincelants et calmes  
Des prêtres au cœur généreux;  
Prédicateurs du Christ, ils portaient tous des palmes  
Et des vêtements lumineux.

Je voyais s'avancer les âmes de ces braves  
Qui combattirent pour leur roi.  
Alors qu'ils repoussaient de funestes entraves  
Ils défendaient aussi leur foi.

Je voyais resplendir dans l'azur diaphane  
Le voile des vierges de Dieu;  
Sur terre elles priaient, loin d'un monde profane  
Dans le silence du saint lieu.

Ces martyrs rayonnants de fraîcheur et de grâce,  
Chantaient l'éternel hosanna;  
Ils venaient se pencher à travers les espaces  
Sur le beau ciel du Canada.

\* \* \*

Les arts et les lettres ont toujours profit à voisiner, car l'art et la littérature vivent surtout d'idéal. Sans doute la réalité

est digne de l'attention de l'artiste et du poète, mais elle est si souvent prosaïque, cette pauvre réalité, qu'il faut l'élever au-dessus d'elle-même pour atteindre le beau, je veux dire qu'il convient de l'idéaliser. Si le beau est la splendeur du vrai, comme parle Platon, il arrive bien souvent que le vrai ne resplendit qu'à condition d'être anobli, par la plume ou par le pinceau.

L'un des premiers collaborateurs de la *Revue*, M. Napoléon Bourassa, avait l'avantage d'être tout à la fois un artiste et un lettré. En 1868, il donnait une longue et intéressante étude sur le *développement du goût dans les arts* en Canada (pages 67 et 207), qui mérite à plus d'un titre de fixer l'attention. Il est impossible de suivre l'artiste dans toutes ses considérations; mais nos lecteurs aimeront à relire l'une de ces fines anecdotes, que le charmant conteur narrait si bien, pour démontrer par le fait le bien fondé de ses avancés.

Voulant par exemple faire comprendre que, dans l'appréciation des oeuvres artistiques, n'est pas juge qui veut, il écrivait :

"Le colonel de Beaumont n'était pas un artiste; mais il n'était pas un sauvage non plus. Il avait beaucoup vu, et jugez comme il s'y entendait. Il entre un jour chez Gérard, qui venait de terminer son fameux Bélisaire. Tout Paris allait accourir pour admirer ce chef-d'oeuvre..."

"Le général de Justinien apparaît, dans ce tableau, aveugle et mendiant, tel que l'a représenté une tradition fabuleuse. Il porte sur ses épaules le jeune homme qui lui a servi de guide et qu'un serpent venimeux vient de tuer; le serpent est encore enroulé sur la jambe du pauvre adolescent. Il n'y a que ces deux figures. Derrière ce groupe admirable finit un beau jour, qui jette au front du héros ses derniers rayons. Il est difficile d'échapper à l'impression de pitié que produit cette scène."

"Or, notre colonel, après un moment de contemplation, se met à s'écrier: "Vieux coquin! vieux coquin!" et il montrait sa canne à Bélisaire. Gérard ne comprenait guère l'impression étrange que produisait sa toile, il fut curieux de s'en enquérir? Voici ce que le colonel y voyait: il prenait le dernier général de l'empire romain pour un ravisseur; son guide était la jeune fille enlevée, le serpent une corde qui avait servi à l'attacher..."

(Page 78).

Allez donc, après cela, si vous êtes un profane, vous risquer à juger les artistes, leurs oeuvres et leurs écrits!

*L'abbé Élie-J. Auclair.*



## Autour de Lourdes

### III. — LOURDES ET ZOLA.



N connaît la réponse que Jésus fit aux envoyés de Jean Baptiste, qui lui demandaient solennellement s'il était celui qui devait venir, ou s'ils devaient en attendre un autre. "Allez, leur répondit le Sauveur, allez rapporter à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés, et bienheureux celui qui n'aura pas été scandalisé à mon sujet."

Ainsi de notre temps, devant ce déchaînement effronté de négations contre l'existence du surnaturel, les fidèles inquiets se sont tournés vers le Maître, objet de leurs adorations. Ils lui ont dit : "Seigneur, ne confondez-vous pas vos blasphémateurs. Nous savons bien, nous, que vous êtes Dieu. Votre Evangile, dont on ne peut suspecter l'authenticité historique, nous fournit des preuves surabondantes de votre filiation divine ; mais les miracles rapportés là sont bien lointains ; vos ennemis et les nôtres viennent nous dire que, pour les examiner et les critiquer, il n'y avait ni savants, ni chimistes, ni physiciens, ni biologistes. L'objection est insensée ; car il n'est nullement nécessaire d'être chimiste pour constater la mort d'une personne et sa résurrection. Or ce sont des foules entières qui ont constaté de pareilles oeuvres



de votre droite. Toutefois s'il vous plaisait de renouveler les merveilles de votre passage sur la terre! Quelle confusion serait la leur! Alors ils auraient leurs savants pour toucher du doigt la véracité de votre parole!..."

O merveille! Voilà que Jésus a exaucé ce cri timide et secret du coeur de ses disciples accablés d'opprobres par de nouveaux et superbes Phariséens. Il n'est pas revenu lui-même guérir et consoler; il a agi plus délicatement; il a envoyé sa mère. Marie est venue; elle s'est montrée sur la roche de Masabielle; elle a dit qu'elle était l'Immaculée Conception, par conséquent elle a affirmé tous les mystères du christianisme, qui se rattachent à ce privilège; elle a affirmé l'existence de tout l'ordre surnaturel, et comme preuve qu'elle ne mentait pas, pour preuve qu'elle n'était pas une vision chimérique; elle a fait comme son Fils durant sa vie publique; Lourdes a été comme une nouvelle Galilée et une nouvelle Judée au temps du passage de Jésus; et Marie a pu dire aux Phariséens de notre temps comme le Sauveur à ceux qui le harcelaient de leur haine envieuse: si vous ne croyez pas à ma parole, croyez à mes oeuvres; croyez à ces centaines de boiteux, de sourds, de paralytiques qui s'en viennent à la grotte où j'ai apparu, et qui s'en retournent à travers le monde publiant ma puissance par leur guérison.

Témoignage irréfutable! Tout comme les foules accouraient vers Jésus, dès qu'elles avaient appris son arrivée dans leurs parages, apportant tous leurs infirmes et tous leurs estropiés; ainsi le monde a soudain été ébranlé par l'apparition de l'Immaculée, là-bas, en un coin des Pyrénées, et toutes les misères physiques, qui rongent la pauvre humanité, s'y sont donné rendez-vous. Il semble que le Gave y ait soudain roulé la panacée universelle. Il y a quelques années, le 23 août, 1897, vingt-cinquième anniversaire du Pèlerinage national, "une procession inoubliable, entre toutes, se déroula aux alentours de la grotte. Tenant à la main une blanche bannière, portant un Crucifix d'honneur sur la poitrine, six cents des heureux clients de Marie, six cents malades qu'elle avait arrachés à la souffrance, à la mort, chantaient leur reconnaissance et leur amour. Et tous n'avaient pas répondu à l'appel; dans combien de demeures les

coeurs exprimaient de loin leurs sentiments de gratitude; combien même, parmi les spectateurs, se contentaient de rendre grâce au fond de leur âme sans prendre leur place dans la pompe officielle." (Mgr Goursat). Et les miracles se poursuivent; et la souffrance, la maladie, l'épreuve, la torture sous ses formes infinies, continuent à trouver un soulagement aux pieds de l'Immaculée.

Toutefois le soulagement physique, la guérison, voire la résurrection du corps seraient de minces faveurs si leur effet devait se borner là.

Assurément le Fils de Dieu n'aurait pas pris notre nature, s'il n'avait dû que faire les oeuvres matériellement bienfaites, dont l'Évangile nous rapporte la suite. Qu'importe qu'un homme, s'appela-t-il Lazare, fut-il l'ami de Jésus et le frère de Marthe et Marie, qu'importe qu'il vive quelques années de plus ou de moins, qu'il partage un peu plus longtemps les misères de notre existence? La résurrection, somme toute, était une preuve immense de l'amour de Jésus, mais un assez pauvre cadeau au ressuscité. Aussi son divin ami ne le lui avait-il fait que dans un but bien supérieur, c'était, comme il l'avait proclamé lui-même sur le bord de ce sépulcre déjà fétide, pour que cette multitude présente crut que Dieu le Père entendait toujours la prière de Jésus, par conséquent que Jésus était vraiment son Fils bien aimé, en qui il avait mis toutes ses complaisances, l'Ambassadeur, le Plénipotentiaire de la Très Sainte Trinité, accrédité auprès des hommes et que les hommes devaient écouter docilement.

Ainsi à Lourdes. L'Immaculée ne guérit pas tous ceux qui l'implorant, non par défaut de Puissance ni parce qu'elle se sent importunée, mais pour montrer que les faveurs temporelles ne sont que des biens relatifs; qu'elles peuvent parfois se changer en maux réels; enfin qu'au dessus d'elles il y a des biens préférables. Et c'est pour élever les âmes vers ces biens supérieurs qu'elle guérit parfois les corps. C'est pour ramener à Dieu, leur Père, les brebis égarées, tombées dans le naturalisme pratique, et leur communiquer à nouveau la vraie vie, la vie sur-naturelle, la vie de la grâce. Écoutons Mgr Goursat: "Ce dessein, qui est au fond la raison dernière de tous les miracles, ap-

paraît plus visiblement dans quelques-uns. Qui ne connaît le récit que M. H. Lasserre a fait de sa guérison et de sa conversion? Dans son histoire de N. D. de Lourdes, nous voyons également la foi rendue au père de Jules Lacassagne, heureux témoin du miracle opéré en faveur de son fils. Et le menuisier de Lavour remis sur pied et transformé par la Ste Vierge. Et tant d'autres... Combien à la vue de ce qui se passe, disent comme cet anglais: Monsieur, je suis venu en touriste, mais tout ce que je vois me trouble, je tourne, je tourne... que faut-il faire? — Tourner tout à fait. — Ce qu'il fit: il entra dans le giron de l'Eglise. La piscine miraculeuse, où l'eau coule jour et nuit, est l'image de ces piscines supérieures, qui s'appellent les tribunaux sacrés de la Pénitence et qui sont assiégés jour et nuit.

Que de lourds et accablants fardeaux y sont déposés, que de plaies fermées, que de blessures guéries, que de souffrances calmées, que de peines consolées, que de larmes séchées, que de vies retournées, que d'héroïques résolutions prises, que de nécessaires sacrifices consommés... C'est la réalisation de ce que vit Jacob; les anges de la miséricorde montant et descendant sans cesse, pour apporter du ciel en terre, le divin pardon et la paix. C'est la maison de Dieu et la porte du paradis. Il est quasi impossible de venir à Lourdes et de n'en pas ressentir l'influence salutaire. On ne s'approche pas impunément d'un tel foyer rayonnant de grâces... à moins d'être un maudit comme Caïn et Judas. Dans tous les Pèlerins, il y a certainement un accroissement de Foi et de Vie surnaturelle. A divers degrés ils s'en vont meilleurs, qu'ils ne sont venus. Ils ont subi une véritable transformation morale. Et les voilà, qui partent dans toutes les directions, qui s'en retournent chacun chez eux. Ils emportent la grâce renouvelée, une vie plus intense, à leur tour il deviennent des foyers ardents et lumineux. A leur contact, les paroisses agonisantes se relèveront, le christianisme imprènera les âmes, la société. Lourdes sera le salut du monde."

Dans notre société moderne, où la course effrénée vers l'argent et les places a ramené une recrudescence d'égoïsme féroce chez les heureux gagnants et de haine chez les perdants, une leçon est nécessaire entre toutes, celle de la charité.

Or avec quelle éloquence ne nous est-elle pas donnée à Lourdes; surtout par l'admirable institution des brancardiers, des infirmiers, des innombrables dévoués. (1) "En présence des misères (rassemblées là) les chrétiens se sont sentis émus et ils ont compris qu'il ne suffit pas de prier, que ce ne serait pas assez de chanter, qu'il fallait de plus agir, se dépenser, soulager, autant que faire se peut, les souffrances, qui imploreraient du secours. Ils ont saisi la pensée de la Mère, les invitant à s'associer, dans la mesure de leurs forces, à son oeuvre bienfaisante. La régénération sociale par la charité sociale, entendue dans le plus grand sens, dans toute son extension, a un commencement d'exécution à Lourdes. Elle se propagera dans le monde. Car ce qu'ils ont fait à Lourdes, les catholiques fervents doivent le faire chez eux; ce que l'on a vu pratiquer à Lourdes doit se renouveler partout. De proche en proche le mouvement catholique social s'étendra en tous lieux, et toutes les fois qu'il semblera faiblir ou dévier de sa droite ligne, c'est à Lourdes qu'il devra revenir, pour se fortifier et reprendre sa direction." (Mgr Goursat).

Nulle part, mieux que sur les bords du Gave, Marie ne justifie les beaux titres que nous aimons à lui donner de secours des

---

(1) "Un bon brancardier, dit le Manuel qui contient les obligations de ces sublimes volontaires de la charité, devra supporter facilement le chaud et le froid, le soleil et la pluie, la faim, la soif, les longues attentes... Il devra pouvoir entendre de sang-froid des cris déchirants, voir les plaies les plus repoussantes, sentir des odeurs, dont on se souviendra toujours, déshabiller, toucher ces pauvres corps, les placer sur la sangle, les plonger, en priant, dans l'eau miraculeuse." Et c'est souvent à des femmes, à des jeunes filles habituées à être servies elle-mêmes, qui sont l'ornement des salons, que de pareilles recommandations s'adressent. Il faut venir à Lourdes pour voir ce réconfortant spectacle de la richesse, de l'élégance, de la grâce, de la beauté, devenues les servantes volontaires de la pauvreté et de l'infirmité, même repoussante et nauséabonde. Nulle part plus qu'au bord de la piscine bienfaisante, la charité n'efface les distances, et ne rapproche des personnes que la naissance avait séparées d'un intervalle parfois immense — ajoutez que souvent les relations ne cessent pas avec le pèlerinage, et que la grande dame tient à rester en communication avec la pauvre infirme, à qui elle a regardé comme un insigne honneur de servir de femme de chambre en une circonstance de sa vie. Ajoutez que, en guise de salaire, brancardiers et hospitaliers ont à leur charge tous les frais de leur voyage et de leur séjour à Lourdes. On ne fréquente pas en vain une telle école de charité; une telle école n'existe pas inutilement dans le monde; elle ne peut que saturer l'air ambiant d'un vrai parfum de fraternité et de miséricorde.

chrétiens, de salut des infirmes, de refuge des pécheurs, de mère de miséricorde, de reine de l'Eglise. Comme par le passé, elle continue à écraser de son talon la tête du Malin superbe, elle continue à triompher des hérésies. Or c'est à Lourdes qu'elle exerce aujourd'hui cette mission ; car, ainsi que nous l'avons vu, c'est de là qu'elle écrase le naturalisme, la grande erreur contemporaine.

Mais il était bien à prévoir que nos nouveaux païens s'efforceraient d'obscurcir les rayons de cette lumière, qui finissait par les gêner dans leurs ténébreux complots. (2) Aussi, en 1892, un des leurs, s'intitulant Docteur-ès-Sciences humaines, abordait-il à Lourdes. Zola (car c'était lui), qui avait écrit tant de laideurs, était à l'aise pour décrire les laideurs physiques, puisque il était en face des infirmités les plus repoussantes. Il ne s'en fit pas faute. Ecoutez : "Dans le compartiment du train blanc, affecté aux malades se trouvait une fille mince, dont le visage était enveloppé dans un fichu noir. Sous le fichu noir, une voix rauque grognait... Enfin le fichu tomba, et Marie (l'héroïne du roman) eut un frisson d'horreur. C'était un loup, qui avait envahi le nez et la bouche, peu à peu grandi là, une ulcération s'étalant sans cesse sous les croûtes, dévorant les muqueuses. La tête, allongée en museau de chien, avec ses cheveux rudes et ses gros yeux ronds, était devenue affreuse. Main-

---

(2) L'Eglise, qui s'est chargée de la propagation de cette religion nouvelle (le naturalisme) semble bien être la Franc-Maçonnerie, dont l'organisation est savante, quoique compliquée. "Ses adeptes sont enrégimentés dans une série de cadres hiérarchisés, qu'on appelle les degrés, au nombre de trente trois. Les onze premiers transforment le Profane en HOMME VRAI; les onze suivants, l'Homme Vrai en Pontife Juif; les onze derniers, le Pontife Juif en ROI JUIF ou Empereur Cabalistique. La Franc-Maçonnerie est, au fond, le Tiers-Ordre, l'instrument de la Juiverie, de la Juiverie sectaire, talmudique, qui n'a aucun rapport avec la religion révélée de Moïse. L'homme judaïsé et satanisé dans la première onzaine, créé PONTIFE JUIF ET SATANIQUE dans la deuxième devient dans la troisième, un nouveau roi Juif et satanique de l'Univers. Il est complètement enrôlé dans la Famille, le Sacerdoce et la Royauté de celui que Jésus-Christ nomme le Prince de ce monde" (Mgr Goursat). Le principe maçonnique, c'est la glorification de l'homme remplaçant Dieu, la "laïcisation" de la société: son culte est celui de la chair; tous les symboles maçonniques ont une signification obscène: "C'est la boue prédite par l'Eternel devenue la pâture culturelle de l'antique serpent, qui en est arrivé, lui, l'Intellectuel par excellence, à se délecter dans la fange. La Franc-Maçonnerie n'en sort pas, c'est son milieu ambiant.

tenant, les cartilages du nez se trouvaient presque mangés, la bouche s'était retractée, tirée à gauche par l'enflure de la lèvre supérieure, pareille à une fente oblique, immonde et sans forme. Une sueur de sang mêlée à du pus, coulait de l'énorme plaie livide." (1)

Cette plaie vivante, Zola l'appelle Elise Rouquet; de son vrai nom elle s'appelait Marie Lemarchand (de Caen). En la voyant descendre du train blanc à Lourdes, le 20 août 1892, la plupart des pèlerins éprouvèrent le frisson d'horreur, qui avait passé dans les nerfs de ses compagnons de voyage; mais ils éprouvèrent encore plus de pitié. Comme le dit l'écrivain, "Une même pensée montait de toutes ces âmes, gonflées d'espérance: Ah! Vierge Sainte! Vierge puissante! Quel miracle! Si un pareil mal guérissait!" Or le lendemain, dimanche, le mal guérissait; Marie Lemarchand sortait de la piscine, la cicatrisation de la plaie faite et la suppuration arrêtée, le gonflement dis-

---

(1) L'auteur de l'ASSOMMOIR et de NANA se délecte vraiment à montrer la pourriture humaine. Il appelle la procession des malades conduits à la Grotte le défilé de la souffrance humaine "le dégoût d'un enfer, où l'on aurait entassé les maladies monstrueuses... C'étaient des têtes mangées par l'eczéma, des nez et des bouches dont l'éléphantiasis avait fait des groins informes... une vieille femme avait la lèpre, une autre était couverte de lichens, comme un arbre, des autres gonflées d'eau, le ventre géant sous les couvertures... Puis, venaient des phtisiques... Il y en avait une avec des yeux de flamme, pareille à une tête de mort dans laquelle on aurait allumé une torche... D'autres semblaient écouter en elle le choc des tumeurs, grosses comme des têtes d'enfant, qui obstruaient leurs organes. Une enfant de vingt ans, à la tête écrasée de crapaud, laissait pendre un goître si énorme, qu'il descendait jusqu'à sa taille, ainsi que la bavette d'un tablier. Une vieille folle, le nez emporté par quelque chancre, la bouche noire, riait d'un rire terrifiant. Un aveugle s'avavançait, avec les deux trous de ses yeux enflammés et sanglants, deux plaies vives, qui ruisselaient de pus."

Plus repoussante encore est la description de la piscine, dont le romancier fait une sorte de bourbier immonde où "il se rencontraient de tout, des filets de sang, des débris de peau, des croûtes, des morceaux de charpie et de bandage, un affreux consommé de tous les maux, de toutes les plaies, de toutes les pourritures. Il semblait que ce fut une véritable culture des germes empoisonneurs, une essence des contagions les plus redoutables, et le miracle devait être que l'on ressortît vivant de cette boue humaine."

Après de pareilles descriptions on s'écrit instinctivement comme ces excursionnistes venus de Caeterets: "Mon Dieu! tant de laid, tant de saleté, tant de souffrance!" Mais on ajoute ce que ne fait pas l'auteur des Rougon-Macquart, "tant de prière, tant de foi, tant de confiance, tant de bonté de la part de l'Immaculée!"

paru aux lèvres, au nez, à la langue. Zola était présent au Bureau des Constatations; il pouvait se rendre compte et il avouait au moins qu'un *travail sourd de guérison était commencé*. Au reste il n'est pas venu à Lourdes pour nier absolument les guérisons, qui s'y opèrent; il n'est pas venu dire aux infirmes, qui s'y rendent: "retournez-vous-en; vous êtes les victimes d'une immense supercherie." Au contraire il est venu leur dire, par la bouche de son héros, (l'abbé incrédule Pierre Froment): "Croyez, croyez jusqu'à l'auto-suggestion, jusqu'à l'exaltation et l'hallucination; ayez la foi, la foi qui guérit. Pèlerins assemblés par milliers, qu'un *souffle guérisseur* circule dans vos rangs, et ce souffle se communiquant à vos chairs estropiés, vous les rendra parfaitement sains. Car on arrive à prouver que la suggestion, provoquée ou spontanée, sous le nom de foi ou sous tout autre, peut très bien guérir les plaies, surtout certains faux lupus. (2) Les maladies de ce genre d'ailleurs, beaucoup de nos médecins soupçonnent qu'elles sont d'origine nerveuse. Or on sait l'influence de la suggestion sur ces sortes de plaies." Et voilà comment on peut se débarrasser de l'intervention d'une Puissance surnaturelle, tout en s'abstenant de nier des faits par trop évidents: "Comment avez-vous été guérie?" demandait un jour un médecin à Marie Briffaut, qui, atteinte depuis quatre ans, d'une coxalgie suppurée, avec carie profonde de l'os, avait subitement retrouvé une santé parfaite dans la piscine. "Comment j'ai été guérie? Qui m'a guérie? La sainte Vierge?" Ayant souri le docteur dit à la jeune fille: "Laissez la sainte Vierge, Mademoiselle. Reconnaissez qu'on vous a assuré d'avance que vous guéririez: on vous a dit: "Une fois à Lourdes, à tel moment, vous quitterez la caisse où vous êtes enfermée. Ces choses-là arrivent; c'est ce que nous appelons la suggestion." Marie Briffaut répondit, avec simplicité, que les faits ne s'étaient pas du tout passés de cette manière.

---

(2) Par cette insinuation Zola ne prétend sans doute pas avancer que toutes les infirmités guéries à Lourdes sont de fausses infirmités; mais il voudrait les ramener à des troubles nerveux et fonctionnels, afin d'en expliquer la disparition par la suggestion.

Elle ignorait d'ailleurs ce que c'était que la suggestion. Le visiteur le lui expliqua, et lui présenta le livre de M. Zola, qui, disait-il, le lui ferait encore mieux comprendre. Elle refusa d'y jeter les yeux. Aussitôt il s'emporta vivement contre elle, essaya de l'intimider, et, la voyant, en effet, émue et tremblante de cette scène inattendue, il se radoucit, raconte-t-elle, et "m'offrit de l'argent, si je voulais avouer que c'était bien par suggestion, que j'avais été guérie." Elle repoussa ce honteux marché, et il s'en alla, en murmurant que le cas était assurément extraordinaire, — mais qu'il l'expliquerait tout de même." (3)

Evidemment. Les Pharisiens, eux aussi, trouvaient extraordinaires les oeuvres de Jésus, telles que la guérison d'un aveugle-né. Ne voulant à aucun prix l'expliquer par l'intervention du Tout-Puissant en faveur de leur adversaire, ils l'expliquaient par l'influence de Beelzebub; ils disaient: cet homme a un démon.

Aujourd'hui le démon serait un agent mal vu, il sent trop le surnaturel. On a trouvé mieux pour interpréter les miracles, on a trouvé l'hallucination d'abord, qui écarte la réalité de quelques-uns. Renan n'a-t-il pas proclamé que nous devons la Résurrection de Jésus au cri de Marie Madeleine, hallucinée par son amour; cri béni d'ailleurs, puisque nous lui devons les bienfaits de la civilisation chrétienne. Ne savons-nous pas en effet que sans la Résurrection de Jésus le christianisme eut été vain, et Paul lui-même aurait cessé de le prêcher. Quant aux faits, qu'il est impossible de mettre au compte de l'hallucination, voici, pour en donner la clef, l'auto-suggestion et l'hypnotisme. Zola a même inventé le *Souffle guérisseur* s'échappant

---

(3) Cf. M. Georges Bertin, Histoire Critique des événements de Lourdes p. 154, 155. — Voir dans ce même ouvrage le récit de la guérison de M. Gabriel Gargam, dont un sceptique observateur, M. V. avait voulu être témoin. Ce M. V. déclara qu'il en avait été impressionné, comme tout le monde. Mais, ajouta-t-il, je ne crois pas au miracle. — Alors, comment expliquez-vous?...

—Je vous le répète que je ne crois pas à un miracle; mais cependant je ne puis pas affirmer le contraire. C'était encore honnête pour quelqu'un qui tenait, avant tout, à ne pas sortir de son scepticisme. Mais pour tout autre, décidé à accepter la vérité, quelqu'elle fut, l'intervention d'une puissance surhumaine ne pouvait faire doute. Un corps, à moitié détruit et décomposé, rendu instantanément à la vie, ce ne sont pas là des coups de la nature!



des grandes foules. Ne demandez pas comment il se fait que ces Esprits forts, si difficiles à admettre l'intervention d'un agent d'en Haut, sont si faciles à admettre celle d'une force intérieure, très mal expliquée et très peu connue; comment il se fait que ne pouvant croire à la puissance de l'Immaculée, ils croient à celle d'un Charcot et autres médecins hypnotiseurs; la suggestion et la renommée de Charcot aident à se débarrasser du surnaturel, c'est assez. (1) Peu importe qu'il n'y ait presque aucun rapport entre les guérisons obtenues par la suggestion et celles opérées à Lourdes? Peu importe qu'aucun hypnotiseur n'ait jamais obtenu de guérisons radicales soudaines et permanentes; qu'il ne soit jamais arrivé à rétablir tout-à-coup des organes dans leur état normal, à faire disparaître des plaies, qui n'avaient rien de nerveux dans leur origine; (2) du moment que par leurs formules téméraires et à vernis scientifique ils

---

(1) Zola, ne va-t-il pas jusqu'à comparer l'aspiration des malades vers la guérison à celle des anarchistes vers un monde plus parfait. "Les anarchistes, dit-il, n'étaient que des rêveurs, et des rêveurs atroces, mais des rêveurs, comme les innocents pèlerins dont il (l'abbé Froment) avait vu le troupeau extatique agenouillé devant la grotte. Si les anarchistes, les socialistes extrêmes demandaient violemment l'égalité dans la richesse, la mise en commun des jouissances de ce monde, les pèlerins réclamaient avec des larmes l'égalité dans la santé, le partage équitable de la paix morale et physique. Ceux-ci comptaient sur le miracle, les autres s'adressaient à l'action brutale. Au fond, c'était le même rêve, exaspéré de fraternité et de justice, l'éternel besoin de bonheur, plus de pauvres, plus de malades, tous d'heureux." S'il est vrai que toute comparaison cloche, on peut dire de celle-ci qu'elle cloche par l'absurde.

(2) On admet, sans conteste, l'inefficacité de la suggestion, quand il s'agit de maladies organiques. "La suggestion, dit Bernheim ("Hypnotisme, suggestion, psychothérapie p. 321-322), ne peut réduire un membre luxé, dégonfler une articulation, gonflée par le rhumatisme, restaurer la substance cérébrale détruite... on ne peut ni résoudre une inflammation, ni arrêter l'évolution d'une tumeur, ou d'un processus de la sclérose. La suggestion ne tue pas les microbes, elle ne cicatrise pas l'ulcère rond de l'estomac... on ne peut guérir que ce qui est curable... La suggestion ne peut restaurer ce qui est détruit... La suggestion ne peut restaurer la fonction, tant que la lésion ne l'a pas encore définitivement abolie, tant que le trouble de cette fonction n'est qu'un trouble dynamique, dépassant le champ de la lésion; la suggestion n'enraie pas l'évolution organique de la maladie; trop souvent elle ne produit qu'une amélioration transitoire." Même dans les affections où les nerfs jouent un rôle la suggestion est souvent inefficace. Tel est le cas dans la neurasthénie héréditaire, dans l'épilepsie, dans la chorée, dans le tétanos, dans la mélancolie, dans l'hypocondrie.... etc.

peuvent en imposer à la multitude, le reste est le moindre de leur souci. Mais à notre tour, il nous est permis de retourner contre ces hommes le reproche qu'ils aiment à nous adresser, et de les traiter de crédules. L'absurde prière que Zola met dans la bouche de son abbé Froment demandant, en face des prodiges de Lourdes, que sa raison s'anéantisse, qu'il ne veuille plus comprendre, qu'il accepte l'irréel et l'impossible, les Esprits forts de la trempe du romancier n'ont aucun besoin de la faire; ils admettent l'impossible et l'irréel en attribuant à l'auto-suggestion la masse de guérisons si diverses et si nombreuses, dont Lourdes est le théâtre; ils admettent l'impossible en donnant Lourdes elle-même comme une création de l'exaltation religieuse; tout comme admettent l'impossible les rationalistes, qui veulent expliquer le succès du Christianisme sans l'intervention d'une Puissance surhumaine. (3)

Pauvre abbé Froment, ou plutôt pauvre Zola, "que l'idolâtrie du culte, la violence de la foi, l'assaut contre la raison incommodaient jusqu'à la défaillance," en face de la grotte! Oui, pauvre Zola de n'avoir pas vu qu'il donnait à sa raison un assaut autrement violent en voulant expliquer par les pures forces de la nature des faits manifestement au-dessus d'elles. Je sais, comme le disait encore Zola, pour expliquer ses divergences d'opinion avec d'éminents docteurs, que ces hommes n'ont pas le crâne fait comme le nôtre; mais il s'agit de savoir oui l'a le

---

(3) Ce n'est pas que je mette le fait, l'apparition et les guérisons de Lourdes sur le même pied que les miracles de l'Évangile et la fondation du christianisme. L'Église ne nous oblige pas de croire aux prodiges qui s'opèrent sur les bords du Gave, et Zola donne une preuve d'ignorance quand il fait son abbé Froment s'accuser d'hérésie, parce qu'il ne peut avoir foi aux miracles de Lourdes; mais le bon sens nous force d'admettre leur réalité, comme celle de tous les autres faits, que nous pouvons constater de nos yeux ou par le témoignage indiscutable de nos semblables. Il nous force de même d'en admettre le caractère surnaturel, puisqu'il est impossible de leur trouver une cause naturelle proportionnée. Si le désir intense de guérir, et le souffle d'enthousiasme qui s'exhale d'une foule suffisent à Zola et ses pareils pour s'expliquer que des sourds entendent, que des boiteux marchent, que des cancers disparaissent, ils ne suffisent pas aux personnes de sens moins raffiné. D'ailleurs d'où vient que ce souffle guérisseur n'a de si beaux effets qu'à Lourdes ou autres lieux, sanctifiés par les manifestations de la foi catholique?

mieux fait; dans lequel il y a le plus d'idées préconçues, de faux préjugés, de *postulata* violentant le bon sens...

Laissons donc Zola à ses fadaïses. Pour nous en dédommager nous avons le témoignage de l'autorité ecclésiastique, qui procède toujours en ces questions avec une lenteur et une sagesse admirables; nous avons les constatations de ces médecins, qui font passer toutes les guérisons au creuset d'une critique, qu'on serait tenté de trouver exagérée, et qui écartent impitoyablement de la liste des miracles celles qu'on peut soupçonner d'avoir été opérées par des moyens humains.

Nous avons l'affluence du peuple chrétien, qui, de toutes les parties de la terre, s'est porté vers ce coin des Pyrénées en une procession ininterrompue. De 1867 à 1903 inclusivement il s'est rendu à Lourdes 4,271 pèlerinages, qui ont amené à eux seuls (sans compter par conséquent les nombreux visiteurs isolés) 3,807,000 pèlerins. Sur ces 4,271 pèlerinages 292 sont arrivés de l'étranger. Les évêques ont donné l'exemple. De 1868 au 1er septembre 1904, on en a compté, à Lourdes, 1643, dont 277 archevêques, 10 primats, 17 patriarches et 63 cardinaux. C'est M. Bertrin, qui donne ces statistiques. Il ajoute: "Le mouvement s'accroît sans cesse; la moyenne des dernières années est supérieure aux précédentes." Je sais bien que ce concours n'a été qu'une occasion pour le pornographe romancier, que nous avons déjà trop cité, d'appeler Lourdes la Grotte vorace, la Grotte insatiable ou s'accumulent la pluie des millions tombant du monde entier."

D'autres écrivains, mieux élevés mais pas plus croyants, se contentent de sourire en nous voyant aligner ces chiffres. Le bel argument, ajoutent-ils! Mais allez seulement à La Mecque ou à Benarès, vous en verrez bien d'autres. Sans doute! Et après, que s'ensuit-il? Que les Musulmans et les Hindoux, comme les chrétiens, obéissent à la violence du sentiment religieux qui les pousse vers les lieux qu'ils estiment consacrés par une éclatante manifestation de la Puissance surnaturelle, voilà tout. S'ensuit-il que les uns se trompent aussi bien que les autres? Nullement. Un peu de critique nous montre que les Musulmans et les Hindoux sont victimes d'une immense duperie, et qu'au contraire les chrétiens sont conduits à Lourdes par une voix évidemment venue d'en Haut.

Non, non, ne craignons pas d'errer. Catholiques, livrons-nous à la joie d'avoir été visités par la Reine des Cieux, et de recevoir des marques aussi manifestes de Sa Puissance et de Sa bonté. Concluons, avec Mgr Goursat, "qu'à Lourdes, où Satan érigea la Pierre de la victoire, il trouvera la pierre d'achoppement. . . Lourdes c'est le baptistère de la société nouvelle: "Allez boire à la Fontaine et vous y laver," dit la Vierge. Et, de fait, dans ces eaux vivifiantes, la France et le monde retrouveront une Pureté nouvelle, se referont une virginité, acquerront une jeunesse, pleine de sève. Dans l'organisme humain, si admirable, le sang, vicié après avoir parcouru les artères, revient au coeur par les veines. Là, il reçoit une énergique impulsion, il recommence sa course purifié à travers les poumons, et surtout il porte la vie. Ainsi en sera-t-il du fleuve humain. Pour se débarrasser des scories, des humeurs pernicieuses, il passera par Lourdes. Lourdes, c'est actuellement le Coeur du monde, dont Rome est la tête. La Franc-Maçonnerie a beau vouloir salir l'humanité, à Lourdes elle se retrempera, elle se ressaisira. Et un jour viendra où, debout, refait, plein de vigueur, dans un effort suprême, le peuple chrétien vomira le venin, qui l'empoisonne. Ce jour-là, le Christ-Roi règnera. La solution dernière, la voici donc. Jeanne d'Arc a sauvé la France de l'Anglais; l'Immaculée Conception sauvera la France par le Peuple, et le Monde par la France de l'étreinte mortelle de la Franc-Maçonnerie. (1) La délivrance d'Orléans fut le signe de la Vierge lorraine, l'apparition de Lourdes est le signe de la Vierge Immaculée. Par ce signe nous vaincrons. Lourdes est

---

(1) Comme bien d'autres, Mgr Goursat est frappé par les traits surnaturels qui ont marqué l'histoire de France, née de la victoire miraculeuse de Tolbiac et du baptême de Clovis, protégée et sauvée par Jeanne la bergère; favorisée des apparitions de Paray-le-Monial, de la Salette et de Lourdes; enfin attaquée aujourd'hui par la Franc-Maçonnerie, cette Eglise de Satan, avec une fureur qu'elle ne déploie contre aucune nation. . . Cette constitution de la France dans le surnaturel dès son berceau n'est pas pour nous déplaire! Il faut croire que la fille n'a pas une mission différente de la mère, et si l'histoire de la France a été si intimement liée à celle de l'Eglise dans le vieux monde, il est logique d'admettre (ce que d'ailleurs prouvent les faits) que l'histoire de la Nouvelle France n'a pas un rapport moins intime avec le développement du catholicisme dans le Nouveau Monde.

le gage de la victoire prochaine. Terrible à Lourdes est l'Immaculée, comme une armée rangée en bataille. Et le Monde délivré viendra chanter à Lourdes, devant la Tête définitivement écrasée du Dragon par Marie, un hymne formidable de reconnaissance et d'amour."

*S. De Luro.*



## L'Art des Vers

---



NOUS avons au pays assez de gens qui s'adonnent à la littérature; nous avons assez de bacheliers qui obtiennent des brevets d'omniscience à critiquer Victor Hugo et à le déjucher de son apothéose; nous avons assez de perroquets à moustache qui *déclament des poésies* avec la verve de phonographes; nous avons assez de snobs et de snobinettes qui, avec mille grâces framboisées, acceptent du plaqué pour de l'or; nous avons assez de métromanes qui nous imposent leurs oeuvrrrrres; et, Dieu merci, nous avons assez de connaisseurs aussi et de valeureux poètes, pour qu'il ne soit pas inopportun, en notre *Revue Canadienne*, de signaler à nos *intellectuels* qui se piquent de goûter un poème congrûment troussé, à nos honnêtes jeunes hommes de lettres surtout, le beau livre de M. Auguste Dorchain que viennent d'éditer les *Annales Politiques et Littéraires*.

Mais quel est cet auteur dont le nom n'a pas encore paru au bas des romans parisiens feuilletonnés par tous nos journaux, non plus qu'à l'affiche de nos théâtres qui ne nous servent pourtant que des pièces de là-bas? . . .

Ceux de nos confrères qui sont de la conjuration dont l'espoir se réalisera bientôt par un soulèvement général de nos ouvriers de la plume (nous nous entendons suffisamment!), de même que ceux de nos étudiants qui, ne redoutant pas la déformation de leur intelligence, lisent quelquefois des revues de Paris, savent que M. Auguste Dorchain est le boute-en-train des belles Lettres françaises d'aujourd'hui, acquis d'avance à toute

affaire où doivent se rompre des lances en l'honneur des Muses, aussi parfait poète et plus que tout autre fondé à nous entretenir de l'art des vers.

Un Brunetière ou un Sorel, un Sully Prud'homme ou un Coppée, un Lemaître ou un Faguet, en le recevant à l'Académie, demain peut-être, pèsera à sa juste valeur son bagage poétique. Mais nous — qui ne sommes pas même académicien! — nous nous contenterons de souligner l'*actualité* de son dernier ouvrage et de saluer ce mousquetaire de la Poésie française, de cet artiste qui ne croit point déroger en écrivant un traité de son art, comme un chevalier féal chante sa reine pour la faire aimer ou sonne aux armes pour la défendre. C'est effectivement une oeuvre de poète juré que cet *Art des Vers*. C'est un livre d'ores et déjà classique. La France pensive y a applaudi de toute son âme — c'est-à-dire par tous ses littérateurs. Et l'on n'a pas de peine à comprendre que des livres comme celui-là soient vite agréés chez une nation dont l'idéal est l'aliment primordial, surtout à un moment où son patriotisme ressent l'éternement d'agaceries intestines. Car la sauvegarde des Muses comportera toujours le meilleur amour de la patrie. On peut avoir des idées différentes sur la moralité des carnages; mais on ne peut diverger sur la religion de la langue maternelle, sur ce patriotisme plus fort que l'autre. S'il provoque parfois des querelles de grammairiens et de linguistes, également désireux en somme de mieux servir le pur langage, il n'a pas à redouter les défections épuisantes. Et les frasques de certains garnements de lettres ne sauraient compromettre la fermeté de la dilection qui protégera partout la langue française, tant qu'il y aura des sentinelles vigilantes pour détourner les propagandes séditieuses et des hardis poètes pour confondre les insurgés en dirigeant sur leurs mouvements ténébreux le pénétrant éclat de la poésie souveraine.

C'est avec cette pensée inexprimée que M. Dorchain, se rendant compte de la "mauvaise plaisanterie" des schismatiques qui "parodient le marbre avec de la gélatine," a écrit son *Art des Vers* pour la jeunesse aspirant "vers la lumière" et devant fournir ses prochains lévites à la poésie française. Et, sans en avoir l'air, ce vaillant plaidoyer est bien la plus cinglante na-

sarde qu'aient encore essayée ces écoles hétéroclites s'imaginant suppléer par des extravagances au génie des poètes vénérés, et prétendant allonger le prestige de l'art par un attifage ridiculement remarquable — chapeau chinois couronnant une toilette parisienne...

Comment l'auteur s'y prend-il pour faire aimer la poésie? Il la fait connaître aux esprits dont le péché est de l'ignorer; il la fait comprendre à ceux qui la méconnaissent; il l'enseigne à ceux qui y sont déjà dévoués. Il leur apprendra la "philosophie" en même temps que le "métier" des vers; il leur commentera, en exégète familier, les rits divers de la poésie; il leur fera apprécier cette fine fleur du Verbe réglé; enfin il leur infusera, pour ainsi parler, la notion de ce qu'est la véritable littérature.

Le titre de son ouvrage a d'ailleurs été parfaitement choisi pour maintenir à respectueuse distance la curiosité des curieux et l'indifférence des indifférents. Il s'agit ici de vers et de poésie, n'est-ce pas? Allons-y donc carrément. Qu'est-ce que l'art des vers?

La plus haute dignité de l'homme est dans l'inspiration. L'heure à laquelle il se sent le plus noblement un homme est celle où, se détachant de son étroite personnalité, il aspire à une vie supérieure dont sa conscience ne lui fournit que des éléments confus encore, dont ses sens ne lui révèlent dans le monde qu'une grossière ébauche,—à une vie où il y aurait plus d'ordre et plus de lumière, plus de joie, plus d'harmonie et plus d'amour. C'est de ce besoin que sont nés tous les arts, par lesquels l'artiste exprime pour lui d'abord, suscite et satisfait ensuite, chez les autres, cette aspiration sublime. Ainsi naquirent l'architecture, la statuaire, la peinture, la musique, la poésie enfin, dont on peut dire que, dans son sens le plus large, elle n'est pas à proprement parler un art, étant plutôt, cachée au fond de tous les arts, ce principe d'aspiration lui-même, mais qui devient pourtant un art distinct, et le plus grand de tous, lorsqu'elle prend pour organe le Verbe ordonné selon des règles fixes et certaines.....L'art des vers réalise pleinement et fixe éternellement cette aspiration sublime de l'âme humaine, la Poésie.

Ce sont les premières lignes de l'ouvrage, et chacune des 420 pages du volume est écrite de cette écriture. C'est de la prose de poète, et

*Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes.*



En vous narrant comment s'est formée et a évolué la versification, comment, de perfectionnement en perfectionnement, se sont établies les règles imposant à la poésie de nouvelles rigueurs à mesure que se sont multipliées ses douceurs, l'historien du vers vous révélera les secrets, les trésors, de notre prosodie, "cette merveille"; il raisonnera de ces préceptes que nos traités de classe réduisent à l'austérité et qui, là dedans, semblent inventés uniquement pour donner de l'endurance aux nourrissons des Muses. Pourquoi faut-il en effet que, comme dans un salon bien tenu, les rimes masculines ne soient pas plus nombreuses que les féminines? Pourquoi condamner les épithètes vieillardes, comme on propose d'exécuter, en certaines peuplades... de philanthropes américains, les vieux qui ont cessé d'être intéressants? Pourquoi la césure, ce vilain hoquet dans la scansion du vers? Pourquoi ne pas admettre, comme le fait la respectable prose, les tête-à-tête (ou, plus exactement, les tête-à-queue) de voyelles? Pourquoi proscrire l'enjambement qui serait toléré sans doute en ce siècle de débordement? Pourquoi éviter ceci et rechercher cela, faire du vers un jeu de patience, l'assimiler à cette marqueterie de prisonniers passant vingt années de détention à composer un damier?

A tous ces "pourquoi" vous trouverez autant de "parce que" et même davantage en cet *Art des Vers* qui ne se contente pas d'énoncer des règles, mais les fait encore comprendre. Dans ce spicilège, ce musée qu'est à certain endroit le livre de M. Dorchain — musée monté par un artiste voyageant par toutes les poésies, cueillant et étiquettant les moindres spécimens — sont soigneusement classifiées, comme des gravures typiques, les applications de ces lois des vers; en pleine lumière y sont aussi montrées les autorités... qu'on ne doit pas suivre.

Il faut bien en convenir, hélas! Les meilleurs poètes ont eu des oublis, et les plus recommandables modèles en l'art des vers, La Fontaine, Corneille, Racine, Boileau, de Vigny, Lamartine, Musset et même Hugo — pour ne pas parler des vivants — ont à leur compte des petites abominations difficiles à faire passer sous le couvert des splendeurs qui les escortent de toutes parts. Mais M. Dorchain n'aura pas la faiblesse de cacher ces errements qui, de par la renommée de leurs auteurs,

pourraient être d'un funeste exemple. Il fait prestement justice des faux chefs-d'oeuvre que les siècles nous ont accoutumés à admirer, bien que ne méritant en rien notre émerveillement de convention. Il met aussi en garde contre les préceptes des novateurs dont l'esthétisme tourne à la déliquescence et contre certains paradoxes parfois séduisants, comme ceux de Verlaine, entre autres.

M. Dorchain n'est cependant pas réactionnaire à tout perfectionnement. Au contraire, son classicisme applaudit aux libérations consacrées par les romantiques aussi bien qu'aux sévérités inédites des parnassiens. Il ne laisse même pas d'être un tantinet socialiste à cet égard. Mettez le feu au Panthéon si vous êtes sûrs d'avoir trouvé mieux à substituer aux idoles qui y dorment leur glorieux sommeil. Mais malheur à vous si votre *marseillaise* fausse et si, manquant de mesure ou d'harmonie, votre révolte est condamnée par l'oreille. "L'oreille, toujours l'oreille, et rien qu'elle!" *Ut musica poesis!* Si vous n'êtes pas élus à la poésie, résignez-vous à laisser chanter les vrais poètes, et consolez-vous en les écoutant :

*Malheureux qui n'a pas de musique en lui même!  
Malheureux qui jamais n'écoute dans son cœur  
Les inspirations chanter leur divin chœur!  
De ceux-là, quels que soient leur visage et leur vie,  
Il faut que l'on s'écarte et que l'on se défie....  
Mais tu peux approcher des autres, car, vois tu,  
Quand on admire, on est bien près de la vertu.*

Cela n'est pas de l'*Art des Vers*, mais c'est encore du Dorchain. Entendez-le!

Il est évident que certaines lois sont aujourd'hui destituées de leur rigorisme ancien et que l'oreille jouit autrement à les entendre violer. Victor Hugo, "le grand révolutionnaire," a lui-même "renversé presque toutes les règles arbitraires pour les remplacer par des règles fondées;" mais "il ne pouvait tout faire," paraît-il, et il reste encore des réformes à opérer. Pour sa bonne part, M. Dorchain en accepte et en suggère même certaines, conformées à la loi naturelle du langage, et qui, pour

cette excellente raison, "affermissent la prosodie traditionnelle, loin qu'elles l'ébranlent." Il ne s'agit pas seulement de savoir les formalités de la poésie, mais de les comprendre.

O vous tous qui fabriquez des vers, qui en écoutez ou qui en dites, qui les enseignez ou qui les étudiez, qui les aimez ou qui les méprisez, lisez bien vite ce livre qui vous les fera, avant tout, comprendre. . . Pourquoi les mots *salut* et *bonheur* ne dérivent-ils point de ce verbe : *Comprendre*?

J'en attends pour vous, ô mes chers lecteurs, et, par surcroît, pour moi-même, un élargissement et un ennoblissement, une consolation, une pacification, une illumination de tous les jours de la vie. En quelque obscurité de condition que le hasard vous ait fait naître, à quelque médiocrité de fortune que vous vous trouviez attachés, je vous promets,—si, par l'initiation à leur art, vous arrivez à comprendre, à pénétrer, à vous assimiler pleinement le génie des poètes,—je vous promets de vous ouvrir des sources de joie, grâce auxquelles plus d'un éclat vous paraîtra pâle et plus d'une grandeur petite. Car, en étant à même de communier pleinement avec les poètes, vous aurez atteint, vous aurez égalé la vie supérieure que les plus nobles esprits et les plus grands cœurs de tous les siècles auront vécue aux heures les plus hautes et les plus généreuses de leur passage parmi les hommes.

Telles qu'elles sont, les règles de l'art des vers ont donc leur raison de s'imposer puisque ce sont elles qui font — déjà si bien — que la pensée des poètes s'exprime de façon à nous reposer de la vie et à nous réjouir aussi par le suggestif bercement d'un poème accompli.

Cette vertu de concentration et ce pouvoir d'expansion, la Poésie le doit à ces lois magiques, à cet art des vers sans la connaissance duquel les vers ne sont que des lignes inégales et vaguement sonores. Pour qui ne connaît point cet art, les vers semblent, ô erreur ! avoir entravé la pensée ; pour qui le connaît, au contraire, ils l'ont délivrée, ils ont—et ils le pouvaient seuls—ouvert à son libre vol les perspectives infinies.

Pourquoi tels vers de Gautier, de Baudelaire, de Lamartine, de Leconte de Lisle, de Victor Hugo et de Hérédia restent-ils les plus riches ornements de notre mémoire ? C'est parce que ces vers sont aussi parfaits d'expression que d'impression. Et, bien que soit à la plupart imperceptible l'art qui rend si beaux ces vers, l'action de cet art n'en est pas moins manifeste et frappante. Ces vers vous charment, simplement. Dorchain vous

dira la raison de leur attrait, vous en fera percevoir la philosophie maîtresse et l'expression docile; et vous les apprécierez ensuite en les comprenant tout à fait, ce qui est le secret, pour les âmes d'élite, de décupler intimement les pauvres jouissances du vulgaire.

Est-ce à dire qu'en apprenant par coeur le code de la versification, même en en *compréant* les règles, l'on arrivera à produire des chefs-d'oeuvre? Certes non! Et ce sera déjà un considérable bienfait du livre de M. Dorchain que d'augmenter le nombre des connaisseurs en réduisant celui des poètes manqués, de démontrer à quiconque l'ignorait encore qu'il ne suffit pas d'être métricien pour prétendre à la poésie. Car la véritable poésie, la divine poésie, se constitue en outre et d'abord "d'éléments mystérieux que l'inspiration seule révèle à chaque poète, et pour chacun de ces poèmes," éléments qui ne se peuvent réduire en formules et, partant, ne sont point quérables chez les libraires.

C'est à cause de cela qu'il est évidemment permis de se demander si Victor Hugo, avant de mettre le point final aux douze vers de telle extase qui, en poème sûr de soi, s'intitule si bien: "*Extase*," a détaillé les nombreux effets ménagés dans ces deux strophes; si, par exemple, en écrivant

Et les bois, et les monts, et toute la nature,

"en répétant *trois fois* la conjonction *et*," le poète a scandé son vers de façon à évoquer à point nommé "toutes les voix qu'il entend de l'âme"; si, enfin, il a délibérément voulu représenter à l'imagination

le chef d'orchestre faisant partir, d'un signe à gauche, les violons, puis, d'un signe à droite, les cuivres, et, d'un geste plus large, enfin, les deux mains tendues, déchaînant à la fois tous les instruments de l'orchestre.....Les déchaînant? Les appelant plutôt, non dans toute leur force, mais dans toute leur douceur, en sourdine. Car ce sont, ici, des voix qui chantent dans le silence et comme en ajoutant encore à la majesté du silence.

Et les bois, et les monts, et toute la nature.  
Semblaient interroger, dans un confus murmure.....

Et ici, instinctivement, le poète a employé des mots où trois syllabes de suite sont formées avec la lettre *u*, celle qu'il est impossible de chanter sur une note haute et forte, celle qu'on ne peut prononcer autrement que les lèvres serrées, et sans presque donner de son !

Semblaient interroger, dans un confus murmure.  
Les flots des mers, les feux du ciel.....



*Auguste Doehain*

Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'un expert, connaissant son art dans toutes ses subtilités, s'arrête à disséquer cette fleur pour établir la valeur particulière des éléments qui constituent son éclat tout simple. Il n'invente rien. L'extase produite est bien la résultante de la pensée extasiée qui s'exprime en des

vers ravissants, parce que le poète a éprouvé le ravissement et a traduit ce ravissement selon toute la perfection de son instinct. En d'autres mots, l'effet est trouvé sans avoir été cherché.

M. Dorchain étudie ce poème comme un chimiste analyserait — par manie ou par profession — le miel qu'on lui apporterait du creux d'un arbre, cependant que l'abeille productrice de ce miel ne se sera probablement pas préoccupée du praticien appelé à découvrir, en cette suave transformation du nectar des fleurs, un rigoureux dosage de matières minérales et de substances azotées, de dextrose et de lévulose, de cire et de pollen.

J'ose user de cette image pour rassurer quelques jeunes poètes de mes amis que semble avoir troublés l'*Art des Vers*, en leur laissant croire que la poésie est le produit d'une magie, d'une énigmatique virtuosité. Bien au contraire, l'auteur vient précisément de dire que c'est "*instinctivement*" que se révèle en perfection d'harmonie la pensée du chantre inspiré. Autrement dit, l'âme du poète a des fonctions qui se distinguent autant des fonctions des âmes *profanes* que diffère de l'estomac des autres insectes le jabot de l'abeille. Bref, que le miel provienne des ruches au lieu de sortir de la manufacture des sophistiqués, et nul embargo ne l'empêchera d'arriver jusqu'aux plus fines bouches; que la poésie émane des poètes au lieu d'issir de "mauvais plaisants" ou d'imbéciles cerveaux, et Dorchain lui tirera sa révérence la plus belle. Car le poète, faisant oeuvre de poète, sera toujours digne d'hommages, quoi que lui aiti dicté son inspiration.

... L'abeille trouve quelquefois moins de trèfle blanc que de blé noir aux environs de son rucher. Si son miel manque alors de finesse ou de limpidité, n'écrasez pas l'abeille. Ne maudissez point le poète qui mélancolise votre méditation. Sur son labour passent aussi des orages qui tuent les fleurs; pour lui aussi, parfois, il n'y a

*Plus de roses dans les corbeilles,  
Plus de muguet dans les forêts;  
Ses essaims de noires abeilles  
N'ont butiné que des cyprès.*

C'est la faute des roses, dirait Champsaur!... Quant à ce qui nous touche particulièrement, je dirais volontiers que les

coupables n'ont pas autant de grâce à se faire pardonner. Nos poètes — j'entends ceux qui méritent ce nom — sont rares parce que la langue française ne reçoit pas chez nous la dévotion qui lui est due cependant à un titre sacré. Et s'il est vrai de dire que la poésie est la floraison du langage, quelle poésie pouvons-nous attendre de notre culture si nonchalante?

M. Jules Claretie, l'administrateur général de la Comédie-Française, écrivait hier : "Il a besoin d'être à la fois cultivé et défendu, ce clair et étincelant langage qui fut un moment l'universel parler de tous les esprits supérieurs et chez tous les peuples..." Si l'officiel gardien de la *douce parlure de France* trouve opportun de tenir ce propos à ses compatriotes, que devons-nous donc prêcher aux nôtres qui se laissent conter que la propagande des purificateurs de notre langage est une vaine perte de temps? Sous prétexte qu'entre un anglicisme et un barbarisme s'entend, de ci de là, un mot de la Normandie d'il y a trois cents ans, on proclame que nous parlons le pur français de Louis XIV; et l'on va jusqu'à demander — non sans morgue — si, à l'âge du Canada d'aujourd'hui, la France avait produit des oeuvres plus achevées que celles de nos écrivains nationaux. Quand on a mis "nationaux" au bout d'une phrase, on est assuré que les applaudissements partiront : c'est la mèche allumée sur l'amorce. Mais on oublie trop facilement qu'au temps où, tel le Canada d'aujourd'hui, la France commençait à parler, elle n'avait pas, comme nous, une mère prodiguant à tous ses fils, à ceux de l'exil aussi bien qu'à ceux du foyer, les mêmes rayonnements de son apogée poétique.

Nè m'accusez pas de médisance. *Scripta manent*. La plupart des volumes de vers publiés chez nous, en ces dernières années surtout, sont là pour témoigner de nos mauvais services; et la poésie française préférerait, je gage, un culte silencieusement contemplatif aux fatigants offices de nos petits clercs, à leur versification déraillée, à ce tohu-bohu d'odes sirupeuses et de sonnets mal tournés, de descriptions d'après le dictionnaire des rimes, d'aspirations louches et de patriotisme d'exhibition transmués en vers de camelote. Il est probable que la suffisance de ces gâcheurs leur interdira de se reconnaître. Aussi désignerais-je nominativement leurs bouquins et plaquettes si le

directeur de la *Revue Canadienne* ne m'en empêchait au nom de la charité chrétienne. Je me permets néanmoins de protester que ladite charité chrétienne est à notre littérature une terrible cause d'achoppement, et qu'elle est bien mal venue de protéger nos plantes vénéneuses, de leur permettre de monter en graine et de laisser retomber leur semence en notre terroir qu'elles infestent déjà. Mais espérons — *oremus!* —, pour nous consoler un brin, que la sollicitude du gouvernement ne persistera pas à manquer d'aussi belles occasions de s'exercer utilement, et prendra jusqu'au dernier exemplaire ces éditions afin que les braves petites souris que les ministères entretiennent dans leurs greniers soient seules à digérer les assonances rassies et les rances hémistiches de nos confiseurs de poésie. Espérons surtout que nos jeunes poètes — ceux qui pensent et travaillent — nous vengeront victorieusement de ces hontes en nous montrant encore, comme l'ont fait les bons anciens, que les charmes de la nature canadienne et les faits de notre histoire sont dignes d'être célébrés autrement que sur des mirlions.

L'art des vers est un miroir qui fascine nombre de petites alouettes dont la voix pourrait être agréable à entendre, pourtant.

Vous vous tuez à rimer. Que n'écrivez-vous en prose puisque vous croyez avoir quelque chose à exprimer?

Vous aimez tant la poésie!

Mais vous imaginez-vous que la prose n'est pas digne de vos prédilections, que son indépendance du mètre ne vous oblige pas à d'assez nobles efforts, que son eurythmie s'atteint de prime saut? Savez-vous lier logiquement les mots, comme Théophile Gautier l'exige du moindre écrivain? Etes-vous munis d'un style soigneux, comme le recommande M. Gaston Deschamps? N'avez-vous pas appris, avec M. Gustave Lanson, que "le traitement des valeurs esthétiques des mots est, pour le prosateur, un travail très analogue à celui du poète?"

Mais je vous ai recommandé l'*Art des Vers*; et je vous garantis derechef que, l'ayant lu, vous aimerez la poésie au point de lui faire le sacrifice de votre lyre

*Si votre astre, en naissant, ne vous a faits poètes.*



Ce livre vous y fera consentir de bon gré, et il vous dédommagera d'emblée par la conscience qu'il vous inspirera de la véritable littérature — de la prose aussi bien que des vers. La prose, insistons-y, a son rythme et son harmonie, ses rimes aussi. Le poète est tenu à exprimer son "émotion infinie"; le prosateur, lui, peut se borner à rendre son "idée stricte et sèche." Mais, chacun à sa manière propre, ni l'un ni l'autre n'est dispensé de bien *écrire*, de procurer également à ses lecteurs, à même le *fond* de sa pensée,

ce double plaisir d'étonnement et d'aise que l'oreille, lorsqu'il ne s'agit que de la forme, demande au jeu des rimes et à celui des accents toniques... O la merveilleuse harmonie entre le fond et la forme, entre la jouissance intellectuelle et la jouissance musicale, appuyées l'une et l'autre sur cette conciliation des contraires, sur ce même équilibre de la sécurité et de la surprise, également désiré par notre pensée et par nos sens !

N'ayez crainte; cela s'applique aussi bien à la prose qu'aux vers.

Tout est nombre dans la nature, a enseigné Pythagore sans encore avoir été démenti. Toute manifestation artistique, toute expression d'idéal doit, pour être agréable, se soumettre aux lois fondamentales de la beauté. Et si vous vous rendez compte que, chez nous surtout, ne doit pas se prendre au pied de la lettre le précepte de Montaigne professant "le parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche"; si vous avez l'ambition de produire de la prose autrement qu'à la façon de Monsieur Jourdain (oh, les précieux paragraphes sur le pouvoir des mots et les profitables réflexions sur l'ordonnance des phrases!); si seulement vous avez le désir de bien *dire*, de bien parler votre langue maternelle (oh, les utiles leçons au "Compte des Syllabes"! ), étudiez les éléments et les ressources du langage littéraire dans des livres comme *l'Art des Vers*, qui ne s'adressent pas exclusivement aux poètes et aux rimeurs, mais aussi bien à tous ceux d'entre nous qu'anime le religieux souci de servir et de faire respecter

Enfin — puisqu'il faut reconnaître que les ouvrages de là-bas sont souvent reçus ici avec un grain de suspicion — disons bien vite que le livre d'art de M. Dorchain demeure en tous lieux salutaire à quiconque sent vibrer en soi la fibre céleste; et ajoutons qu'il sera d'un consolant réconfort à notre jeunesse, à celle qui a hérité des ancêtres la nostalgie des cieux attentifs aux voix qui chantent pour élever les coeurs.

*Louvigny de Montigny.*



## Le Socialisme, Religion Nouvelle<sup>(1)</sup>



A *question sociale*, qu'il faut distinguer de la *question ouvrière*, comme on distingue le genre de l'espèce (2), est la grande préoccupation de la société contemporaine; elle est le trouble-fête des heureux de notre temps; elle est la source d'agitations profondes, telles qu'en occasionnèrent, dans les siècles précédents, les grandes hérésies, et les grands cataclysmes, la Réforme et la Révolution française. Ce n'est pas qu'autrefois la société fut parfaite, et qu'elle ait perdu son équilibre seulement de nos jours. Au contraire, avant le Christianisme, les abus résultant de l'inégalité des conditions étaient autrement criants. Mais alors la violence se chargeait de donner une solution à la question sociale, toutes les fois qu'elle était soulevée par quelque Gracchus, ou quelque Spartacus. C'était le règne de la Force à son apogée. Sans parler des peuples asiatiques, victimes d'un despotisme légendaire, qui est loin d'avoir disparu, qu'est ce qui dominait à Rome et à Athènes, ces centres d'une civilisation raffinée?

---

(1)—Ce travail a été lu à une séance que l'Association catholique de la jeunesse a donnée récemment dans la salle Loyola de Québec.

(2)—Par la question ouvrière on se demande comment les employeurs s'entendent avec leurs employés; dans la question sociale il s'agit de savoir comment les différents éléments de la société, les riches et les pauvres, et les classes moyennes vivront sans heurt et sans secousses violentes. Dans les sphères industrielles la question ouvrière se confond avec la question sociale; elle tend également à se confondre dans la sphère commerciale où la lutte s'engage entre le grand commerce et le petit commerce.

La Force. Force de l'Etat écrasant le citoyen, force du père écrasant l'enfant par son droit de vie et de mort sur lui; force de l'homme écrasant la femme par l'avilissement, quand ce n'était pas par l'achat et la vente; force du riche écrasant le pauvre; du vainqueur écrasant le vaincu; du maître écrasant le serviteur. En haut le Seigneur et maître, croyant tout permis à la férocité de son égoïsme, comme ce Caligula avouant cyniquement que sa sécurité et son plaisir étaient la mesure de toute justice; en bas l'esclave, traité comme une chose ou une bête de somme, à qui la loi ne reconnaissait rien, ni propriété, ni religion, ni mariage, ni famille, ni la libre disposition de sa personne. A Rome on comptait deux mille propriétaires et un million d'esclaves, ce qui donnait une moyenne de 500 esclaves pour un seul maître. Les fers étaient trop lourds aux bras de ces malheureux, pour être efficacement secoués. A quoi aboutit, par exemple, la révolte conduite par Spartacus? A faire crucifier six mille de ces pauvres rebelles, et à rien de plus. Aux champs sans doute vivaient des cultivateurs libres, dont Virgile a même vanté le bonheur, qui était malheureusement inconnu à eux-mêmes. Le fait est qu'ils étaient généralement pauvres, incapables de lutter avec les Patriciens, dont les "familiae" ou groupes d'esclaves accaparaient l'agriculture, ainsi que les métiers et les ressources de l'industrie et du commerce. Le travail esclave tuait le travail libre, aussi bien à la campagne qu'à la ville. A Rome, il est vrai, existait la plèbe, une classe, dont la mauvaise humeur pouvait devenir redoutable. Mais les chefs de l'Etat avaient su la rendre inoffensive, en servant à cette collection d'oisifs du pain et des jeux; en les distrayant, dans les amphithéâtres, par le spectacle de gladiateurs s'entre-déchant, et par celui des chrétiens moulus sous la dent des lions (3). "Le peuple, écrit V. Duruy, n'était rien, et ne pou-

---

(3)—Les jeux du cirque, voilà les vrais plaisirs. Aussi les cirques se dressaient partout. Les fouilles modernes en ont déjà exhumé cinquante-cinq en Gaule, soixante-et-dix en Italie. Ils étaient immenses, faits pour les grandes foules. A Rome, le Colisée pouvait recevoir près de cent mille spectateurs; le Grand Cirque près de quatre cent mille. Et dès le matin, tout était envahi, la journée entière se passait dans l'ivresse du sang. Les gladiateurs lut-

vait pas même devenir quelque chose par les émeutes." Dépourvu de classes moyennes et de familles indépendantes habituées aux traditions de la petite agriculture, du petit commerce et de la petite industrie, de ces classes et de ces familles qui doivent nécessairement former la base de toute société, l'Empire romain finit sous les excès des classes de premier rang, deshonoré par les abus d'un despotisme qui n'étaient égalés que par les abjections du servilisme jusque dans la mort, tel que celui de ces sénateurs, qui s'ouvraient les veines au moindre signe de disgrâce du maître, ou de ces lutteurs qui, avant d'aller s'offrir à la dent des bêtes féroces du cirque, venaient gracieusement saluer César, impatient de jouir des émotions que devait lui procurer leur trépas. Un tel Empire méritait d'être submergé par un afflux de nations barbares, mais dont le sang, vierge des turpitudes romaines, était apte à donner au monde les générations, source de la chrétienté moderne. Cependant parmi ces races

---

taient contre les bêtes, luttèrent entre eux en combats singuliers, en groupes, tantôt par l'adresse, tantôt par la force, tantôt les yeux bandés, frappant au hasard, parmi les braves enthousiastes de la foule. Le sang des bêtes, le sang des hommes ruisselaient mêlant leurs flots. Des lambeaux de chair et des cadavres s'éparpillaient d'abord, puis s'entassaient peu à peu sur le sable rouge. De temps à autre un'entr'acte: dans l'arène, parmi tous ces corps renversés, deux histrions passaient gaiement; l'un, déguisé en Mercure, tâta les chairs avec un fer chaud pour voir si les gladiateurs étaient bien morts; l'autre, Pluton, les assomma au besoin et les entraîna avec son croc vers le spoliaire, où des tombereaux venaient prendre ces cadavres, pour les emporter au loin en un lugubre cortège; pendant que l'on ratisait le sable imbibé de sang, que des pluies de parfums tombaient sur les gradins, et que bientôt, dans l'arène, les bêtes recommençaient à bondir, flairant la proie. On vit 500 lions, au temps d'Auguste, bondir à la fois dans l'arène. On vit, pour une seule fête, 10,000 gladiateurs, et 11,000 bêtes. On vit 19,000 hommes, combattre en un simulacre de bataille navale, pendant que l'armée véritable était massée autour pour massacrer les fuyards. Une autre fois, les gladiateurs manquèrent pour lutter contre les bêtes. Caligula fit un signe et, séance tenante, on prit les spectateurs sur les gradins au hasard et on en jeta dans l'arène, autant qu'il en fallut. Sous Auguste, Rome était invitée 66 fois par an à ces spectacles; mais ce chiffre alla toujours en augmentant. Il fut plus que doublé parfois. Et certains auteurs ont osé dire que 30,000 hommes en moyenne tombaient chaque année sous la dent des bêtes ou sous l'épée des gladiateurs, pour le plaisir de ce peuple de brutes."

(A. Emyieu-Paiens, Vitte, 1905, p. 33-35). Ajouter que les riches organisaient chez eux ces divertissements meurtriers.

nouvelles de Gaulois, Germains et Saxons, le christianisme ne put faire éclater tout de suite la plénitude de sa vertu bienfaisante.

L'Eglise dut se plier plus ou moins aux exigences de ces barons féodaux, dont le premier culte était celui de la vigueur physique et de la force des armes. Aussi, durant tout le moyen-âge chrétien, si l'esclavage disparut comme institution, il survécut dans les moeurs de la féodalité. Le Servage, on le sait, accordait au Seigneur des droits personnels sur ses serviteurs, et jusqu'à la veille de la Révolution la Société de l'Ancien Régime se partagea en deux grandes catégories d'individus : celle des personnages privilégiés, nommés les *Grands*, dont la plupart devaient originairement leurs puissance et leurs richesses à l'éclat de leurs hauts faits militaires ou à la faveur du maître ; et celle des *roturiers*, des *vilains*, *taillables* et *corvéables à merci*. Entre les deux pourtant s'interposa peu à peu la classe bourgeoise, laquelle sortant lentement de l'obscurité par l'instruction, la richesse et l'investiture d'emplois de premier rang, tels que ceux de secrétaireries d'Etat, réussit à substituer son gouvernement à celui des Grands ou de la Caste privilégiée. Telle fut l'oeuvre de la Révolution française, et tel reste le grand fait des temps modernes.

Les auteurs de la Révolution étaient peut-être animés d'intentions généreuses en proclamant, à grand fracas, l'égalité entre tous les citoyens. Mais sans compter qu'ils employèrent d'étranges moyens pour la réaliser, ils tombèrent dans l'utopie de croire qu'elle serait la conséquence de la disparition du vieux régime et de l'abolition des prérogatives. Il est vrai, après la Révolution, la fortune et la naissance cessèrent de constituer un privilège ; mais on ne vit pas pour cela tous les hommes doués du même degré d'intelligence et d'habileté. L'inégalité persista entre les capables et les incapables, comme elle persista entre le sexe fort et le sexe faible, entre la maturité et l'enfance. Aussi, tous égaux devant la loi, comme ils l'étaient devant Dieu, les citoyens, qui eurent le bonheur de naître après 1789, n'en restèrent pas moins différemment armés pour la conquête des biens de la vie. Je le veux, les classes inférieures avaient été émancipées. Plus de serfs dans les champs ; dans les villes

plus de corporations monopolisant certains métiers ! Par le droit de suffrage le fils de l'ouvrier et le fils du petit bourgeois étaient même appelés à participer au gouvernement de leur pays ; ils pouvaient rêver d'en tenir les rênes. Mais précisément, parce que tout citoyen était autorisé à entretenir de pareils rêves, l'affluence aux avenues du Pouvoir, des Honneurs, de la Fortune devenait plus considérable, la concurrence plus âpre, la lutte plus ardente pour les places et les richesses. De plus en plus la loi de sélection se faisait sentir ; de plus en plus la survie dépendait de la supériorité des facultés intellectuelles, aidée de l'argent.

N'oublions pas qu'au siècle dernier avec la Révolution politique et sociale coïncida une révolution commerciale et industrielle. En même temps que l'esprit du savant s'emparait de forces inconnues jusqu'alors, le pic du mineur faisait jaillir des entrailles de la terre une abondance merveilleuse d'or, d'argent, de houille, de cuivre et d'autres métaux, dont la vapeur et l'électricité facilitaient l'exploitation et l'échange avec des pays lointains. La campagne elle-même voyait centupler ses produits grâce à l'outillage puissant que la vapeur mettait en mouvement. De là, cet élan qui, en moins de cinquante ans, fit faire à l'industrie, au commerce, voire à l'agriculture plus de progrès qu'il n'en avait été fait dans les différentes branches de l'activité humaine, pendant les soixante ou quatre-vingt siècles qui avaient précédé. Elan qui n'avait rien de condamnable. Dieu avait mis l'homme sur la terre pour la travailler, *ut operaretur eam* ; l'homme du 19<sup>e</sup> siècle ne faisait qu'accomplir plus parfaitement cette partie de sa mission, en faisant rendre à son séjour ce qu'il avait caché jusque là de ressources et de bien être. Malheureusement il fut en quelque sorte ébloui par la grandeur de son oeuvre ; il fut pris de vertige en voyant que le sol, auquel il était cloué, et qui, jusque-là, avait été un nourricier si ingrat, répondait si libéralement à ses efforts ; il crut qu'au lieu de demander la satisfaction de son désir du bonheur à un ciel trop haut et trop obscur, il pourrait la trouver dans la matière, transformée par les combinaisons de son propre génie.

La *Science* devint le mot fatidique et sacré, que les héritiers des philosophes du 18<sup>e</sup> siècle mirent en vogue. La science de-

vait désormais remplacer la foi et les enseignements de toutes les religions positives. A elle on devait demander les seules connaissances que nous puissions posséder avec quelque certitude; à elle il fallait recourir si l'on voulait trouver le secret de la morale et de la félicité. Prompte et large, hélas! fut la brèche que ces doctrines naturalistes firent dans la vieille foi de nos ancêtres. La conséquence, dans l'ordre de l'esprit, fut un néo-paganisme, ayant pour idole, non plus des animaux ou les hôtes imaginaires de quelque olympe moderne, mais l'homme affranchi de toute dépendance à l'égard d'un Maître Suprême, ne relevant que de sa raison, mesurant le savoir à son aune, se faisant l'unique arbitre du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Dans l'ordre moral ce fut un singulier abaissement des cœurs vers la matière. Puisque l'espérance d'un bonheur futur, comme compensation aux maux de la vie présente, n'était qu'une chimère, il ne restait aux mortels qu'à se procurer ici-bas toute la somme possible de jouissance; et, puisque la richesse était la condition indispensable de tout plaisir, il fallait devenir riche à n'importe quel prix. Aussi quelle est la note caractéristique de notre temps? L'amour de l'argent. Faire de l'argent, voilà la grande préoccupation moderne, voilà qui absorbe les énergies des corps et des esprits. Parcourez les grandes villes du Vieux et du Nouveau Monde. A quoi pensent cette fourmilière de gens affairés, qui se croisent, dans les rues, sans se connaître et sans se saluer, sans s'observer les uns les autres, de peur de perdre quelques secondes d'un temps qui, en fuyant, semble leur ravir quelque chance de fortune? Ils vont à pas accélérés, fascinés par une vision, qui les hante. Cette vision c'est celle de l'or et de l'argent. La cohue, qui se précipita jadis vers la Californie et le Klondyke, n'était qu'un emblème. Partout où luit l'éclat du fauve métal à acquérir; que ce soit dans les glaces du Pôle, ou les chaleurs torrides des tropiques; que ce soit sous terre, au fond de quelque puits de mine, ou à la surface du sol, dans les hautes futaies de quelque forêt vierge, c'est le même empressement, c'est la même bousculade. Jamais plus qu'aujourd'hui *l'auri sacra fames* ne rongea les cœurs et ne blémit les visages. Qu'est-ce qui fait aux Etats-Unis *cette vie intense*, qu'on nous vante parfois? Qu'est-ce



qui occasionne aux cerveaux de là-bas ce surmenage, qui tue la vie de famille et les relations sociales? N'est-ce pas la passion du dollar. Il y a, dit-on, quarante mille millionnaires dans la Grande République, et c'est à qui sera le quarante et unième mille. Or ce qui se passe aux pays fortunés qu'abrite le drapeau étoilé, n'est-ce pas le fait des autres contrées civilisées?

Seulement dans cette course effrénée vers la richesse, il s'est produit un phénomène, auquel on devait bien s'attendre, c'est que les pauvres ont été distancés par les riches d'un espace énorme. Plus était vaste la perspective de développement que la science ouvrait sur les ressources de notre globe, plus était écrasant le *handicap* que les classes aisées possédaient sur les classes inférieures. La découverte d'un gisement d'or ou de houille était peu de chose encore. Ce gisement il devait être exploité. Or pour exploiter une mine, comme pour monter une fabrique ou créer une ligne de navigation et un chemin de fer, que fallait-il? Des bras, des ouvriers, mais avant tout de l'argent et encore de l'argent, sans quoi les bras eux-mêmes auraient été inutiles; et tellement d'argent que la plupart des capitalistes, abandonnés à leurs propres ressources, étaient réduits à l'impuissance. Dès lors il fallait associer les capitaux, il fallait emprunter, et, pour ne pas s'exposer à ce que ces capitaux fussent improductifs, il fallait agrandir toujours davantage le champ de ses affaires, englober tous les produits de telle ou telle espèce; monopoliser telle ou telle branche de l'industrie; détruire cette maison rivale, faire surgir cette autre, qu'on tiendrait en tutelle, etc., etc.

De là la formation des trusts et des grandes Compagnies, jouant avec les millions, comme avec des dés. De là la puissance des maisons de crédit, ne tardant pas à devenir seules capables d'avancer les fonds nécessaires à toute entreprise, de quelque étendue, voire aux opérations des Etats, dont la destinée, ainsi que la paix et la guerre, finissaient ainsi par dépendre d'elles. De là l'importance de la Bourse où l'on négociait les valeurs des compagnies industrielles et des Etats, comme on marchande sur le marché les légumes et les fruits. De là la tentation de spéculer. De là en un mot la *Toute-Puissance* de l'argent et des heureux qui le possédaient, ou qui, sans le posséder,

étaient assez habiles pour l'accaparer et le mettre en activité par des transactions factices.

Pendant ce temps, pendant que la société se transformait ainsi sous l'influence de l'argent et de la science; pendant que la terre apportait au festin de la vie des mets nouveaux, que devenait l'homme du petit peuple? Que devenait le prolétaire? Il est vrai, il pouvait se proclamer libre: il n'avait pas de menottes aux mains; il n'avait pas à craindre qu'aucun maître mécontent le jetât en pâture aux poissons de ses viviers; mais quelle part avait-il au banquet nouveau, dont la splendeur avait singulièrement éveillé sa cupidité? Hélas! l'industriel le prenait et le réduisait presque au rôle de machine à production; pour des salaires dérisoires, que la nécessité le forçait d'accepter, il était enfermé au fond d'une mine, brûlé au feu infernal des hauts fourneaux, étourdi sous le bruit de l'outillage des grandes usines, hâlé par les intempéries des saisons sur les voies ferrées en construction, employé tantôt le jour et tantôt la nuit, frustré de son repos dominical, privé de la vie de famille, puisque sa femme et ses enfants devaient, eux aussi, user prématurément leur santé dans les antres de ce nouveau Minotaure, qui s'appelait l'Industrialisme. Ajoutez que rien ne le garantissait contre des semaines et des mois de chômage, qu'aucun avenir n'était assuré à lui et aux siens; qu'en cas de maladie et d'accident personne ne viendrait à son secours.

Pauvre prolétaire! Tandis que son pic faisait jaillir des flancs de la terre le précieux minerai destiné à porter des millions dans l'escarcelle du capitaliste, lui-même luttait désespérément contre les nécessités premières de la vie; il devenait incapable de mener une existence, conforme à sa dignité d'homme, réduit à regretter de s'être marié parce qu'il avait jeté d'autres êtres dans sa propre misère; à côté d'opulences scandaleuses et de palais élevés au prix de sa sueur, peut-être de son sang, il était pauvre, il logeait dans une mansarde, asile trop souvent du froid et de la faim. Qu'on ne nous accuse pas de noircir ce contraste à plaisir. Peut-on nier qu'avec des fortunes colossales la prospérité matérielle n'ait engendré d'extrêmes dénûments? Autrefois on connaissait la pauvreté; il était réservé à notre temps de progrès de connaître le paupérisme, fléau, comme on le sait, propre aux grands centres industriels.

Or, en face de ce développement toujours plus grand de la richesse, auquel il contribuait de toutes ses énergies, et qu'il n'était pourtant pas appelé à partager d'aucune façon, une exaspération profonde est montée au coeur du travailleur. De cette exaspération est né le *socialisme*, dont les différents systèmes ont cela de commun qu'ils cherchent la solution des problèmes sociaux dans les principes du naturalisme; et en dehors de la religion du Christ, qu'ils considèrent comme une entrave au progrès de la Démocratie.

Comprenant que dans le mécontentement populaire provenant de l'énorme inégalité entre le travailleur et le capitaliste il y avait une force capable de les porter au pouvoir, si elle était exercée à leur profit, les créateurs et propagateurs du mouvement socialiste se sont attachés à rendre ce mécontentement toujours plus aigü. Pour cela ils ont tout d'abord cherché à lui enlever le contrepoids qu'il trouvait dans la résignation chrétienne. Ils sont venus dire à la masse ignorante et souffrante, qu'elle avait fait son temps la vieille chanson qui avait bercé la misère humaine; qu'il était vain de rêver d'un royaume de Dieu, comme dédommagement aux injustices de la vie présente, que l'homme ne devait compter que sur ses propres forces, et tâcher de se créer à lui-même un royaume terrestre en s'appuyant sur la science, un royaume où la justice serait parfaite, où l'ouvrier serait appelé aux mêmes jouissances que le rentier et le capitaliste, etc., etc. La religion, et l'Eglise catholique en particulier, favorisant la subsistance de l'ordre actuel, devaient s'en aller dans le même gouffre que le capitalisme. Du reste, écrivait Karl Marx " la religion est l'opium du peuple. La suppression de la religion comme bonheur illusoire du peuple est la revendication de son bonheur réel. L'invitation à abandonner les illusions sur sa situation, c'est l'invitation à abandonner une situation, qui a besoin d'illusions. La critique de la religion est donc, en germe, la critique de la *vallée des larmes*, dont la religion est l'aspect sacré. La critique arrache à la chaîne ses fleurs imaginaires, non pas pour que l'homme porte la chaîne sans consolation et sans fantaisie, mais pour qu'il jette la fleur et cueille la fleur vivante."

On le voit, ces idées n'ont rien de commun avec l'ordre éco-

nomique, elles sont d'ordre philosophique et religieux, c'est simplement le matérialisme mis à la base de la propagande socialiste. Malheureusement le matérialiste, qui, la plupart du temps, n'est qu'une espèce d'objet de luxe dans le bagage littéraire des dilettanti d'irreligion, devenait extrêmement dangereux mis à la portée des masses. La masse de l'humanité n'a pas le temps de jouer avec les idées abstraites; elle sent trop lourdement le poids de la chaleur et du jour pour ne pas s'attacher fiévreusement à tout ce qu'on lui présente, sous l'apparence du bonheur. C'est pourquoi les paroles pleines de promesses trompeuses des Bebel, des Jaurès, des Deville et autres prédicateurs socialistes ont porté peut-être plus loin qu'ils ne s'y attendaient eux-mêmes, qui du reste ont fini par se laisser prendre à leur propre chimère. Pour eux aussi il s'agit dans le socialisme de tout autre chose que d'une réforme économique. Les questions de salaire, de grève générale, de la journée de huit heures, de l'assistance, de la caisse de retraite sont questions secondaires. Il s'agit de substituer l'idéal socialiste à l'idéal religieux, de remplacer le royaume de Dieu par le royaume de l'homme; il s'agit de faire du socialisme la religion nouvelle, la religion de demain, en marche pour la conquête et la domination du monde, affranchi du joug somnolent du christianisme. Toute matérialiste qu'elle soit, cette religion nouvelle, si j'ose m'exprimer ainsi, a ses vertus théologiques; elle a sa foi, son espérance, sa charité. Elle ne croit pas à la mission de Jésus-Christ, ni à celle de son Eglise, elle ne croit même pas à Dieu; mais elle croit fermement au progrès indéfini de l'esprit humain; elle croit à l'omnipotence de la science et de la raison; elle croit à l'avenir d'une Humanité renouvelée sur les principes socialistes. Conformément à cette foi elle espère en une sorte de Paradis terrestre, que la science doit découvrir tôt ou tard; en une Terre Promise où le lait et le miel ne couleront pas seulement pour les favoris de la Fortune; où les raisins ne mûriront pas exclusivement pour les possesseurs de châteaux et de villas; mais où sera aboli ce contraste intolérable entre un monde propriétaire et un monde prolétaire; entre ceux qui ont tout, et ceux qui n'ont rien; où la richesse et le bonheur, cessant d'être le privilège d'une caste, seront popularisés, mis

à la portée des plus humbles et des plus petits ; d'où les maux seront, sinon supprimés, du moins tellement diminués qu'il n'y aura plus lieu de s'en plaindre. C'est ce que les socialistes appellent l'avènement de plus de justice et de vérité.

Qu'on ne nous accuse pas de faire une charge, et une sorte de caricature du socialisme. Je sais qu'il est des meneurs socialistes qui ne sont que des farceurs, et ne se jettent dans le mouvement que avec l'espoir d'y conquérir un siège de député, ou un portefeuille de ministre. Il en est peut-être quelques autres qui y voient une école de réforme sociale ; mais, comme je l'ai déjà insinué plus haut, l'homme simpliste se laisse séduire par le mirage et rêve réellement d'une société nouvelle, où le travail sera libéré des chaînes du capital, où les travailleurs seront maîtres des sources de la richesse, où les armées permanentes cesseront de s'opposer au règne de la paix universelle. Car, ceci est encore une particularité du nouveau culte, le socialisme prétend abolir les frontières. Le mot Patrie est un mot vieilli ; il importe de l'étroitesse de vue, pour ne pas parler de l'effusion de sang qu'il occasionne. Tous les socialistes doivent être frères, et, comme le monde est destiné à devenir socialiste, on voit déjà poindre l'aube de la fraternité des peuples. En attendant toutefois, puisque l'affreux capitalisme n'a pas encore déserté la planète, tous les travailleurs du monde doivent s'unir pour le triomphe de leurs visées communes. Ils ont leur charité à eux qui s'appellent solidarité, qui toutefois ne recommande nullement l'amour des ennemis, pas même celui des capitalistes. Chaque travailleur est censé souffrir des maux de son frère, travailleur comme lui, et surtout socialiste comme lui, fut-il à l'autre bout du globe ; il doit le seconder dans ses efforts pour s'affranchir du joug bourgeois ; s'il le peut, et si cela est utile à la grande cause du socialisme, il doit se mettre en grève quand son frère est en grève, en un mot le seconder de toute façon dans sa lutte contre la tyrannie de la féodalité financière.

Là est la grande force du socialisme. Si le socialisme a une doctrine, il entend bien qu'elle ne hante pas seulement les cerveaux de quelques virtuoses de philosophie ; il entend la faire descendre dans la pratique de la vie. Il est une vaste organisation, qui tend à se perfectionner de jour en jour, à devenir

une sorte de gouvernement international de force à dicter ses volontés aux gouvernements des différents peuples. Ne voyez-vous pas qu'il existe partout une tendance à élargir les cadres des unions et des syndicats.

Les unions locales, provinciales, voire nationales ne suffisent pas. L'ouvrier sent bien que son union sera autrement puissante en face du capital, quand elle fera partie d'une vaste société internationale, enserrant dans son réseau tout un continent. Que les mineurs de toute l'Amérique du Nord, par exemple, soient enrôlés dans un même organisme, mû par une seule tête, et tenant à sa merci les millions d'hommes, dont l'existence dépend de leur travail, quelle armée formidable ne formeront-ils pas? Mais ces unions, quelques vastes que nous les supposions, ne sont elles-mêmes que des fractions de la grande Eglise socialiste, qui prétend remplacer l'Eglise catholique, en prenant modèle sur elle; en abolissant, comme nous l'avons déjà dit, les limitations de patries; en fournissant à ses fidèles le bagage d'idées où leur esprit se moulera; en leur dictant leur règle de conduite; en établissant même une autorité se dressant au-dessus de toute autorité particulière. Voyez! l'année dernière, au Congrès international d'Amsterdam, ne vit-on pas un Russe donner, en pleine assemblée, la main à un Japonais, et tous deux, frères en socialisme, maudire les belligérants, dont les exploits meurtriers, à leurs yeux, ne pouvaient que servir les intérêts des bourgeois, et des capitalistes? Ce même Congrès n'établit-il pas un comité central et international, chargé de documenter les gouvernements locaux ou provinciaux sur les progrès socialistes accomplis en dehors d'eux; mais chargé aussi de leur dénoncer les injustices commises à l'égard de leurs camarades des pays étrangers. Espèce de Papauté ayant juridiction sur toutes les communautés socialistes du monde.

Une organisation, qui se donne pour le pivot de la civilisation future, doit naturellement s'imposer; elle doit être militante. L'axiome de Karl Marx proclamant que la *religion était chose privée* pouvait s'interpréter au moins en faveur de la tolérance pour tous les cultes, qui ne releveraient pas du socialisme. Mais tolérer, comme disent nos démagogues, la pire de toutes les servitudes, la servitude spirituelle qui est la conséquence des reli-

gions positives, et en particulier de la religion catholique, c'était diminuer d'autant les chances du socialisme, "considéré comme force intégrale civilisatrice." Voilà pourquoi les socialistes se sont jetés avec une telle vaillance dans la lutte contre le cléricalisme. Voilà pourquoi, en France, c'est un socialiste, M. Vaillant, qui a été le plus logique en réclamant de Waldeck-Rousseau l'extirpation radicale des congrégations religieuses. Le socialisme est une sorte d'Islam, et certains de ses propagateurs, tels que Jaurès, ne sont pas loin de se prendre pour de nouveaux Mahomets. Ils vaticinent, et laissent tomber de leurs lèvres grandiloquentes des paroles, qu'ils voudraient voir accepter du monde entier avec autant de docilité que les musulmans admettent les Sourates de leur Coran. Le socialisme n'est pas compliqué; pas plus que l'Islam il n'impose à l'esprit la croyance en des mystères bien ardues, sauf en celui de la suffisance de la matière à expliquer l'univers. Il supplée, comme la religion du Prophète Mecquois, par la fermeté de la foi au petit nombre des articles de son Credo. Voyez! tout comme le bon islamite ne discute pas la mission du Prophète, le vrai socialiste ne discute non plus le droit de l'ouvrier à la possession des sources de la richesse, telles que mines et usines; il ne discute pas davantage la faillite des religions positives et tout d'abord du christianisme dans la solution des problèmes sociaux. L'indignité du capitaliste et les vices essentiels de la société moderne sont encore des points qui s'imposent. Et comme la société ne veut pas se réformer, alors pas de quartier! Pas de merci! Elle est condamnée à tout jamais, et la guerre sainte est déclarée contre elle. Pas d'évolution, s'écrient les chefs du mouvement, mais révolution! Pas de compromis avec la bourgeoisie, mais lutte à mort contre elle! Si quelque frère renégat, comme un Millerand ose entrer dans un ministère bourgeois, et faire ainsi le jeu des capitalistes contre les prolétaires, qu'il soit anathème et excommunié! Saper les fondements du monde moderne, tel est le but du socialisme; mais il ne veut pas le faire à la façon des chrétiens dans les catacombes, il veut aller vite. C'est à hâter l'arrivée du règne socialiste que sont conviés tous les travailleurs du monde. Heureux règne!

Ce sera l'ère de la justice, de l'égalité, de la fraternité et de la paix.

Étonnez-vous après cela que le socialiste du petit peuple s'en aille à son club à peu près avec la même ferveur qu'il entraît autrefois dans son Eglise; étonnez-vous que les orateurs socialistes, tels que les Gompers, les John Mitchell, les Jaurès, les Bebel soient accueillis dans les villes, où ils se rendent comme des prophètes et des apôtres; étonnez-vous que les yeux de pauvres ouvriers à la face brunie par la fumée des usines s'illuminent et que leur poitrines battent à se rompre, quand leurs oreilles perçoivent les éloquents chimères de ces coupables fascinateurs; étonnez-vous que le nombre des socialistes aille croissant avec une vertigineuse rapidité. Mais à leurs regards a passé la vision du Prolétariat arrivant à la Suprême Puissance, au milieu d'une humanité à jamais pacifiée, libérée du militarisme, de la pauvreté, de la faim, de la soif et de toute souffrance.

Ne nous hâtons pas de traiter de charlatanisme le système socialiste. Il est faux, autant que système philosophique et économique peut l'être; mais il renferme un côté idéaliste; il poursuit un grand rêve. Ce rêve survit à toutes les déceptions et à tous les échecs. L'ouvrier pourra avoir été berné par vingt députés, qui lui ont volé son suffrage, il n'en continuera pas moins à rêver de plus de justice et de fraternité. Que voulez-vous? Le champ au rêve est toujours ouvert. Il est incontestable que notre monde n'est pas le meilleur possible; incontestable qu'il y règne une foule d'injustices et de misères imméritées; incontestable que l'égoïsme, l'indifférence, la cruauté, y tiennent le sceptre. Or le socialisme s'est donné pour la panacée universelle; pour le restaurateur de la justice et de la fraternité; il est parvenu à faire admettre sa vertu réparatrice par la majorité du monde du travail que l'ancienne foi avait, hélas! déserté. Là est sa force; là est le secret de sa survivance au milieu des perpétuelles déceptions que recueillent ses adhérents.

Pour être déçus, les malheureux prolétaires ne cessent pas de poursuivre le rêve du *bonheur*. Ah! ce rêve, quelqu'un, bien avant les Jaurès et les Bebel, avait un jour entrepris de le réaliser! Pour cela il était venu du ciel en terre; il avait pris une nature semblable à la nôtre. Or, un jour, sur les flancs d'une



montagne de la Galilée, à une foule de malades, d'estropiés,, d'affamés, d'endoloris, et de déçus, qui attendaient de lui l'explication de l'énigme de la vie, que dit-il? Ecoutez! *Beati!* Il parle de bonheur. Enfin, il va indiquer où réside le secret tant cherché et jamais rencontré. Oui Bienheureux! Mais comme la suite est étrange! Bienheureux les pauvres en esprit; Bienheureux les humbles et les doux; Bienheureux les pleurants; Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. Pourtant c'était bien vrai; car les pauvres devaient finir par posséder un héritage superbe; car les pleurants devaient être divinement consolés; car aux persécutés une compensation superbe était réservée. Depuis deux mille ans nul de ceux, qui ont cru à ce secret de la félicité, n'a été déçu. Mais hélas! le monde n'a pas voulu croire que ce secret fut le vrai, parce qu'il contrariait trop ses propres vues et ses propres aspirations; il n'a pas eu la patience d'attendre et de considérer cette vie comme une épreuve; il a dit: le temps est court, hâtons-nous d'en jouir, hâtons-nous de vider la coupe de l'ivresse, puisqu'elle doit se briser entre nos mains; hâtons-nous de nous couronner de roses, puisqu'elles doivent se flétrir sur nos têtes. Le monde a continué de chercher le bonheur dans les richesses et les plaisirs passagers. Or le socialisme ne fait que rajeunir les vieilles maximes du monde; son rêve n'est que l'éternel rêve des mondains relevé d'un certain vernis scientifique. Toute son originalité c'est de populariser ce rêve, c'est de le faire descendre dans les masses qui plus sensibles peut-être à l'espérance de la félicité, parce que plus malheureuses, s'y attachent avec une ardeur particulièrement tenace, créant ainsi un terrible danger pour la société. Car le monde de leur rêve ne surgissant jamais, les appétits d'autre part ne cessent d'être excités et déçus, quel bouleversement, à un moment donné! pourrait résulter de cette situation sociale?

Là est la grande responsabilité de ces prêcheurs socialistes, qui se font gloire de l'avoir créée, et qui s'acharnent à la rendre plus aigüe, sous prétexte de hâter la rénovation appelée par leurs vœux.

Criminels utopistes! Ils ont fermé toute échappée vers un monde meilleur et ils ont dit, dans leur folie, qu'ils n'atten-

daient pas le bonheur d'un Dieu, mais de leurs propres et persévérants efforts pour adoucir le sort des mortels. Hélas! à quoi peuvent bien aboutir ces efforts? Qu'ils parviennent à mieux répartir les biens que le Créateur a placés dans le sein et à la surface de la planète; qu'ils parviennent à mieux nourrir, à mieux vêtir, à mieux chauffer un certain nombre de misérables, soit! Mais arriveront-ils à supprimer totalement la misère? Empêcheront-ils les sens de vieillir et de s'émousser, les yeux de devenir myopes ou presbytes, les oreilles de s'endurcir? Empêcheront-ils qu'il n'y ait des boiteux et des infirmes, et qu'en définitive l'humanité ne reste une collection d'infirmes et d'inassouvis?

Allez! Des générations de Marx, de Bebel et de Jaurès pourront passer sur notre terre; et après elles, soyez tranquille! la douleur, la déception, la lassitude, la maladie et la mort n'auront pas disparu du milieu de nos semblables. C'est pourquoi il sera juste d'appeler trompeurs tous ces prêcheurs d'un chimérique avenir socialiste. Le seul bienfaiteur de notre race restera celui qui a mieux fait que de prêcher la sympathie pour les pauvres et les malheureux qui a voulu vivre leur vie, avoir son berceau parmi les plus deshérités, et son lit d'agonie parmi les suppliciés de la justice humaine; celui qui, tout en encourageant la marche en avant vers le progrès matériel, a mis le secret du bonheur là où il existe vraiment, dans la modération des désirs et la répression de la cupidité. Dans mille ans, comme de nos jours, il demeurera l'unique voie, l'unique vérité, l'unique vie.

De quel droit vient-on proclamer la faillite de sa doctrine, de sa morale et de ses institutions guérissantes? Parce qu'il a recommandé de rechercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice; parce qu'il a dit aux siens de s'aimer les uns les autres; parce qu'il a dit la nécessité de l'abnégation et de la mortification, on veut voir dans ces sublimes préceptes un antagonisme irréductible avec la poursuite d'une amélioration des destinées humaines. C'est insensé. Il est vrai, Jésus-Christ n'a pas fait de la jouissance de cette vie le but dernier de l'homme. Là est la différence fondamentale de sa doctrine avec celle des socialistes. Mais voyons! qui a raison? Le simple bon

sens ne dit-il pas que c'est Jésus-Christ. D'ailleurs donner cette existence passagère comme préparation à un avenir plus parfait n'est-ce pas encore le meilleur moyen de la rendre moins imparfaite? Par l'espérance en une compensation éternelle, dont il se porte lui-même garant, Jésus-Christ n'arrête-t-il pas les plaintes et l'exaspération provenant des déficits et des privations qui sont notre lot fatal? Par la charité ne corrige-t-il pas les inégalités choquantes des conditions? Par la fraternité qui résulte de notre commune origine du Père qui est au ciel, ne nous incite-t-il pas à toujours plus de justice et de dévouement à l'égard de celui qui est réellement notre prochain, notre égal, un autre nous-même? (1) Au contraire elle est remarquablement folle la prétention de ces socialistes qui parlent sans cesse de mettre dans la société plus de justice, plus de dévouement, plus de fraternité; et qui, en même temps, délivrent la bête humaine de tout frein. C'est vouloir faire un bercail d'agneaux avec une ménagerie de bêtes féroces.

Comment obtiendront-ils plus de justice et de fraternité avec des hommes, qui n'auront jamais en vue que leur propre intérêt, que leur égoïsme, et la satisfaction de leurs appétits sen-

---

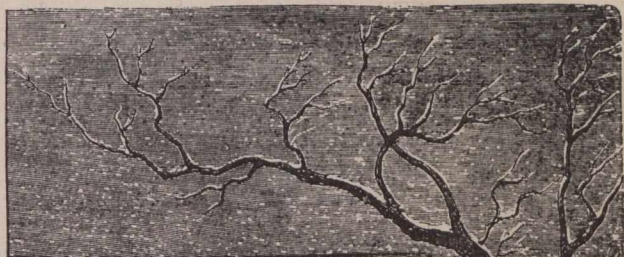
(1).—A côté de la charité chrétienne combien impuissant le solidarisme cet élément nouveau qui, d'après nos rationalistes, se serait introduit dans la conscience moderne, et d'après lequel l'homme, débiteur du patrimoine civilisateur qu'il a hérité de la société, serait obligé en justice de s'acquitter de sa dette par un retour de bienfaisance. La formule serait celle-ci: Tu profites du dévouement de l'humanité, donc donne-lui ton dévouement. Mais sans compter que ce système rétrécit singulièrement l'idéal apporté par Jésus-Christ invitant les siens non pas à balancer les services rendus avec les services reçus, mais à se dépenser sans compter pour le prochain, d'où le solidarisme tirerait-il son caractère obligatoire? Comme le fait observer M. G. Goyau dans son tract "solidarisme et christianisme" (Paris-Lecoffre), l'homme ne trouve pas, dans le solidarisme même, des raisons décisives de pratiquer à l'endroit du corps social le devoir de solidarité. "Ceux-là qui, sincèrement, franchement, s'efforceront de rendre au corps social service pour service, seront peut-être honorés pour leur dévouée candeur; mais que vous pratiquiez ou non ce qu'il est de mode d'appeler le devoir de solidarité, vous profiterez pareillement, également, de ce qu'a de bienfaisant pour tous les membres du corps social le fait de la solidarité; et si vous vous soustrayez au devoir, qui est en somme une charge, vous pouvez espérer par surcroît, une jouissance de plus. Lorsque le solidarisme s'essaie à nous montrer que nous aurions intérêt à lui obéir, il ne persuade que les intéressés; à l'avance, leur coeur a des raisons que la raison ne connaît pas."

suels. Allez ! Laïciser la société n'est pas le moyen de la civiliser, mais bien de la ramener à la barbarie. C'est par la lutte contre la nature que le christianisme a transformé le monde, et c'est par la complaisance à tous les instincts de la nature que le paganisme l'avait perdu. Le socialisme, se vantant d'employer les mêmes moyens que le paganisme, ne pourra donc que le mener de nouveau à la ruine et à la sauvagerie. Malheur aux peuples qui se laisseront fasciner par ses promesses. Elles sont nécessairement menteuses.

*Alfred Cambray*

*Membre de l'Association Catho-  
lique de la Jeunesse Cana-  
dienne-française.*





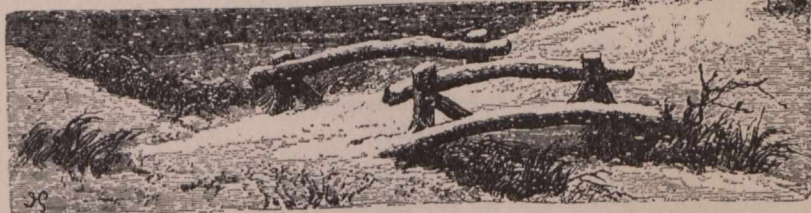
## Giboulée

LE PRINTEMPS

Va-t'en, vieille barbiche blanche:  
On ne veut plus de toi;  
De la porte lève la clenche  
Et file vite et droit.

Quand tu succèdes à l'automne  
On est terrifié,  
Et tout par ton oeil de Gorgone  
Semble pétrifié.

Comme craint tes instincts sauvages  
La nature aux abois!  
Sans pitié, brigand, tu ravages  
La campagne et les bois.



## REVUE CANADIENNE

Et pourquoi donc à tire-d'aile  
 S'en vont on ne sait où  
 Le rossignol et l'hirondelle?  
 L'hiver s'en vient..... C'est tout.

Oh! que tes notes sont touchantes,  
 Quand tu te mets en frais!  
 Tu t'imagines que tu chantes:  
 Comme un âne tu brais.

Les hommes ont peur quand tu ventes;  
 Tu les remplis d'effroi;  
 De tes cris tu les épouvantes:  
 C'est assez d'avoir froid.

Et l'on ferme porte et fenêtre  
 Sous serrure et verrous,  
 Si grande est la peur que fait naître  
 Ton glacial courroux.

Aimable et bon comme un Tartare  
 Tu prodigues à tous  
 Lumbagos, rhumes et catarrhe,  
 Fièvres, typhus et toux.

As-tu la foi? Ton coeur de glace  
 A-t-il jamais aimé?  
 L'hiver a-t-il rien qui remplace  
 Mon pieux mois de mai?

A moi les brises odorantes,  
 Les chansons et les fleurs;  
 A toi les bises délirantes,  
 Les sanglots et les pleurs.

## L'HIVER

Ah! ça, vas-tu bientôt te taire,  
 Mon petit freluquet?  
 En paix vas-tu me laisser faire  
 Au départ mon paquet?

Ta face imberbe, mon jeune homme,  
 Se couvre de bourgeons:  
 Tu bois le vin, je gage, comme  
 Boivent l'eau les goujons.

Jeune fat, tout en toi dénote  
Un cerveau détraqué;  
Voyant ta tête de linotte,  
On dit: " C'est un toqué."

Ta cervelle en l'air toujours trotte;  
Souvent ivre on te croit,  
Agitant grelots et marotte,  
Comme le fou du roi.

Tu fais l'existence trop douce,  
Imposteur éhonté;  
Du printemps le retour émousse  
Bon sens et volonté.

De rendre belle la nature  
On t'a beaucoup vanté;  
Je la repose et la sature  
De force et de santé.

Et le blanc duvet dont les anges  
M'inondent dans leur vol,  
Ne vaut-il point les fleurs d'oranges  
Dont tu jonches le sol?

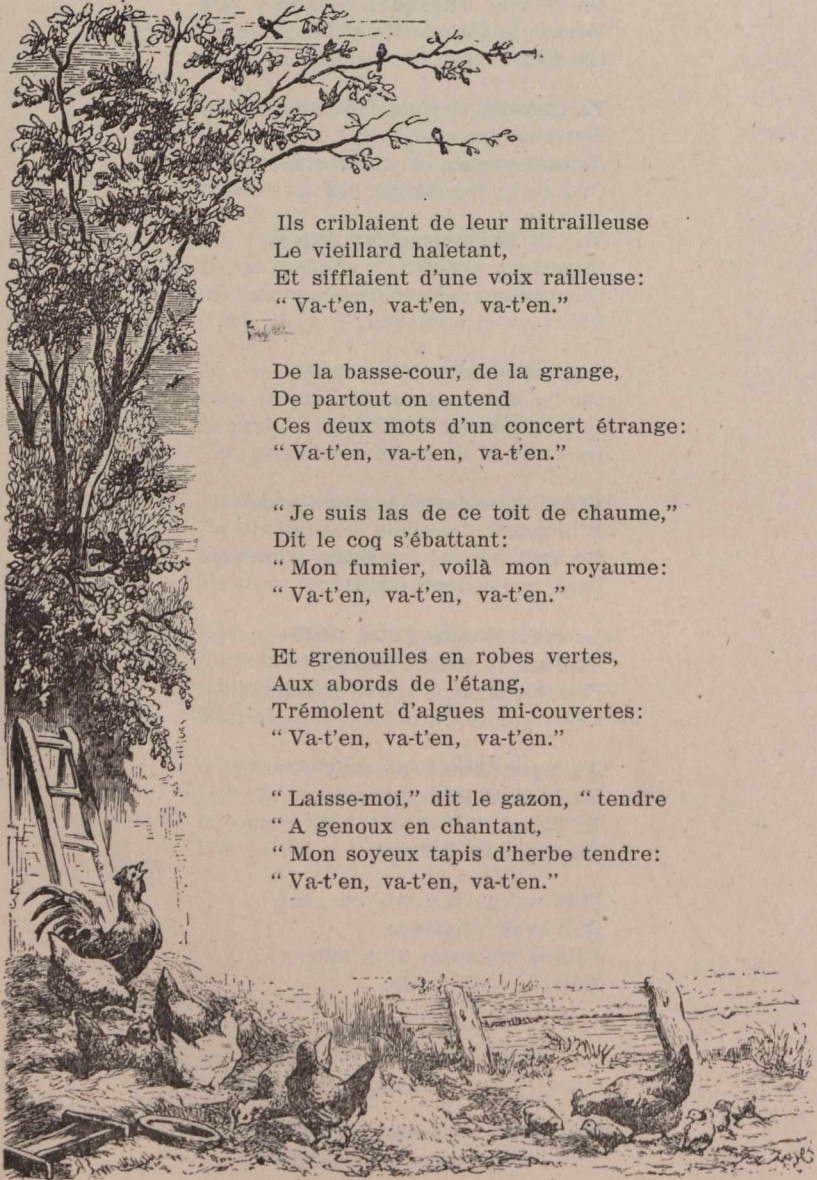
Le feu qui dans l'âtre pétille,  
Charme et chasse l'ennui;  
Plus brillante, l'hiver, scintille  
L'étoile dans la nuit.

Au foyer chacun prenant place,  
De Noël le beau jour,  
Te diront si mon coeur de glace  
Est capable d'amour.

Diantre! ça m'a mis en nage  
De t'avoir répondu;  
J'allais emporter mon ménage,  
Mais le voilà fondu.

\* \* \*

Fauvettes, mésanges et merles,  
Aux bois et dans les champs,  
Egrenèrent comme des perles,  
Les notes de leurs chants.



Ils criblaient de leur mitrailleuse  
Le vieillard haletant,  
Et sifflaient d'une voix railleuse:  
"Va-t'en, va-t'en, va-t'en."

De la basse-cour, de la grange,  
De partout on entend  
Ces deux mots d'un concert étrange:  
"Va-t'en, va-t'en, va-t'en."

"Je suis las de ce toit de chaume,"  
Dit le coq s'ébattant:  
"Mon fumier, voilà mon royaume:  
"Va-t'en, va-t'en, va-t'en."

Et grenouilles en robes vertes,  
Aux abords de l'étang,  
Trémolent d'algues mi-couvertes:  
"Va-t'en, va-t'en, va-t'en."

"Laisse-moi," dit le gazon, "tendre"  
"A genoux en chantant,  
"Mon soyeux tapis d'herbe tendre:  
"Va-t'en, va-t'en, va-t'en."



“ Obscure et froide est ma cellule:  
 “ Eaux, fleurs, soleil ardent,  
 “ C'est mon fait,” dit la libellule:  
 “ Va-t'en, va-t'en, va-t'en.”

Le taon qui tout le jour s'amuse  
 Et qui fait l'important,  
 Dit en gonflant sa cornemuse:  
 “ Va-t'en, va-t'en, va-t'en.”

“ J'ai de mon nez ” dit la pervenche,  
 “ Troué ton manteau blanc;  
 “ Chacun son tour, c'est ma revanche:  
 “ Va-t'en, va-t'en, va-t'en.”

Mécontente, allongeant sa lippe,  
 S'incline en marmottant  
 La longue et frileuse tulipe:  
 “ Va-t'en, va-t'en, va-t'en.”

A la fête accourt la corneille  
 Dans son noir éclatant;  
 Et bien haut croasse la vieille:  
 “ Va-t'en, va-t'en, va-t'en.”

“ Que fais-tu? ” chuinte la chouette,  
 Ses grands yeux dilatant:  
 “ Attends-tu donc qu'on te fouette?  
 “ Va-t'en, va-t'en, va-t'en.”

De toutes parts l'écho résonne  
 Et s'en va répétant  
 Ces mots du concert cacophone:  
 “ Va-t'en, va-t'en, va-t'en.”

\* \* \*

Après cette affreuse huée,  
 On voit monter dans l'air  
 Une épaisse et blanche buée:  
 L'Hiver est mort, c'est clair.

Aussitôt couronné de lierre  
 Apparut le Printemps,  
 Avec pampres en bandoulière,  
 Et mille oiseaux chantants.

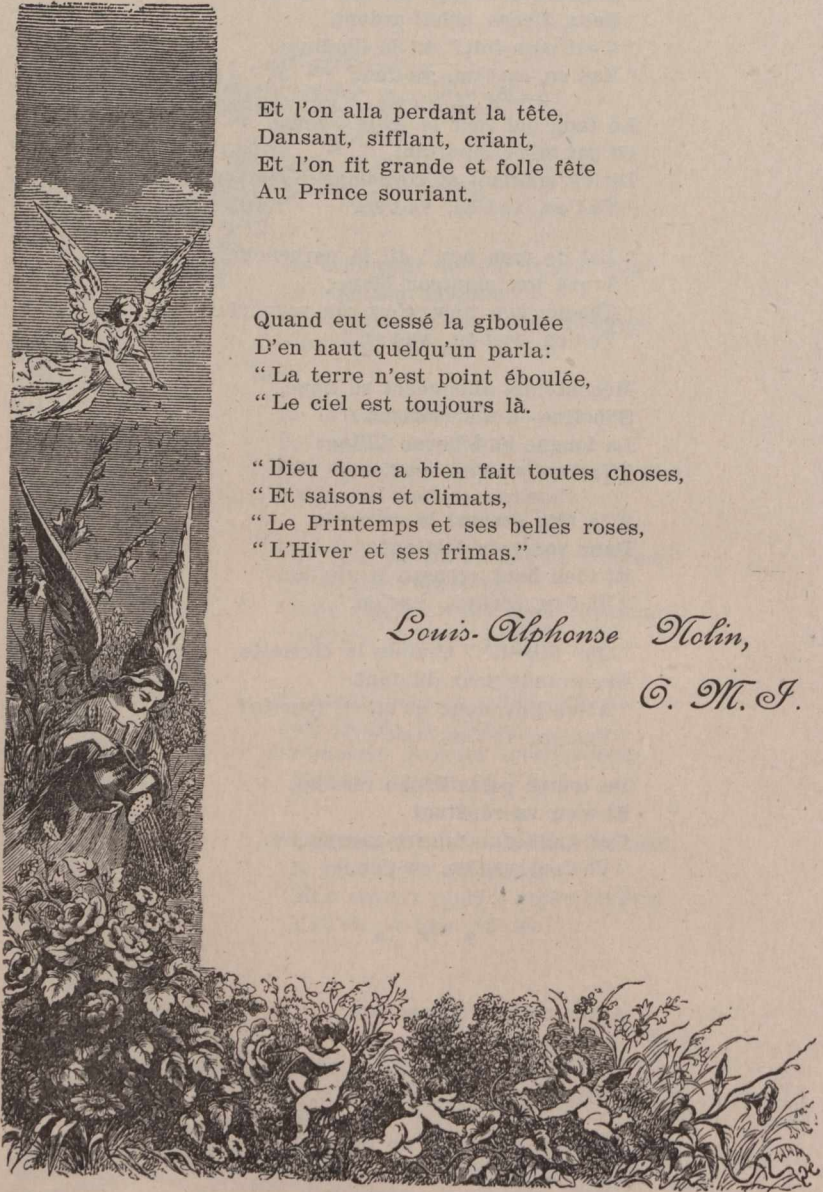
Et l'on alla perdant la tête,  
 Dansant, sifflant, criant,  
 Et l'on fit grande et folle fête  
 Au Prince souriant.

Quand eut cessé la giboulée  
 D'en haut quelqu'un parla:  
 "La terre n'est point éboulée,  
 "Le ciel est toujours là.

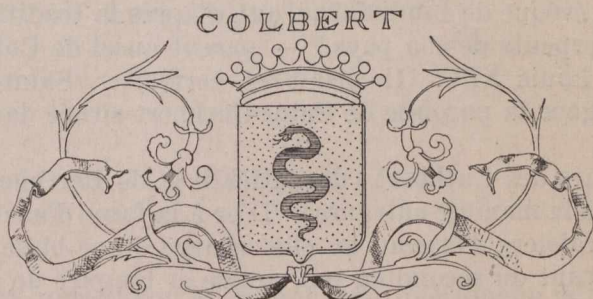
"Dieu donc a bien fait toutes choses,  
 "Et saisons et climats,  
 "Le Printemps et ses belles roses,  
 "L'Hiver et ses frimas."

*Louis-Alphonse Nolin,*

*C. M. F.*



## Autour d'un Blason



L'ECU de Jean-Baptiste Colbert, le ministre de Louis XIV, porte une couleuvre d'azur tortillée en pal sur fond d'or.

Le mot "couleuvre" vient du latin *coluber*, ou *colubra*.

De *coluber* on aurait fait Colbert. Voilà une opinion. Elle m'a été signalée par M. Louis Arnould, le distingué professeur de littérature de l'Université Laval à Montréal. Il en est une autre, qui n'est peut-être qu'un développement de la première, d'après laquelle le grand Colbert, fils d'un négociant de la ville de Rheims, appartiendrait à la famille de saint Cuthbert, un évêque écossais du septième siècle.

L'illustre homme d'Etat de la vieille France prétendait lui-même descendre d'un Kothbert d'Ecosse.

Prononcés à l'anglaise, Kothbert et Cuthbert sont, pour l'oreille, des noms absolument identiques.

\* \* \*

Le nom de Cuthbert est bien connu parmi nous. Porté par l'honorable James Cuthbert, il figure aux premières pages de

l'histoire du Canada sous le régime anglais. M. James Cuthbert était Ecossois presbytérien, mais deux de ses fils furent de fervents catholiques.

L'honorable James Cuthbert acquit la seigneurie de Berthier-en-haut le 7 mars 1765. (1) Il se prétendait parent de saint Cuthbert, évêque de Lindisfarne, qui, d'après la tradition, "conjura les serpents de son pays," — parent aussi de Colbert, ministre de Louis XIV. Il disait et écrivait: "Saint-Colbert" pour désigner la paroisse de Saint-Cuthbert située dans sa seigneurie.

Les armes des Cuthbert (de Catlehill et de Berthier) se blasonnent de la manière suivante: "D'or à la fasce d'azur chargée de trois fraisières d'argent, au chef chargé d'une bisse (couleuvre) s'élevant du second en pal, armée et languée de gueules."

\* \* \*

On peut voir l'écu de Colbert, tel que reproduit ci-dessus, tracé en or sur la boiserie du rez-de-chaussée du Palais Législatif de Québec, tout près du grand escalier d'honneur. Le bleu de la couleuvre y est indiqué par des lignes horizontales, et l'or du fond de l'écu par un pointillé, selon les signes conventionnels du blason.

C'est à M. Eugène Taché, sous-ministre et artiste, que l'on doit cette savante décoration héraldique qui brille un peu partout à l'intérieur du Palais Législatif de Québec.

*Ernest Gagnon.*

Québec, fête de St-Cuthbert,  
20 mars 1906.

---

(1) Voir *Les Recherches Historiques*, année 1901.

## Larmes d'Enfant

(Suite)

Le vieux précepteur fit de nouveau une longue pause. Puis avec un sourire amer, il dit : "Les païens ont plus de chance que nous. Quand un trait brutal du destin leur arrachait un bien chéri, on se contentait de dire : Les dieux sont devenus jaloux. Nous, chrétiens, nous devons tout interpréter en reconnaissance à notre Dieu, même quand nous ne le comprenons pas, oui, pas du tout."

Il avait enlevé son chapeau et la douleur que lui causait ce souvenir semblait être aussi forte que le jour où tout ceci se passait.

"Comment comprendre cela? continua-t-il. Et pourquoi faut-il que le malheur s'abatte juste sur ces enfants qui n'étaient sur terre que pour le bonheur et la joie des hommes, le malheur sous sa forme la plus affreuse, sous la forme de ce monstre aux yeux vitreux, aux joues brûlantes.

Il s'arrêta en remarquant mon regard, étonné. "Je vois que je fantaisie au lieu de raconter; je veux dire que c'était la fièvre scarlatine."

"D'où était-elle venue? Dans tout le reste de la ville aucun cas ne s'était présenté. Peut-être les enfants ne pouvaient-ils pas supporter le brusque changement de température? Comme un voleur dans la nuit, la maladie était entrée dans la maison du malheureux capitaine et s'était jetée sur le petit Edmond. Le pauvre enfant languissait sans connaissance, en proie au délire, depuis vingt-quatre heures quand Maurice et Georges se

couchèrent à leur tour. Hermann, pâle comme un spectre, vint encore à l'école, puis le quatrième jour la maladie le saisit aussi.

“Un jour, les gens se groupaient dans la rue, se parlaient à voix basse, comme si une puissance redoutable, que l'on ne devait pas réveiller par des éclats de voix, planait sur eux. Les femmes joignaient les mains, les hommes secouaient la tête; tous regardaient vers la maison du capitaine, du regard effrayé que l'on porte sur un malheur sans nom, sur un homme frappé par Dieu.

“Tous les quatre morts? entendis-je une femme demander près de moi.

“Trois, répondit-on, et le quatrième va mourir.”

A cette nouvelle je dus m'appuyer contre un arbre; puis je sentis un besoin impérieux d'apprendre davantage et me rendis à la maison du malheur. La concierge en m'ouvrant la porte me regarda avec des yeux rouges et gonflés, puis voyant mon visage bouleversé, elle s'assit sur les marches de l'escalier, se cacha la figure dans son tablier et éclata en sanglots. “Ne montez pas, dit-elle, c'est trop effrayant; Dieu aimait trop ses petits anges, il a voulu les reprendre près de lui.” Je l'écoutai sans mot dire. Seul, le petit Hermann n'avait pas été emporté par la maladie, mais le docteur craignait encore pour sa vie.

Anéanti, je me retournai et quittai la maison. “Dieu aimait trop ses petits anges”; ces mots résonnaient dans ma tête comme un écho de l'événement mortel.

Laissez-moi passer sous silence le jour où on les porta au cimetière. Une foule considérable suivait le cortège; le cercueil disparaissait sous les fleurs et de grandes branches de lilas.

Pour la première fois depuis le commencement de ces événements je revis le capitaine: pas une larme ne coulait de ses yeux, mais l'expression de ses traits était telle que personne n'osait lui adresser la parole. Je m'approchai pourtant et lui serrai la main; il me fixa un instant, puis d'un mouvement brusque, presque brutal, il retira sa main de la mienne et s'éloigna.

Tout d'abord je n'avais pas remarqué Gottfried Bäusch; je l'aperçus son casque à la main, le dos tourné à la fosse. Il

pleurait silencieusement et les larmes lui coulaient le long du nez.

L'impression produite par la mort subite des enfants était si stupéfiante que personne ne songeait qu'il y en avait un encore vivant. Moi-même j'avais oublié le pauvre enfant et quand je m'informai de lui ce fut avec la certitude muette d'apprendre sa mort. Ce fut le contraire qui arriva : le petit Hermann surmonta la maladie et guérit.

Quelques semaines plus tard je le revis se promener avec Gottfried Bäusch, la tête basse, la marche chancelante. Les larmes me vinrent aux yeux. "Bonjour, Hermann, dis-je en lui tendant la main.

Il leva les yeux vers moi ; ils s'étaient encore agrandis et brillaient dans son visage pâle et amaigri. Il ne fit aucun mouvement pour prendre ma main. "Ne me reconnais-tu donc plus ?" questionnai-je. Il me fixa comme s'il me voyait pour la première fois et se serra contre le soldat, comme pour se cacher derrière son uniforme.

Gottfried Bäusch posa sa grosse main sur la tête de l'enfant et le caressa. "N'aie donc pas peur, dit-il, il est bon pour toi."

Ce fut en vain et l'ordonnance regarda le petit en secouant tristement la tête.

"Il n'est sans doute pas tout à fait rétabli, demandai-je.

"Oh ! si, reprit Gottfried, mais..." Il n'acheva pas sa phrase. Je vis son chagrin, et il me sembla qu'il avait quelque chose à dire qu'il ne se sentait pas le droit de dire.

"Reviendras-tu bientôt à l'école ? dis-je en m'adressant de nouveau à Hermann.

"Ce serait le mieux, répliqua Gottfried Bäusch, car voyez-vous, — et il parla plus bas pour ne pas être compris de l'enfant — mon temps est bientôt fini, je rentrerai chez moi et je ne sais pas ce que deviendra le petit."

Je le regardai avec étonnement. "Ce qu'il deviendra, mais il restera chez son père."

Le soldat secoua la tête d'un air pensif. "Va vers le tas de sable, dit-il à Hermann en lui donnant une brouette et une pelle en bois, "enlève un peu de sable, je vais te rejoindre."

L'enfant obéit et poussa sa brouette vers les tas, où je l'avais vu jadis avec ses frères jouer à de paisibles jeux.

Quand il se fut éloigné Gottfried Bäusch se tourna vers moi, "Le capitaine, dit-il, on ne sait pas ce qu'il est devenu. Tout le jour il se promène sans dire un mot, et l'enfant là, c'est comme s'il n'existait pas pour lui."

Je pensai à la scène qui s'était passée chez moi. "Je crois, dis-je, que c'était l'aîné qu'il préférerait."

"Mon Dieu, répondit le soldat, les autres auraient pu tous mourir, s'il avait seulement pu conserver l'aîné." Il regarda Hermann occupé avec sa brouette. "C'est vrai aussi qu'il était un brillant sujet; mais ce pauvre ver n'y peut rien d'avoir seul survécu."

L'automne arriva et avec lui le départ des réservistes; parmi eux se trouvait Gottfried qui avait achevé ses trois ans de service. Il eut lieu par une sombre après-midi de septembre. Je me trouvais à la gare où j'avais accompagné un ami.

Des bandes de réservistes traversaient les rues en criant et en chantant; Gottfried marchait à l'écart, silencieux et grave. Dans une main il portait son petit avoir empaqueté dans un mouchoir en coton rouge, de l'autre il tenait Hermann.

Il lui avait confié sa grosse canne et l'enfant s'en servait comme d'un cheval. Arrivés sur le perron de la gare Gottfried Bäusch plaça le petit à côté de lui; Hermann regarda le train prêt à partir puis tourna les yeux vers l'ordonnance comme s'il se rendait compte d'un changement. J'étais juste derrière eux. Goeffried se baissa vers l'enfant et lui caressa les joues tout en lui prenant le bâton des mains.

"Vois-tu, dit-il, en lui montrant le train, je monte là dedans et m'en retourne chez moi, mais tiens, je t'ai apporté quelque chose de joli." Il tira de sa poche une petite flûte en bois qu'il tendit à l'enfant; on voyait qu'il avait mis toutes ses économies à l'acheter.

Hermann prit le cadeau sans détourner les yeux de Gottfried. "Ne voulez-vous pas un cigare"? dis-je en présentant mon étui à l'ordonnance.

"Merci bien, répondit-il en mettant ses gros doigts dans l'étui et prenant un cigare.



“Prenez-en davantage,” et je lui versai tout le contenu dans la main.

“Merci, merci bien, répliqua-t-il en souriant d'un air gêné et en plaçant les cigares entre les boutons de son uniforme.” Si vous voulez être assez bon, me dit-il à voix basse, pour emmener l'enfant après; il a voulu courir partout avec moi et je n'ai pas eu le coeur de le laisser à la maison.

La cloche sonna pour le départ et quand Gottfried s'apprêta à monter dans le wagon, Hermann le retint de ses deux mains. Le soldat se dégagea avec douceur, mais quand il fut dans le compartiment l'enfant monta sur le marche-pied et tendit ses bras vers lui. “Je veux partir aussi, cria-t-il en regardant Gottfried avec angoisse.”

Les autres soldats assis dans le compartiment commençaient à rire. “Regarde le petit réserviste qui veut venir aussi.”

Gottfried descendit, prit le visage de l'enfant dans ses grosses mains, se baissa vers lui et essaya de sourire en le caressant, mais tout à coup de grosses larmes coulèrent sur ses joues. “C'est impossible, mon petit Hermann, c'est impossible.” Puis il se dégagea, monta d'un bond dans le compartiment dont la porte se ferma sur lui. Le train se mit en marche et partit sous un tonnerre de hurrah poussés par les réservistes.

L'enfant resta là, perdu dans la foule des gens qui se pressaient sur le perron et regardaient avec stupeur s'éloigner le train. Je me tenais près de lui et la vue de l'enfant isolé me brisa le coeur. “Allons Hermann, lui dis-je, donne-moi la main, nous allons rentrer.”

Il leva son visage pâle vers moi. “Va-t-il revenir bientôt? demanda-t-il. L'ordonnance lui avait caché, ou l'enfant n'avait pas compris que la séparation était pour toujours et le courage me manqua aussi de lui donner une explication.

“Viens seulement, sois un brave garçon et tout s'arrangera.”

En chemin je me demandai ce que je devais faire; j'aurais dû le ramener à son père, mais malgré moi cette pensée me fit une impression pénible.

Nous passâmes devant un confiseur et j'entrai pour acheter quelques bonbons inoffensifs. “Regarde les jolis bonbons;

veux-tu en prendre?" Mais l'enfant ne bougea pas; je dus lui mettre un sucre d'orge dans la bouche.

Cette scène m'impressionna vivement. Jusqu'alors je considérais les larmes des enfants comme une pluie d'orage, mais là je vis un petit être qui ne pleurait pas et pour qui la consolation, avec laquelle on arrête les larmes si facilement, ne servait à rien. Je ne pouvais me résoudre à le ramener de suite à son père; je le conduisis chez moi et lui offris une tasse de lait. Je lui montrai des images, des livres et tâchai de l'égayer par des plaisanteries. Je l'assis sur le sofa et il avala le contenu de la tasse que j'avais placée devant lui, comme un oiseau, lentement, à petites gorgées.

Mais la nuit vint et je dus songer à le reconduire chez son père. "Viens, Hermann, dis-je, prépare-toi, nous devons retourner à la maison chez ton papa."

Il se leva du canapé, prit son chapeau, puis resta debout au milieu de la chambre.

"Allons! dis-je en allant vers la porte pour l'ouvrir. Mais quand je touchai la serrure, l'enfant brusquement fondit en larmes, sans lever la tête, sans remuer un membre."

La voix du professeur se brisa, et la poitrine haletante, il se passa deux ou trois fois la main sur les yeux.

"Depuis ce moment, continua-t-il, je ne puis passer mon chemin quand je vois un enfant pleurer, car alors j'appris comment les enfants peuvent pleurer et je compris que leurs larmes peuvent être très douloureuses, plus que celles des grandes personnes.

"Je laissai retomber la porte et m'approchai. "Hermann, mon petit Hermann," dis-je. L'enfant me passa les bras autour du cou, tandis qu'un sanglot soulevait sa poitrine et serra sa visage contre comme pour se cacher. "J'ai si peur, criait-il, j'ai si peur." Je n'osai pas lui demander quoi ni qui il craignait; je n'osai pas lui parler, ni le consoler. Je sentais que ce cri de désespoir sorti de cette âme d'enfant était plus fort que toute ma sagesse et plus juste que tous mes arguments.

Je m'assis et prit l'enfant sur mes genoux; je posai ses petites mains glacées dans la mienne et serrai son visage couvert de larmes contre ma poitrine. Je restai longtemps ainsi dans

l'obscurité; le silence n'était interrompu que par les sanglots de l'enfant qui diminuèrent peu à peu.

Pour la première fois à cette minute, je compris ma mission dans toute sa grandeur et toute sa sainteté: élever les enfants. J'avais cru la connaître parce que j'avais appris ce que l'on doit apprendre pour cela. Maintenant en face de cet enfant, dont l'âme réclamait de l'affection et pour qui le monde devenait un désert parce qu'il n'en trouvait pas, je compris mon erreur et vis que toute la sagesse de ma profession était renfermée dans ces mots: aimer les enfants.

Quand le premier choc de désespoir fut enfin passé et que le petit eut cessé de pleurer, je le fis descendre de mes genoux et le posai à terre. Je caressai ses boucles blondes, lui mis son chapeau et le pris par la main. Obéissant comme toujours il me laissa et sans opposer aucune résistance il marcha près de moi à travers les rues assombries vers la maison de son père.

Quand nous entrâmes, le capitaine était assis à son bureau, un livre ouvert devant lui, mais ses yeux étaient fixés sur un portrait pendu au-dessus. Je reconnus celui de sa femme.

Lorsqu'il me vit, il se leva et me salua. Je remarquai le regard étonné qu'il jeta sur l'enfant près de moi. "D'où viens-tu? si tard?" demanda-t-il.

Le petit ne répondit rien. J'expliquai où il était allé, comment je l'avais rencontré et emmené avec moi.

Le capitaine secoua la tête en silence. "Je vous remercie. Je vous en prie, asseyez-vous"; et il se rassit à son bureau.

"Viens ici, dit-il à Hermann qui était resté à la même place. L'enfant jeta un regard timide vers son père, avança d'un pas, puis s'arrêta de nouveau.

"Viens donc, je ne te ferai rien," dit le capitaine avec impatience. Il étendit le bras et attira son fils de façon à le tenir entre ses genoux.

"As-tu faim? Veux-tu dîner?" demanda-t-il en le caressant. Hermann secoua la tête sans rien dire; puis il contracta son visage comme s'il allait pleurer.

"Ne pleure donc pas toujours," fit le capitaine. L'enfant tressaillit, refoula ses larmes et resta debout, sans regarder son père, le visage pâle comme un cadavre. Soudain celui-ci se

pencha vers son fils, l'attira d'un geste presque sauvage, le prit dans ses bras et le serra contre lui à l'étouffer.

Tout ceci se passait dans un profond silence. L'enfant, la tête renversée en arrière, les yeux baissés, semblait mort. Le capitaine ne parlait pas, un sourd gémissement sortait de sa poitrine; désespéré, il laissa tomber sa tête sur le coeur de son fils et resta là dans une accablante apathie.

Les paroles de Gottfried me revinrent à l'esprit: "il est très bon pour ses enfants, mais il ne sait pas le montrer." Comme un volcan, ses sentiments se formaient en silence et quand il les exprimait c'était avec tant de violence qu'il menaçait d'anéantir l'objet qu'il embrassait. Le capitaine releva la tête, se redressa et posa l'enfant à terre avec la même brusquerie. "Va te coucher," dit-il.

Le petit restait au milieu de la chambre comme s'il ne pouvait pas revenir à lui. Je me levai, m'approchai et quand je le touchai je sentis tout son corps trembler. "Dors bien, Hermann, lui dis-je, reviens à l'école, je te montrerai de jolis livres et des images."

Le capitaine sonna; quand l'ordonnance parut sur le seuil, le petit se leva et alla vers lui, mais ce n'était pas Gottfried Bäusch et je n'oublierai jamais le regard que l'enfant jeta sur ce visage étranger.

Quand il fut sorti, je me tournai vers le capitaine: "Je crois que l'enfant est encore sous l'impression de la maladie et qu'il serait bon de lui éviter des émotions sérieuses."

L'officier se leva et repoussa brusquement sa chaise; il marcha dans la chambre de long en large, puis s'arrêta, roula ses yeux et leva les poings au ciel. "S'il veut être un bourreau, cria-t-il d'une voix tremblante de colère et de désespoir, pourquoi fait-il son oeuvre si imparfaitement? Pourquoi m'en laisser un? Pourquoi ne pas les prendre tous? tous ensemble? Au moins c'eût été fini et j'aurais pu me tuer et me faire enterrer avec mes enfants."

Je ne pus répliquer un mot. Il s'assit de nouveau à son bureau, prit un portrait sur la table et le tint devant lui avec ses deux mains. C'était le portrait d'un garçon, celui du petit Edmond. Avec des yeux hagards il s'attacha aux traits du visage

aimé, puis posa le portrait sur la table, et, laissant tomber la tête entre ses bras étendus, il y appuya ses lèvres. Un sanglot affreux secoua tout son corps.

Au bout d'un instant je fis un mouvement; il se redressa et regarda autour de lui. "Excusez-moi, dit-il en se levant."

"Je n'ai rien à excuser, répondis-je, mais si j'ose vous demander quelque chose: n'oubliez pas que le pauvre petit n'a plus que vous sur terre."

"C'est bien pour cela, dit-il vivement; c'est brisé ici — et il se frappait le coeur — qui n'a plus rien, ne peut plus rien donner."

Je secouai la tête en soupirant et le quittai. L'hiver arriva et bientôt Hermann réapparut à l'école. Je le laissai dans sa classe, le plaçai sur son banc, à la même place, mais l'enfant n'était plus le même. Auparavant déjà il avait de la peine à apprendre, mais il était joyeux et appliqué; peut-être aussi son aîné l'aidait-il. Maintenant personne n'était plus là pour l'aider et il semblait que quelque chose pesait sur lui et annihilait ses facultés et ses forces.

J'avais recommandé aux professeurs de le ménager tout particulièrement et je sais qu'il n'entendit jamais un seul mot dur. L'on peut protéger une fleur du froid ou de la chaleur, mais non de la maladie qui attaque la racine et monte invisiblement jusqu'à ce que l'organisme entier soit atteint. Le mal, dont nous tâchions de le préserver, était dans sa nature renfermée, qu'il avait héritée de son père, comme ses boucles blondes et ses yeux lumineux lui venaient de sa mère.

Je compris tout ceci plus tard, quand tout fut fini, et je vis quelles souffrances avait endurées le pauvre enfant. De jour en jour il devenait plus timide et plus renfermé; il ne se liait avec aucun de ses camarades, il avait peur de ses maîtres et j'étais le seul homme auquel il témoignait quelque confiance. Ceci même disparut. Le premier jour, quand il était revenu à l'école, il avait couru vers moi et m'avait tendu la main; puis il cessa de passer près de moi et se glissait de suite dans la classe.

L'après-midi, quand je faisais ma promenade habituelle, je voyais parfois un petit garçon qui courait tout seul dans la neige et faisait des tas. Un jour je l'aperçus se cacher derrière

un arbre et m'observer de loin. Je l'appelai et il sortit de sa cachette; il semblait vouloir venir vers moi, mais soudain il se retourna et comme chassé par une peur indicible il descendit la chaussée en courant.

Pâques arriva; Pâques où bat plus d'un coeur d'écolier, car c'est le moment où l'on décide le passage dans la classe supérieure. Il était impossible de faire avancer Hermann, et malgré mon chagrin je dus le laisser dans sa classe. Je vins moi-même le lui annoncer ainsi qu'à ses camarades avec tous les ménagements possibles, en rejetant la faute sur sa maladie et lui donnant bon espoir pour l'avenir. L'enfant ne bougea pas, ne leva même pas les yeux vers moi.

Quand les écoliers passèrent la porte, je le vis partir au milieu d'eux, le front bas. Je le retins et lui dis de me donner la main; il le fit sans relever la tête. "Regarde-moi donc, dis-je." Son visage était d'une tristesse désespérée. C'était plus que du chagrin, c'était cette expression déchirante qu'on lit dans les yeux des enfants malades qui semblent soudain des hommes, comme s'ils devinaient qu'ils sont près de connaître l'énigme d'être ou de ne pas être.

"Es-tu souffrant, Hermann, demandai-je; mais il secoua la tête sans rien dire.

"Sais-tu que je t'aime bien, demandai-je encore; il approuva d'un signe. Il semblait ne pas dire "oui," mais: "laissez faire, je sais ce qui en est." Je n'arrivai pas à le faire parler.

C'était dans les premiers jours du printemps. La glace du fleuve était rompue, et les flots, grossissant de minute en minute, roulaient furieux. Vers midi un vent terrible s'était levé, accompagnant le bruit du torrent, comme si les deux démons de la nature s'étaient entendus pour préparer aux hommes un jour plein d'angoisse. En effet, je ne me rappelle pas en avoir vu un semblable, ni avant ni depuis.

On y voyait à peine; le soleil semblait étouffé par les nuages épais et très bas, qui venaient du sud-ouest dans une course folle; les flots grisâtres montaient sur la chaussée, se jetaient avec violence contre les ponts de bois.

Je me rappelle la frayeur qui me saisit et me glaça en traversant le pont pour rentrer en ville et quand je crus entendre le

cri perçant d'une voix d'enfant. Je reconnus bientôt que je m'étais trompé; c'était le vent qui sifflait dans les cordages des bateaux amarrés au pied du pont. De nouveau je crus entendre dans le lointain un cri plaintif. Je m'étais encore trompé; j'aperçus au-dessus de moi une corneille qui luttait contre le vent et tournoyait comme un chiffon de papier noir.

Pourtant je restai en proie à une anxiété cruelle, et avec l'obscurité ce sentiment ne fit que croître. Je ne pouvais rester dans ma chambre; j'avais l'impression d'un malheur survenu dans cette nuit terrible. Je retournai sur le pont, je voulais monter sur la chaussée, mais on ne me permit pas de passer. Je restai longtemps avec les hommes chargés de veiller au pont et qui examinaient avec des torches l'eau monter sur les piliers.

"Qu'est-ce qui nage là?" cria soudain l'un d'eux. Je me précipitai vers la balustrade et poussai un cri, mais ce n'était qu'un jeune bouleau que le fleuve avait arraché quelque part et emporté avec lui. J'eus honte de ma frayeur et rentrai chez moi.

La nuit se passa sans malheur; l'eau redescendit rapidement et le lendemain tout danger était conjuré. Le matin j'allai voir comment la vieille chaussée avait supporté l'assaut des flots. J'aperçus un groupe d'hommes rassemblés sur le bord et regardant en bas au pied de la chaussée où il y avait un amas de broussailles. "Sans doute quelque trou, demandai-je à un ouvrier qui passait.

"Non, répondit-il, c'est un enfant."

"Un enfant?"

Tout mon sang afflua au coeur et je sentis la chaussée chanceler sous mes pas. Je m'avançai au milieu de la foule, regardai puis dus m'asseoir; tout s'était obscurci devant mes yeux.

"C'est celui du capitaine, entendis-je les gens murmurer autour de moi." Oui, c'était celui du capitaine, le dernier.

En bas dans les broussailles, serré entre deux saules, la tête émergeant, le reste du corps couvert par l'eau, Hermann était couché là, mort. Comment était-il venu là, avait-il glissé; personne ne l'avait vu, personne ne le saura jamais.

Parfois dans mes insomnies je l'entends pleurer, je le revois secouant la tête avec une expression désolée: "je sais ce qui en

est." Alors une voix effrayante s'élève en moi pour me dire que ce n'est pas un hasard, pas un accident, mais que quelque chose d'autre l'a fait se réfugier là-bas, loin de cette terre où personne ne voulait plus rien savoir de lui, pauvre enfant dont la faute était de survivre seul à ses frères.

Quand nous eûmes retiré des broussailles les membres raidis du pauvre petit et que nous l'eûmes monté sur la chaussée, je vis un homme accourir à travers les jardins des maisons en contre bas abritées par la digue. C'était le capitaine. Il était tête nue, sans sabre, simplement avec sa tunique à moitié boutonnée. Il venait droit à nous, franchissant les clôtures, à travers les plates-bandes; la dernière porte était trop haute, il se jeta contre elle et la brisa.

Tandis qu'il gravissait la chaussée, j'entendis sa voix: "Où? où?"

Un instant après il m'arrachait le corps de l'enfant que je tenais dans mes bras, le serrait contre lui avec violence, embrassant le visage pâle et muet. La tête de son fils reposait sur son coeur, les boucles blondes rejetées en arrière.

Les hommes ne bougeaient pas, serrés en un groupe anxieux, et payaient à la douleur qui éclatait devant eux le tribut d'un silencieux respect.

Le capitaine ne nous regarda pas; il semblait ne pas savoir que nous étions là. Il roulait des yeux hagards vers le ciel, puis il ouvrit sa tunique, couvrit la tête de l'enfant, comme pour réchauffer le cadavre et ainsi reprit le chemin de sa maison. Personne n'osait l'aider; personne n'osait lui parler.

Je le regardai partir avec son fardeau, aveugle pour la foule des curieux rassemblés, sourd aux chuchotements et aux murmures. A le voir ainsi j'eus la pensée qu'il en était où il avait souhaité d'être, et j'étais si habitué à l'horrible qu'on ne m'eût pas surpris en m'annonçant qu'il avait repoint ses enfants. Ses supérieurs avaient peut-être les mêmes craintes, car peu après ce malheur le capitaine reçut un commandement qui réclama toutes ses forces et le tint éloigné de la ville pendant plusieurs mois. Quand il revint on parlait de la mobilisation et de la guerre avec la France.

Les réservistes furent appelés et parmi eux Gottfried Bäusch.



Il fut placé dans la batterie du Capitaine Noir et partit avec lui en campagne. Quelques semaines plus tard il était déjà de retour avec une balle dans la jambe. Sur ma demande il fut transporté chez moi où je le soignai de mon mieux et avec succès.

Sur la liste des pertes qui nous arriva comme un écho des champs de bataille, en tête des morts se trouvait le Capitaine Noir. Sa batterie était une de celles qui avaient fait l'impossible pour conquérir le Mont Spicheren et décidé de la victoire.

“Nous ne pensions pas que nous pourrions jamais y arriver, me racontait Gottfried, mais le capitaine était toujours en avant qui nous criait : Tenez bon, mes enfants, tout va bien.”

Au moment où il commandait le feu il tomba frappé de trois balles à la poitrine. Gottfried avait voulu le transporter à l'abri, mais il lui dit : “Laisse, Gottfried, ce n'est plus nécessaire.” Et il n'avait jamais eu l'air aussi heureux de toute sa vie.” Puis il s'est affaibli, continua le soldat, alors il m'a pris la main et dit : “Gottfried, je te remercie d'avoir été si bon pour mes enfants... quand tu reviendras chez toi, va là où ils reposent, prends soin de leurs tombeaux... et puis... et puis, ce fut fini.

Quand Gottfried fut assez bien pour marcher avec l'appui de mon bras, sa première promenade fut pour l'endroit là-bas sous les lilas, où trois d'abord étaient couchés et maintenant quatre. Quand nous revînmes, nous trouvâmes une invitation pour le soldat à se rendre au tribunal le lendemain matin. Le Capitaine Noir avait laissé un testament que l'on avait ouvert et qui intéressait Gottfried Bäusch.

Le jour suivant nous apprîmes ce qui en était. Le testament, dans lequel le capitaine donnait ses dernières instructions pour sa modeste fortune, contenait ces mots : “A mon ancienne ordonnance, le canonnier Gottfried Bäusch, je donne, en reconnaissance de tout ce qu'il a fait pour mes enfants, la somme de trois mille Marks. Je lui souhaite d'avoir lui-même des enfants et que Dieu le bénisse et le récompense en eux. Je le prie de temps en temps de penser à son vieux capitaine et à ses enfants.”

En entendant ces mots le soldat posa sa large main sur ses

yeux et je vis des larmes couler à travers ses doigts. Au bout d'un instant il se ressaisit et s'appuya lourdement sur mon bras pour se lever. Quand nous fûmes sortis, il prit son mouchoir de coton et s'essuya les yeux.

“Oui, dit-il, il ne savait pas le montrer, mais je l'ai toujours su... c'était un brave homme.”

*E. Von Wildenbruch*



## Le Dénigrement de notre Race

---



AUT-IL mieux être optimiste que pessimiste?

—C'est là une question fort intéressante au point de vue abstrait et psychologique, mais plus intéressante encore au point de vue pratique et national, je veux dire par rapport au développement d'une jeune race. Vaut-il mieux éveiller l'ambition d'un peuple qui grandit, en lui rappelant l'idéal qu'il doit poursuivre et les ressources qu'il possède, ou bien vaut-il mieux le gourmander sans cesse en lui faisant voir ses lacunes, ses défauts, son peu d'influence et de valeur?

Pour ma part, je crois qu'on doit traiter un jeune peuple comme on traite un jeune homme, et que l'on gagne beaucoup plus à le stimuler qu'à l'humilier.

C'est pourquoi, au risque de passer pour optimiste et même pour nationaliste, j'ai cru bon d'exposer récemment dans cette Revue le rêve de Jacques-Cartier, c'est-à-dire le rêve de notre peuple Canadien-français. Et c'est pourquoi aujourd'hui, pour faire suite au même sujet, je me permets de passer en revue les pessimistes qui sont de notre race et qui pourtant, de bonne foi ou de mauvaise foi, se font un devoir de nous dénigrer. Pour plus de clarté, je proposerais de les grouper en trois catégories différentes, d'après la différence de leurs motifs; il n'y a rien comme de connaître un motif pour aider à juger la valeur d'une raison.

\* \* \*

Dans une première catégorie je mettrais ceux qui nous dé-

nigrent par passion anti-religieuse. Car il y en a de ceux-là parmi nous; ils ne forment encore qu'un petit bataillon, mais ils sont très actifs, et ils entraînent à leur suite une armée nombreuse de badauds plus ignorants que méchants; les malheureux se sont inoculé le virus qui ravage certaines nations du Vieux-Monde, le virus de la haine contre l'Eglise, et ils n'ont pas assez de pitié ni de mépris pour ce pauvre petit peuple Canadien, qui non seulement garde sa gratitude envers cette Eglise dont les genoux ont été son berceau, mais qui rêve encore de grandir sous l'égide de Celle qui a été la mère de toutes les grandes nations d'Europe depuis la chute de l'Empire romain. Et ils n'ont qu'un désir, qu'une passion: émanciper leurs compatriotes, et leur inoculer le virus qui les dévore eux-mêmes. Seulement, ce virus il faut l'inoculer doucement, sans que l'opération cuise trop fort; il faut une tactique, il faut faire croire à notre peuple qu'il est malade et qu'il a besoin d'un sérum. Et on lui parle de notre niveau matériel si bas, de notre niveau intellectuel plus bas encore; on crie la chose sur les rues, on la crie dans la presse, on la crie en plein parlement. Peu importe que l'on nous abaisse devant les autres races, pourvu que l'on attaque l'Eglise!

C'est tout comme en France, peu importe que l'armée se démoralise, et que la patrie soit écrasée et perde son rang glorieux, pourvu que la religion disparaisse! — Nous sommes ignorants et pauvres, nous sommes un petit peuple, à qui la faute? — A ces institutions dont l'Eglise nous a dotés, à ce clergé rétrograde qui nous asservit encore, ce clergé qu'on n'ose attaquer en face ni sur le terrain des idées, mais qu'on essaie de ruiner sournoisement dans l'estime du peuple, en le frappant lâchement dans le dos à coups de calomnies stupides. Cette tactique n'est-elle pas le meilleur indice de la passion?

Oh! je le sais bien, il ne faut pas englober dans ce groupe de sectaires tous ceux qui prêchent la réforme: il y a parmi nous tant d'esprits superficiels qui ne prennent pas le temps de contrôler leurs impressions, il y en a tant qui se mettent au gouvernail sans avoir la moindre boussole, il y en a tant qui se croient tenus de ménager la chèvre et le chou et de plaire à tous

les partis, il y en a même tant qui crient sans savoir pourquoi ! Et tous ceux-là font chorus aux impies, mais avec la meilleure foi du monde, et ils sont tout surpris quand un bon jour on les accuse d'accomplir sans s'en douter une sale besogne. Pourtant, ne leur est-il pas aisé de comprendre que nous sommes bien de race latine, et que pour nous comme pour toutes les races latines d'outre-mer, au fond de toutes nos querelles il y a toujours la question religieuse, — comme le profond Brunetière l'a fait si souvent observer.

Qui peut donc blâmer les esprits sérieux, quand une réforme est lancée à son de trompette, de se demander d'abord qui a lancé cette réforme, est-ce un citoyen aux principes chrétiens droits et fermes, aux vues politiques larges et hautes, un citoyen qui n'a pour but que le développement simultanément de toutes nos ressources matérielles, intellectuelles et morales ? — ou bien est-ce un citoyen travaillé par quelque passion inavouable d'ambition, de haine ou de rancune, un citoyen prêt à tout immoler pour arriver à ses fins ? — Et dans ce dernier cas, qui peut s'offenser si de toutes parts les honnêtes gens ont de la défiance ? . . . il y a si longtemps que pour ruiner une citadelle on y fit entrer un fatal cheval de bois ! Hélas ! il y a des Grecs parmi nous, et des chevaux de bois aussi : "Timeo Danaos." Oui, défions-nous des bêtes de bois, — et des autres encore plus !

Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer toutes les critiques que l'on fait de nos institutions, encore moins d'essayer de les réfuter, et de montrer que le progrès ne se mesure pas seulement en regardant le point où l'on est rendu, mais tout d'abord le point d'où l'on est parti ; à entendre certaines gens, nous qui commençons à peine de vivre nous devrions être aussi développés que des nations vieilles de quinze siècles. Je veux simplement dire à mes compatriotes de toujours chercher en premier lieu le motif qui pousse certains réformateurs, et, quand ce motif est la passion anti-religieuse, de mépriser les pauvres énergumènes qui n'ont pas assez d'intelligence pour comprendre la grande leçon de l'histoire universelle, à savoir qu'une nation ne peut grandir sans une foi vive à quelque chose de plus élevé que la terre, et sans une morale basée sur autre chose que l'égoïsme et la crainte des lois. Et plus les énergumènes crient

haut, plus nous devons nous grouper fortement, en nous souvenant de l'apostrophe de Brizeux à Renan l'apostat :

Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres,  
Nous adorons Jésus le Dieu de nos ancêtres!

\* \* \*

Dans la seconde catégorie de ceux qui nous dénigrent, on pourrait mettre ces groupes que l'on trouve un peu dans toutes nos villes, ces admirateurs passionnés de nos compatriotes anglo-saxons. D'ordinaire ce sont des gens d'humble origine, comme la plupart des nôtres, mais devenus aristocratiques par instinct, par éducation, ou par le hasard de la fortune; des gens de peu d'envergure intellectuelle, mais portés plutôt à apprécier le côté matériel de la vie, épris de tout ce qui fait la beauté et l'agrément des relations sociales; des gens pour qui la propreté du corps, la coupe irréprochable des habits, la distinction des manières, le bon goût et le confort de la maison sont des vertus aussi importantes que la foi, l'espérance et la charité.

Et ces gens font la comparaison entre notre race et la race anglo-saxonne; et quand ils voient la masse des nôtres encore si peu cultivés, si vulgaires dans leurs manières et leur langage, si ignorants des lois de l'hygiène, si ouvriers, ou si "habitants" comme l'on dit, — leur âme aristocratique se révolte, elle n'a que du dédain pour notre pauvre peuple, elle fuit la société des nôtres; et elle garde son culte pour ces familles anglaises si distinguées, elle les fréquente avec bonheur, elle les imite en tout, jusque dans leurs plus absurdes manies, jusque dans leur passion pour les chevaux et les chiens!

Est-ce moi qui ne reconnaitrai pas les qualités distinctives des Anglo-saxons? Loin de là, nul ne les admire plus que moi; oui, j'admire profondément leur énergie de volonté, leur amour du travail, leur respect de l'ordre et de l'autorité, leur respect de l'honneur et de la vérité, leur respect de la réputation d'autrui, leur honnêteté et leur habileté dans le commerce, leur bon sens et leur pondération dans les délibérations, leur esprit de corps et de soutien mutuel; j'admire tout cela plus encore que leur amour de l'hygiène, du confort et de l'étiquette. Mais je dis qu'il est souverainement injuste de comparer ces familles

anglaises à notre peuple de familles ouvrières; je dis que pour être justes nous devrions comparer la classe ouvrière anglaise à la classe ouvrière canadienne-française. Et parce que nous n'avons pas ici de classe ouvrière anglaise proprement dite, parce que la plupart des familles anglaises établies parmi nous descendent de la haute bourgeoisie et possèdent d'avance une fortune et une culture que nous n'aurons que plus tard, — nous nous imaginons que tous les anglais sont comme ces familles-là, et nous les croyons bien supérieurs à nous. Mais allons donc voir la classe ouvrière anglaise où elle existe, je veux dire en Angleterre, dans les grandes villes comme Londres, Liverpool, Birmingham, Manchester, — et là nous verrons ce que c'est que la populace anglaise, nous verrons que nos ouvriers sont dix fois supérieurs, intellectuellement et moralement, aux ouvriers anglais; nous verrons chez ceux-ci, surtout dans les grandes villes, la malpropreté, la pauvreté hideuse, la tristesse de vivre, l'abrutissement par l'ivrognerie des hommes, des femmes et des enfants. Allons dans les campagnes anglaises, et nous y verrons la foule immense des fermiers, qui ne sont toujours que les serfs des grands seigneurs ruraux, et nous conclurons que nos cultivateurs sont des princes, comparés à ceux-là.

Je pourrai étendre la comparaison, et dire que nous pouvons sans crainte comparer notre peuple ouvrier et notre peuple campagnard au peuple ouvrier et au peuple campagnard de tous les pays de l'Europe. Je ne blâme personne d'admirer les bonnes familles anglaises, mais je conjure nos "Britishers" de ne pas mépriser pour cela nos familles canadiennes, et de se rappeler que nous avons tous commencé dans la pauvreté et l'humilité, mais qu'avec le temps le niveau social de nos familles montera: déjà nous rencontrons, surtout à Québec, un bon nombre de nos familles qui nous rappellent les meilleures familles françaises de là-bas, et, entre nous, la culture française vaut bien la culture anglaise. Et cette culture française nous l'acquerrons peu-à-peu, si nous commençons par respecter notre bon peuple, et par lui garder ses traditions de foi et de bonnes mœurs, en même temps que ses traditions de gaieté, d'urbanité, et de dévouement chevaleresque. En un mot, admirons les Anglo-Saxons pour ce qu'ils ont de bon, c'est juste; mais aimons chez

les nôtres ce qu'il y a de bon pour le présent et d'espoir pour l'avenir, c'est juste, et c'est patriotique.

\* \* \*

La troisième catégorie de ceux qui nous dénigrent se composerait de ces esprits chagrins, qui ne sont jamais contents ni des autres ni d'eux-mêmes, critiques par tempérament, encore plus que par conviction, voyant toujours le côté sombre de toute chose; ceux-là n'en veulent ni à l'Eglise ni au clergé, ils n'admirent pas plus les Anglais que les autres, mais ce qu'ils voient et ce qui les tourmente surtout chez nous ce sont nos défauts, à tel point que si vous nous trouvez une qualité, eux trouvent moyen d'y faire exception.

Par exemple, exposez le rêve d'avenir que caressent tous les vrais Canadiens-français et donnez les raisons qui justifient ce rêve; les gens de cette catégorie ne nieront ni la légitimité du rêve ni la justesse des raisons, mais ils trouveront une tangente pour vous attaquer, ils trouveront qu'il n'y a pas de courage à flatter ainsi nos compatriotes. Assurément qu'il n'y en a pas, personne n'est assez sot pour le penser, mais le courage se trouve à affirmer notre rêve à la face des autres races qui nous jaloussent, surtout dans une période où les fanatiques de certaines provinces affichent tant de mépris à notre endroit. C'est là ce que l'on veut dire.

Ou encore, si, pour montrer nos chances de résistance à l'assimilation, vous exposez simplement que nous sommes plus intellectuels que nos compatriotes anglo-saxons, pour mieux vous réfuter on vous fera dire ce que vous n'avez pas dit, et, avec plus de courtoisie que de justice, on trouvera que vous avez tort de prétendre "que nous sommes un peuple très intellectuel, richement doué du côté des lettres et des arts," car vous retardez par là notre éducation littéraire. — Oui, vous auriez tort de le prétendre, mais heureusement vous ne l'avez jamais dit! — Mais on ira plus loin, on enfourchera une thèse pour reprocher à notre peuple de n'avoir qu'une pauvre production littéraire,



de parler mal la langue française, même d'être jaloux des professeurs qui nous viennent de France.

Hélas, c'est trop vrai, nous ne sommes pas encore très intellectuels, notre production littéraire n'a pas été considérable — c'est vrai, mais ce n'est pas une faute. Je soutiens humblement que ce serait un miracle qu'il en fût autrement. Jusqu'à présent notre grand besoin a été d'abord de nous développer matériellement, et je crois que ce sera encore notre besoin pour longtemps; et je crois que le grand souci de nos éducateurs, de nos collèges et de nos couvents, doit être encore comme il l'a été — non pas de former des littérateurs et des artistes, notre pays est encore trop pauvre pour faire ces gens-là, dont les neuf-dixièmes meurent de faim, à moins de se livrer à quelque emploi lucratif au détriment de leur art —, mais le grand souci doit être de former des hommes et des femmes dans le sens le plus profond du mot, des hommes et des femmes de foi, de caractère et de travail, qui assureront d'abord la base matérielle et morale de notre race pour le présent, tout en sauvant les germes de notre vie intellectuelle dans l'avenir. Même je dirais que nous avons eu trop de collèges classiques, qui ont fait encombrer les carrières libérales; nous avons plus besoin d'écoles agricoles, commerciales et scientifiques, qui nous eussent aidés à mieux cultiver notre sol et exploiter nos richesses naturelles, et par là à retenir au pays nos millions de frères émigrés. Quoi! nous commençons à peine de marcher par nous-mêmes, et l'on veut que nous ayons déjà une grande production littéraire? — Mais citez donc un pays et surtout une colonie qui, dans le même temps et les mêmes circonstances ait fait plus que le nôtre. Citez donc la production littéraire et artistique des Etats-Unis jusqu'à présent, et vous serez en peine de trouver quelques trois ou quatre noms de deuxième et de troisième ordre; c'est que les Etats-Unis ont commencé eux aussi par le commencement, par leur croissance économique, par le développement de leurs immenses ressources matérielles; mais déjà ils donnent plus de souci à leur vie intellectuelle, déjà les beaux-arts y sont plus en honneur et les jeunes gens ont plus de loisir pour se livrer à la littérature proprement dite. La France, l'Angleterre et l'Allemagne ne sont-elles pas restées de longs siècles avant d'arriver à la per-

fection de leur langue et à l'âge d'or de leur littérature? Pourquoi être si exigeant pour notre jeune pays?

Et d'ailleurs, est-ce bien vrai que notre production littéraire soit aussi pauvre qu'on le prétend?... Si nous n'avons pas eu encore de grands génies, n'avons-nous pas une liste respectable d'écrivains qui nous font honneur?

Est-il vrai qu'aujourd'hui, au témoignage d'un grand personnage anonyme, plus anonyme sans doute que critique, il n'y ait en tout que deux hommes de lettres parmi nous? — C'est trop modeste, ma foi. — C'est sans doute l'édition revue et corrigée de ce verdict que Sarah Bernhardt a voulu employer l'autre jour à notre adresse, avec la grâce et l'amabilité que l'on sait!

Et quant à notre manière de parler français, à quoi bon épiloguer? Que le provençal, le basque ou le breton soient des langues fort intéressantes, c'est sûr, mais là n'est pas le point, ces langues ne sont point la langue française, et ceux qui les parlent ne parlent pas la langue française, et nous c'est la langue française que nous parlons partout, malgré nos archaïsmes et nos anglicismes. Surprendrai-je mes lecteurs en disant qu'ici notre peuple parle mieux sa langue que le peuple ne parle la sienne dans la plupart des pays d'Europe? J'en appelle à tous ceux qui ont voyagé et séjourné dans le Vieux-Monde: est-ce qu'en Italie le peuple de chaque province n'a pas son dialecte? qui ne l'a remarqué à Rome, à Florence, à Naples, à Venise? Est-ce qu'en Suisse chaque canton allemand n'a pas son patois particulier? Est-ce qu'en Allemagne les paysans n'ont pas aussi leur langue populaire, absolument inintelligible aux étrangers qui savent l'allemand?

Est-il donc vrai que nos journaux français soient si mal écrits que des hommes de la trempe de M. Leger devaient s'en interdire la lecture? Ce pauvre M. Leger, ce qu'il a dû souffrir pendant ces longues années d'exil parmi nous! Quoi! pousser l'héroïsme jusqu'à se priver de lire nos grands journaux!... C'était peut-être là la cause de cet air de tristesse qu'on lui remarquait toujours!

Heureusement que d'autres Français ne sont pas si scrupuleux: témoin M. Leblond de Brumath, qui dans son récent opuscule "Le Livre d'or de l'Académie du Plateau" trouve que

nous ne parlons pas si mal le français : "La vérité, dit-il, (page "42), est dans un juste milieu. Celui qui soutient que nous "parlons très mal le français se trompe aussi bien que celui qui "déclare que nous parlons le langage de Louis XIV, car en gé- "néral nos hommes instruits s'expriment avec moins d'élégance "que les Français qui ont reçu une bonne éducation ; mais par "contre le peuple en général s'exprime plus correctement que "les villageois du pays de nos ancêtres, car nous n'avons pas les "douzaines de patois qui fleurissent là-bas." — Merci, il n'y a rien comme le bon sens !

Quant à prétendre que notre connaissance de l'anglais nuit à la perfection de notre français, c'est peut-être vrai, — bien qu'en Europe tout homme instruit se pique de posséder plusieurs langues vivantes sans nuire à la sienne —, mais quand même ce serait vrai, il faut nous résigner, c'est une nécessité pour nous de savoir l'anglais, dût la perfection littéraire en être retardée de quelques années : "primo vivere," dit l'axiome, avant de bien parler il nous faut vivre et être quelqu'un !

Quant à notre mauvaise humeur au sujet des professeurs qui nous viennent de France, c'est là une question délicate, d'autant plus qu'aujourd'hui puisque une communauté se charge de faire venir et de rémunérer les professeurs d'outre-mer, personne n'a le droit de s'y objecter. Mais faut-il accuser de chauvinisme ceux qui croient que peut-être l'on pourrait aussi bien envoyer en Europe nos jeunes gens les mieux doués pour la littérature, et les préparer à devenir d'éminents professeurs ? Ce serait un moyen comme un autre de travailler à notre éducation littéraire. C'est assurément une bonne tradition qu'ont les Universités de choisir les meilleurs professeurs possibles, même en les faisant venir de pays étrangers ; tout de même, il est difficile de nous faire gober que c'est par respect de cette tradition que l'Université McGill a dû engager trente professeurs étrangers ! Malgré tout l'argent dont elle dispose, si l'Université McGill eût pu trouver des professeurs parmi nos anglais du pays, j'incline à croire qu'elle aurait poussé moins loin le respect de la tradition !

On peut être patriote sans être chauvin. De même on peut apprécier le talent et la vertu de tous ceux qui nous viennent

d'outre-mer, sans s'identifier avec eux. Par exemple, assurément parmi les Français qui nous viennent de France, laïques et religieux, et il y en a beaucoup qui à bon droit ont toute notre affection, notre admiration et notre vénération; notre peuple n'est pas assez sot pour ne pas reconnaître le dévouement et le talent de ceux qui lui font du bien, et aussi il le fait de grand coeur ici, et même aux Etats-Unis à l'égard des prêtres d'autres races quand ces prêtres lui sont bienveillants. Mais l'identification parfaite, même entre ceux qui vivent ensemble tous les jours, c'est autre chose! Qu'il me suffise de faire remarquer que s'il n'y a pas identification parfaite entre les autres et nous, ce n'est sans doute pas plus leur faute que la nôtre, c'est affaire de tempérament et de mentalité des deux côtés: c'est comme si l'on disait que le vin blanc et le vin rouge ne vont pas bien ensemble, on ne veut pas dire que c'est plus la faute du blanc que du rouge!

Quand un homme s'est marié dex fois, il constate toujours qu'il n'y a jamais identification parfaite entre les enfants de la première famille et ceux de la seconde, bien qu'ils soient tous du même sang; constatons nous aussi que nos frères de France sont bien nos frères, et nous les aimons comme tels, mais ils sont toujours un peu nos frères du premier-lit!

*J. A. M. Brosseau, ptre.*



## Ruisseaux Souterrains

---

La terre enferme dans la nuit de ses abîmes, ainsi que des rivières de diamants en leurs noirs coffrets, des milliers et des milliers de ruisseaux... Le passant ne devine guère leur existence sous son pied... Et il n'y a rien de plus plaintif que le murmure lointain de leurs eaux cherchant sans cesse à s'évader du gouffre qui les fait captives... Mais souvent, nous voyons un petit nombre d'entre eux s'enfuir soudain de leur solitude souterraine, serpenter, frais et chantants, à travers les montagnes, les plaines, les prés, qu'ils embellissent et fécondent, rendre gai l'aspect des contrées où ils passent, refléter la splendeur de la nature... et puis, s'engouffrer de nouveau, soit pour jamais, soit pour reparaître à d'autres horizons...

\* \* \*

Combien de pauvres diables sont pareils à ces ruisseaux qui coulent sous terre... Le monde semble ignorer la vie de cette multitude d'hommes misérables qui peinent et luttent dans l'ombre... Et rien n'est douloureux comme le cri de leur souffrance... Souvent, on voit un petit groupe d'entre eux, comme les flots invisibles qui jaillissent brusquement du noir de la terre et s'étalent à la blancheur du ciel, se faufiler à travers l'entassement des difficultés, surgir tout à coup du fond ténébreux de la foule, se répandre glorieusement dans l'univers qu'ils ornent et vivifient...

Mais, beaucoup d'entre ces heureux, après avoir, l'espace de quelques jours, émerveillé, de l'éclat de leurs oeuvres, le regard

du monde, s'en vont dans le souterrain de l'oubli, les uns, momentanément, les autres, éternellement...

.....  
Génies inconnus et génies plus ou moins oubliés, ruisseaux souterrains.

*Jean de Canada.*



## Les Droits d'Auteur

---

L'honorable juge Fortin a rendu son jugement dans la cause de Jules Mary *vs* La Compagnie Générale de Reproduction Littéraire et a justifié l'auteur français d'avoir invoqué la Convention de Berne pour sauvegarder ses droits au Canada.

La *Revue Canadienne* publiera textuellement cette importante décision dans son prochain numéro, de même que les motifs du jugement.

La question a été magistralement analysée par le savant juge qui l'a aussi tranchée sans réserve. L'arrêt est simple, clair et explicite, rassurant au possible. Il comporte que les éditeurs, les journaux et les théâtres canadiens ne sont en aucune façon justifiables de reproduire, en tout ou partiellement, les ouvrages des auteurs de France sans d'abord leur en demander l'autorisation, sans ensuite leur reconnaître des droits. Le jugement protège aussi bien les statuaires, les peintres, les dessinateurs, les musiciens de France, tous les artistes et tous les littérateurs enfin. Le respect de la propriété littéraire française au Canada a été garanti par la Convention de Berne et la Cour supérieure vient de prononcer que ladite Convention de Berne est pleinement et sans le moindre doute exécutoire au Canada.

La protection des droits d'auteur français assure l'essor de la littérature canadienne-française.

Donc, apprenons à écrire, mettons-nous au travail.

L de M.

## A Travers les Faits et les Œuvres

---

La session anglaise. — L'élection de M. Balfour. — A propos d'indemnité sessionnelle. — La question fiscale. — L'encyclique "Vehementer nos." — Un document magistral. — La loi de séparation condamnée. — L'arrêt souverain est porté. — Des instructions pratiques sont annoncées. — Le Consistoire du 21 février. — L'allocution du Pape. — Quatorze évêques français sacrés à Rome. — Une émouvante cérémonie. — Le cardinal Perraud. — L'assemblée des évêques français. — La crise des inventaires en France. — Scènes sanglantes. — Une opinion de M. Brunetière. — La chute du ministère Rouvier. — Le ministère Sarrien. — MM. Bourgeois, Clémenceau et Poincaré. — La conférence d'Algésiras. — Au Canada.

Jusqu'ici la session anglaise n'a pas été très intéressante. M. Balfour, élu dans Londres à une écrasante majorité (15,000 voix) est venu prendre son siège à la tête de l'opposition dont il reste le chef. Coïncidence assez singulière, pendant quelques jours Sir Henry Campbell-Bannerman, premier-ministre, M. Balfour, leader de la gauche, et M. Chamberlain, chef des *fiscal reformers*, ont été malades et absents en même temps de la Chambre.

La question d'une indemnité sessionnelle a été posée devant les Communes. M. Lever, libéral, un riche manufacturier de savon, a soumis une motion déclarant que le paiement des députés était devenu nécessaire, et que l'indemnité parlementaire devrait être fixée à \$1500. Cette motion a été adoptée par un vote de 348 contre 110. Malgré cette majorité de 238 voix, le premier-ministre a déclaré que, tout en étant favorable au principe de l'indemnité, il était impossible de songer à en payer une aux députés dans la condition actuelle du budget.



Une motion de Sir James Kitson, ministériel, affirmant la détermination du Parlement de résister à toute tentative d'imposer des droits protecteurs, a été adoptée par 474 voix contre 98.

\* \* \*

Les journaux français nous ont apporté le texte de l'Encyclique *Vehementer nos* dont nous avons annoncé l'apparition dans notre dernière chronique. C'est un document magistral. Pie X y parle le langage d'un grand docteur et d'un grand pontife. Il condamne énergiquement la loi de séparation comme contraire aux droits et à la divine constitution de l'Eglise, comme contraire aux vrais principes qui doivent servir d'assises aux sociétés, comme schismatique et impie. Rarement condamnation plus haute, plus solennelle, plus éclatante, est descendue de la chaire de Pierre sur une législation humaine.

Le Pape commence par exprimer la douleur que lui a fait éprouver la promulgation de la loi qui brise violemment les liens séculaires par lesquels la France était unie au Siècle Apostolique. Il rappelle tous les attentats législatifs contre la religion, qui avaient précédé celui-ci : les lois sur le divorce, sur la laïcisation des hôpitaux et des écoles, sur le service militaire des clercs, sur la dispersion et la spoliation des congrégations religieuses, sur l'abrogation des prières publiques, etc. Le Pape affirme que le Saint-Siège n'a rien épargné pour éviter la rupture. Il traite ensuite avec une force et une clarté admirables la question doctrinale de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. "Qu'il faille séparer l'Eglise de l'Etat, dit-il, c'est une thèse absolument fautive, une très pernicieuse erreur." Elle est injurieuse pour Dieu, qui est le fondateur des sociétés humaines, et à qui les hommes donnent non seulement un culte privé, mais aussi un culte public et social. Elle est la négation de l'ordre surnaturel en limitant l'action de l'Etat à la seule poursuite de la prospérité matérielle, et en méprisant la fin dernière des sociétés politiques, qui est de conduire leurs membres à la béati-

tude éternelle. Elle bouleverse l'ordre voulu de Dieu, qui exige une harmonieuse concorde entre les deux sociétés. Enfin, elle inflige de graves dommages à la société civile qui ne saurait prospérer si la religion n'y exerce une influence prépondérante. Le Saint-Père cite ici les condamnations portées contre cette erreur funeste par son illustre prédécesseur, Léon XIII.

Le Pape signale ensuite l'abrogation unilatérale du Concordat, malgré le caractère bilatéral de cet acte, traité solennel conclu entre deux puissances et qui ne pouvait être annulé par la seule volonté de l'une des parties contractantes. Cette violation de la foi jurée a revêtu un caractère encore plus outrageant par le fait que le gouvernement français n'en a aucunement donné avis au Souverain-Pontife.

Puis le Saint-Père entre dans l'examen de la loi. Puisque l'Etat voulait rompre avec l'Eglise, il aurait dû au moins lui laisser sa complète indépendance et la laisser jouir en paix du droit commun dans la liberté. Or on a fait tout le contraire. La loi renferme des mesures d'exception qui mettent l'Eglise sous la domination du pouvoir civil. Ses dispositions portent atteinte à la constitution de l'Eglise fondée par Jésus-Christ, et qui est un corps mystique, régi par des docteurs et des pasteurs. C'est dans la hiérarchie pastorale uniquement que résident le droit et l'autorité nécessaires pour promouvoir et diriger les membres de la société spirituelle; c'est aux pasteurs de commander, au troupeau d'obéir. Mais la loi de séparation attribue l'administration et la tutelle du culte public à des associations laïques revêtues d'une personnalité juridique, et à qui seule elle reconnaît des responsabilités et des droits. C'est la négation de l'autorité hiérarchique, aggravée par le fait que, de toutes parts, la loi ouvre la porte à l'arbitraire et aux conflits.

La liberté de l'Eglise est violée par cette loi. Elle empêche les pasteurs d'exercer la plénitude de leur autorité; elle soumet les associations cultuelles à la juridiction suprême du Conseil d'Etat; elle restreint l'exercice du culte; elle dépouille l'Eglise de la police intérieure de ses temples; elle entrave la prédication et édicte contre les pasteurs tout un code de pénalités; en un mot elle réduit l'Eglise à un état de sujétion humiliante.

Outre tous ces préjudices, la loi de séparation foule aux pieds

le droit de propriété de l'Eglise; elle dépouille celle-ci de son patrimoine. En supprimant le budget des cultes et en exonérant l'Etat de l'obligation de pourvoir aux dépenses cultuelles, elle viole une convention par laquelle le pouvoir public assumait cette charge, en compensation des biens et des propriétés enlevés à l'Eglise durant la grande Révolution.

Enfin, non seulement cette triste loi blesse les intérêts de l'Eglise, mais elle sera funeste à la France, où elle achèvera de ruiner la concorde et l'harmonie des âmes, souhaitées plus que jamais, dans la situation présente de l'Europe, par tous ceux qui ont à coeur le salut de leur patrie.

Après ce majestueux exposé, après ce lumineux et émouvant résumé de faits et de doctrines, le Pape, le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, prononce le jugement vengeur, l'irréformable arrêt qu'enregistrera l'histoire, à la honte des misérables tyranneaux qui oppriment notre pauvre France :

“C'est pourquoi Nous souvenant de Notre Charge apostolique et conscient de l'impérieux devoir qui Nous incombe de défendre contre toute attaque et de maintenir dans leur intégrité absolue les droits inviolables et sacrés de l'Eglise, en vertu de l'autorité suprême que Dieu Nous a conférée, Nous, pour les motifs exposés ci-dessus, Nous réprouvons et Nous condamnons la loi votée en France sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat comme profondément injurieuse vis-à-vis de Dieu qu'elle renie officiellement en posant en principe que la République ne reconnaît aucun culte. Nous la réprouvons et condamnons comme violant le droit naturel, le droit des gens et la fidélité publique due aux traités; comme contraire à la constitution divine de l'Eglise, à ses droits essentiels et à sa liberté, comme renversant la justice et foulant aux pieds les droits de propriété que l'Eglise a acquis à des titres multiples et, en outre, en vertu du Concordat; Nous la réprouvons et condamnons comme gravement offensante pour la dignité de ce Siège apostolique, pour Notre personne, pour l'épiscopat, pour le clergé et pour tous les catholiques français. En conséquence, Nous protestons solennellement et de toutes Nos forces contre la proposition, contre le vote et contre la promulgation de cette loi, déclarant qu'elle ne pourra jamais être alléguée contre les droits imprescriptibles et immuables de l'Eglise pour les infirmer.”

La voilà donc condamnée sans appel et flétrie à jamais cette loi scélérate préparée par Combes, le transfuge du sanctuaire, et conduite à son terme par ses dignes continuateurs. La sentence portée, le Pape fait entendre des paroles de tendresse pour la France et de confiance dans l'indéfectible vitalité de l'Eglise qui, "là où toute institution purement humaine eût dû nécessairement s'écrouler, a toujours puisé dans ses épreuves une force plus vigoureuse et une plus opulente fécondité."

Mais si la loi est condamnée et réprouvée par le chef visible de l'Eglise, dans son inspiration, dans son esprit, dans ses principes et dans ses dispositions arbitraires, spoliatrices et schismatiques, le Pape a-t-il prononcé la parole décisive quant à l'attitude des catholiques en face de cette législation? La ligne de conduite qu'ils doivent suivre leur est-elle tracée par l'autorité souveraine? Pas encore. Mais cela viendra bientôt. Le Saint-Père leur en donne l'assurance formelle dans ce passage de l'Encyclique:

"Nous sommes fermement résolu à vous adresser en temps opportun des instructions pratiques, pour qu'elles vous soient une règle de conduite sûre au milieu des grandes difficultés de l'heure présente. Et Nous sommes certain d'avance que vous vous y conformerez très fidèlement."

En attendant, le Pape exhorte les évêques à poursuivre leur œuvre salutaire, à raviver la piété, à promouvoir l'enseignement de la doctrine chrétienne, à préserver les âmes de l'erreur et de la séduction. Et, par dessus tout, il recommande aux pasteurs et aux fidèles l'union la plus étroite. Il les conjure d'abdiquer tous les germes de discorde, s'il en existait parmi eux. "Faites le nécessaire, dit-il, pour que, dans la pensée comme dans l'action, votre union soit aussi ferme qu'elle doit l'être parmi des hommes qui combattent pour la même cause, surtout quand cette cause est de celles au triomphe de qui chacun doit volontiers sacrifier quelque chose de ses propres opinions. Vous devez demeurer très étroitement unis avec ceux à qui il appartient en propre de veiller ici-bas sur la religion, avec vos prêtres, avec vos évêques, et surtout avec ce Siège apostolique, qui est le pivot de la foi catholique et de tout ce qu'on peut faire en son nom. Ainsi armés pour la lutte, mar-

chez sans crainte à la défense de l'Eglise; mais ayez bien soin que votre confiance se fonde tout entière sur le Dieu dont vous soutiendrez la cause, et, pour qu'il vous secourre, implorez-le, sans vous lasser. — Pour Nous, aussi longtemps que vous aurez à lutter contre le danger, nous serons de coeur et d'âme au milieu de vous; labeurs, peines, souffrances, Nous partagerons tout avec vous; et, adressant en même temps au Dieu, qui a fondé l'Eglise et qui la conserve, nos prières les plus humbles et les plus instantes, Nous le supplierons d'abaisser sur la France un regard de miséricorde, de l'arracher aux flots déchainés autour d'elle et de lui rendre bientôt, par l'intercession de Marie Immaculée, le calme et la paix."

Ce mémorable document pontifical a produit naturellement en France une profonde sensation. Enfants comme adversaires de l'Eglise ont tressailli de sentiments divers à cette parole puissante et émouvante. Les catholiques ont fait monter vers le Souverain-Pontife une acclamation de gratitude et d'admiration. Les libres-penseurs et les jacobins ont essayé de ricaner, mais sous leurs railleries ineptes on sent la rage et une certaine crainte involontaire de ce pouvoir spirituel, qui tant de fois dans l'histoire a triomphé des tyrans et des persécuteurs.

Quelques jours après la publication de l'Encyclique, le Souverain-Pontife a de nouveau élevé la voix dans le consistoire tenu le 21 février. S'adressant au Sacré Collège il a prononcé une allocution consacrée tout entière aux affaires de France. Il a condamné encore une fois et réprouvé la loi de séparation avec autant d'énergie et de solennité que dans son acte antérieur. Puis le Saint-Père s'est laissé aller envers la France à une touchante effusion de tendresse.

"Et maintenant, s'est-il écrié, Notre coeur se tourne vers la nation française; Nous sommes affligé de son affliction, Nous pleurons de ses pleurs. Que personne ne pense que Notre amour pour elle s'est refroidi parce que Nous avons été si amèrement traité. Nous songeons avec douleur à ces congrégations exilées de leurs biens et de leur patrie; Nous voyons avec une paternelle inquiétude des masses d'adolescents réclamant une éducation chrétienne; Nous avons devant les yeux ces évêques, nos frères, et tout le clergé jetés au milieu des tribulations et crai-

gnant des maux plus graves encore; Nous chérissons les fidèles opprimés sous cette loi; Nous les embrassons tous d'un coeur paternel et plein d'amour."

N'est-ce pas là véritablement un langage de père, et les catholiques français n'ont-ils pas bien raison d'aimer Pie X?

Il a voulu encore témoigner sa tendresse à l'église de France si éprouvée, en donnant lui-même, à Rome, dans la basilique vaticane, la consécration épiscopale aux quatorze évêques qu'il vient de nommer dans la plénitude de sa liberté, et dont la nomination par le Pape seul, après la rupture du Concordat, marque le commencement du régime nouveau. On sait que plusieurs évêchés étaient vacants depuis un temps plus ou moins long. Les difficultés entre le gouvernement pontifical et le gouvernement français avaient empêché le Pape de pourvoir aux sièges sans titulaires. La loi de séparation ayant rompu le lien qui unissait les deux pouvoirs, le Pape s'est trouvé libre d'agir et a rempli d'un seul coup quatorze des vacances existantes. Voici les noms des nouveaux évêques: Mgr Gibier, évêque de Versailles; Mgr de Ligonès, évêque de Rodez; Mgr Guilibert, évêque de Fréjus; Mgr Chesnelong, évêque de Valence; Mgr Dadolle, évêque de Dijon; Mgr Fodéré, évêque de St-Jean de Maurienne; Mgr Gauthey, évêque de Nevers; Mgr Gély, évêque de Mende; Mgr Gieure, évêque de Bayonne; Mgr Gouraud, évêque de Vannes; Mgr Grellier, évêque de Laval; Mgr Ollivier, évêque d'Ajaccio; Mgr Touzet, évêque d'Aire; Mgr du Vauroux, évêque d'Agen; Mgr Déchelette, ci-devant vicaire général à Lyon, a été nommé coadjuteur du cardinal Couillié, archevêque de cette ville.

C'est le 25 février que le Pape a consacré dans Saint-Pierre les quatorze nouveaux évêques titulaires; le coadjuteur de Lyon n'avait pu se rendre à Rome. C'a été un inoubliable spectacle, un spectacle tel que Rome n'en avait pas vu depuis longtemps. Quels sentiments d'émotion, quel mélange de joie et d'anxiété devaient se remuer dans les âmes des trois mille Français présents à cette auguste cérémonie, en voyant ces quatorze évêques célébrer le saint sacrifice tous ensemble, sur un long autel érigé près de celui où le Vicaire du Christ officiait lui-même; en entendant le Pape laisser tomber, à quatorze repri-

ses, dans le solennel silence de la basilique, sur la tête des nouveaux pontifes la grande parole: *Accipe Spiritum Sanctum*.

Un frisson a dû secouer les coeurs. C'était une ère qui s'achevait, une ère qui commençait. L'époque concordataire était fermée, et les quatorze prélats consacrés de la main papale, inauguraient par ce sacre mémorable le régime de la rupture et de la séparation politiques. Nous disons "politiques," car cette cérémonie imposante elle-même démontrait que l'union religieuse entre l'Eglise de France et la Papauté est indestructible. Comme l'écrivit M. Arthur Loth, dans un bel article de la *Vérité française*, c'est en vain que le pouvoir civil a essayé de briser le lien séculaire qui unissait la France au Saint-Siège; Pie X l'a renoué solidement en rattachant plus intimement encore à la chaire de Pierre les vieilles Eglises de la Gaule, et en donnant au monde une révélation plus éclatante de l'autorité de cette grande Eglise catholique, supérieure à toutes les puissances et à toutes les lois humaines, dont le chef est le vicaire même de Dieu. Cette journée aura marqué une grande date pour le Saint-Siège et pour la France. Quelque chose de nouveau commence pour celle-ci.

Dans l'après-midi de ce jour un salut solennel d'actions de grâces a réuni les quatorze évêques dans la chapelle du séminaire français. Mgr Touchet, évêque d'Orléans, qui est peut-être le plus éloquent orateur de l'épiscopat français, a prononcé une brillante allocution. Il a eu des passages très hardis. Quelque chose doit changer dans l'église de France, s'est-il écrié. Succédant à une église aristocratique, l'église concordataire avait gardé quelque trace de la splendeur officielle. L'église concordataire est morte. L'heure est venue pour l'Eglise de prendre en France un contact plus intime avec le peuple.

Au moment où des jours si difficiles commencent pour elle, l'église de France vient de faire une immense perte par la mort de Son Eminence le cardinal Perraud, évêque d'Autun. Il était l'une des grandes figures de l'épiscopat français. Né en 1828, après de fortes études au collège d'Harcourt et à l'école Normale, il avait embrassé l'état religieux et fait profession dans la congrégation du nouvel Oratoire, qui jeta un si vif éclat durant la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Reçu docteur en

Sorbonne, il fut chargé d'une chaire d'histoire ecclésiastique à la Faculté de théologie de Paris. Il devint supérieur de l'Oratoire de France, et en 1874, son rare mérite le fit nommer à l'évêché d'Autun. Il fut élevé au cardinalat en 1895. En 1882, l'Académie française l'avait appelé à prendre place parmi les quarante. L'illustre défunt laisse un grand nombre d'ouvrages pleins de substance, et remarquables par la clarté lumineuse, la vigueur et l'élégante correction du style.

Le vide créé par son décès a dû être douloureusement ressenti dans la réunion de cardinaux et d'évêques qui a été tenue au commencement de mars à l'archevêché de Paris, pour préparer une assemblée plénière de l'épiscopat français. Ces importantes assises auront lieu dans la capitale de la France — et non à Rome, comme on l'avait cru — d'ici à la fin du présent carême. Ce ne sera pas un concile national, mais une "réunion privée délibérant sous la présidence du cardinal Richard, délégué du Saint-Siège, à l'effet, dit la *Vérité française*, d'arrêter les divers points des Schema soumis par l'autorité apostolique."

\* \* \*

Pendant que les grandes scènes que nous avons retracées plus haut se passaient à Rome, en France la crise des inventaires devenait de plus en plus grave. De tous côtés les catholiques se sont soulevés contre l'exécution de cette procédure illégale et odieuse. En dépit de quelques expressions d'opinions divergentes, l'esprit de résistance s'est manifesté d'un bout de la France à l'autre. Parmi ces opinions auxquelles nous venons de faire allusion, l'une des plus considérables est bien celle de M. Brunetière. L'éminent académicien, dans une interview, tout en manifestant son indignation contre la loi elle-même, a déclaré qu'il ne pouvait s'empêcher de regretter l'opposition violente auxquelles les inventaires ont donné lieu. Suivant lui, cette formalité n'a pas le caractère qu'on lui attribue, et il n'y voit rien d'attentatoire aux droits des catholiques. Là dessus, la *Vérité française* déclare que ce langage prouve combien M.



Brunetière connaît mal la question, et elle affirme, à son encontre, que les inventaires ne sont qu'une opération préliminaire de spoliation sacrilège.

Quoi qu'il en soit, cette procédure a provoqué presque partout une agitation intense. En maints endroits les temples défendus par les fidèles ont été assiégés; la troupe a donné, le sang a coulé; des citoyens éminents comme le général Récamier, par exemple, ont été arrêtés et condamnés à plusieurs mois de prison; des évêques, comme celui de Marseille, mitre entête et crosse en main, ont barré l'entrée de leur cathédrale aux envahisseurs du lieu saint; des officiers ont brisé leur épée plutôt que d'enfoncer des portes d'églises. C'est presque un commencement de guerre civile. Et comme contre-coup de ces événements déplorables, le ministère Rouvier s'est écroulé sous la double poussée des catholiques exaspérés par les violences gouvernementales, et des radicaux-socialistes réclamant des violences encore plus brutales.

C'est dans la séance du 7 mars que le ministère Rouvier a été battu, à l'issue d'un débat relatif à la manière dont le gouvernement exécutait la procédure des inventaires. La veille, à l'assaut de l'église d'un village, un manifestant avait été tué, ce qui avait produit dans le public une vive émotion. Aux attaques dont le ministère était l'objet, M. Rouvier a répondu: "Le gouvernement a le devoir d'appliquer la loi. Il va l'appliquer sans faiblir, mais aussi avec prudence, tact et sagesse, et en vue de préserver la paix publique." Un ordre du jour approuvant cette attitude a été rejeté par un vote de 267 contre 234. Le cabinet se trouvait de 33 voix en minorité. Immédiatement M. Rouvier est allé donner sa démission.

La crise ministérielle a duré cinq ou six jours. On a parlé tour à tour de MM. Poincaré, Bourgeois et Sarrien, comme premier ministre. En définitive, le nouveau président de la République, M. Fallières, dont c'était la première crise ministérielle, a déterminé le dernier à accepter la tâche. M. Sarrien est né en 1840. Avocat et jurisconsulte, il entra dans la politique en 1876, comme député de Charolles, et a depuis lors siégé, sans interruption, dans toutes les législatures. Il a été plusieurs fois ministre: ministre des postes en 1885; de l'intérieur, puis

de la justice, en 1886; de l'intérieur encore, en 1887 et en 1896; et de la justice, une seconde fois, en 1898. C'est un homme de facultés moyennes. Il est depuis longtemps considéré comme l'un des chefs du parti radical. On peut le classer parmi les sectaires les plus obtus de la Chambre. Il sera un digne continuateur de la politique jacobine.

Voici la composition de ce ministère: Président du Conseil et ministre de la justice, Sarrien; Clémenceau, ministre de l'intérieur; Léon Bourgeois, ministre des affaires étrangères; Etienne, ministre de la guerre; Thomson, ministre de la marine; Briand, ministre de l'instruction publique et des cultes; Doumergue, ministre du commerce; Barthou, ministre des travaux publics; Poincaré, ministre des finances; Leygues, ministre des colonies; Ruau, ministre de l'agriculture. Ce cabinet, mauvais dans ses principes et dans son esprit, est certainement l'un des plus forts qui aient été formés en ces derniers temps, quant à la valeur individuelle des membres. MM. Bourgeois, Clémenceau et Poincaré sont trois hommes de premier plan. M. Bourgeois a été à la tête d'un ministère radical en 1895; c'est un écrivain estimé, un orateur disert, et il s'est fait une grande réputation dans le monde diplomatique, comme représentant de la République française à la conférence de la Haye. Il n'est guère de nom plus célèbre en France que celui de M. Clémenceau. De 1876 à 1893, il a joui dans le parti républicain d'une extraordinaire influence. Armé d'une parole incisive, nerveuse, claire et pressante, il avait conquis sur les assemblées parlementaires un ascendant considérable. Il se montrait surtout redoutable dans la critique; Gambetta et Jules Ferry, dont il fut l'adversaire, parce qu'il les trouvait trop opportunistes, en surent quelque chose. Plusieurs cabinets succombèrent sous ses coups, et l'on avait fini par le proclamer le plus grand tombeur de ministères qu'il y eût en France. Ce démolisseur semblait confiné dans une action négative. Mais il n'en possédait pas moins au Parlement une situation éminente, lorsque, à la suite de l'affaire du Panama, il fut à son tour exécuté, après en avoir exécuté tant d'autres. Ce fut Paul Déroulède qui "révisa M. Clémenceau," suivant sa forte expression. Dans une mémorable séance, il l'accusa d'être un agent

de destruction et de discorde, et un complice de Cornélius Herz, le fameux faiseur juif, dont le nom avait fait tapage, à côté de celui du baron Reinach, au milieu des retentissants scandales qui avaient éclaboussé tant de personnalités marquantes. Ce meurtrier duel de tribune fut fatal à M. Clémenceau. Son étoile pâlit; il fut battu aux élections suivantes et subit une éclipse de plusieurs années. Il se mit alors à faire du journalisme, et non sans succès. L'affaire Dreyfus lui servit de tremplin, et il regagna assez d'influence pour réussir, après être resté assez longtemps écarté du Parlement, à se faire élire sénateur. Depuis cinq ou six ans, il jouait de nouveau dans la politique française un premier rôle. Chose singulière, ayant à son actif trente ans de vie parlementaire, ce chef de parti — les radicaux n'ont pas de leaders plus brillants — arrive pour la première fois au ministère. Clémenceau est un dialecticien du radicalisme, un sectaire tranchant et froid, un sophiste à la fois souple et tenace.

M. Raymond Poincaré est encore jeune; il n'a que quarante-six ans. Avocat distingué, il occupe au barreau de Paris une place éminente. De 1887 à 1897 il a joué dans la politique un rôle considérable. Il a été ministre de l'instruction publique en 1892 et 1896, ministre des finances en 1894, vice-président de la Chambre en 1896 et 1897. Depuis quelques années il est allé siéger au Sénat. C'est un homme d'un talent remarquable, et l'un des meilleurs débaters du Parlement. Depuis une dizaine d'années il semblait s'être quelque peu désintéressé de la politique. Le barreau l'absorbait presque entièrement. M. Poincaré appartenait au parti républicain modéré ou progressiste, et c'est à ce titre qu'il fit partie des cabinets Dupuy et Ribot. Mais l'affaire Dreyfus sembla accentuer son orientation à gauche, et il donna son appui au cabinet Waldeck-Rousseau. Il serait difficile de dire qu'il est encore progressiste, et peut-être prématuré d'affirmer qu'il doit être classé comme radical.

Parmi les autres membres du nouveau cabinet, M. Barthou est un déserteur du parti progressiste. Ancien ministre de l'intérieur sous M. Méline, il a évolué vers les radicaux et soutenu MM. Waldeck-Rousseau et Combes. M. Briand, radical-socialiste, a été le rapporteur de la loi de séparation; c'est tout dire.

M. Leygues est un ancien membre du ministère Waldeck-Rousseau. MM. Etienne, Thomson, Doumergue et Ruau étaient hier dans le cabinet Rouvier.

En somme c'est là un mauvais ministère, dont on ne peut espérer de bonne besogne. C'est lui qui présidera sans doute aux élections générales imminentes; elles doivent avoir lieu le 13 mai. Puissent-elles marquer un réveil de l'opinion publique en France!

\* \* \*

Au point de vue des affaires extérieures, la crise ministérielle est arrivée dans un moment fort malencontreux. La conférence d'Algésiras était dans sa période la plus aigüe, lorsque M. Rouvier a été renversé. Or s'est lui qui occupait dans son cabinet le poste de ministre des affaires étrangères. Toutefois cet accident politique ne semble avoir entraîné aucune fâcheuse conséquence diplomatique.

A un moment donné il a paru très probable que la conférence allait échouer, et une rupture entre la France et l'Allemagne est devenue le cauchemar de la diplomatie européenne. Puis la situation s'est quelque peu détendue. Les conseils de la conciliation ont gagné du terrain, et l'on a pu espérer parvenir à une solution pacifique. Dans la conférence l'Allemagne s'est trouvée presque absolument isolée, ne comptant avec elle que l'Autriche, tandis que la France avait le concours de la Russie, de l'Angleterre, de l'Espagne, de l'Italie.

Les deux grandes causes de divergence sont la question de la police et celle de la banque d'Etat. Une entente pourra-t-elle se faire au sein de la conférence entre les représentants de la France et ceux de l'Allemagne? Il faut le souhaiter ardemment pour la paix du monde.

\* \* \*

Dans notre paisible Canada, les événements sont plus rares et moins graves. Notre session provinciale s'est terminée sans laisser derrière elle aucun remarquable monument de législa-

tion. Pour l'information des lecteurs de la *Revue Canadienne*, nous devons dire que le bill de Rimouski, dont nous les avons entretenus le mois dernier, parce qu'il touchait à une question de principes, a reçu devant le Conseil législatif des amendements à peu près satisfaisants.

La question de l'instruction publique a été l'objet d'un long débat à l'Assemblée législative. Les réformateurs brouillons ont hardiment levé leur drapeau et semblé d'abord devoir remporter les honneurs de la rencontre. Mais la fin du combat a été pour eux désastreuse. On leur a prouvé péremptoirement qu'il y a progrès réel, que les conditions de notre instruction primaire s'améliorent, et que ce qui nous manque surtout pour remédier aux déficiences incontestables, c'est l'argent. Or l'argent, nerf, non seulement de la guerre, mais aussi du progrès, ce n'est ni un ministre de l'instruction publique, ni un secrétaire provincial, membre *ex officio* du Conseil de l'instruction publique, ni une enquête, qui nous le donneront.

La législature a adopté unanimement une adresse au gouverneur-général pour insister une fois de plus sur le remaniement du subside fédéral. En dépit de nos pronostics pessimistes, il est possible que durant la présente session du parlement fédéral, la question reçoive une solution satisfaisante.

Dans les derniers jours de la session de Québec, le bill présenté par le conseil de la ville de Montréal a subi devant le Conseil législatif des amendements considérables. Il s'en est suivi un conflit entre les deux chambres, au milieu duquel le bill est mort. Il s'agissait de taxer certaines compagnies, jouissant de franchises à Montréal, en se basant sur leurs recettes brutes; de leur imposer sans indemnité l'enfouissement des fils électriques et l'enlèvement des poteaux; et d'autoriser l'expropriation des compagnies d'éclairage au gaz, et la municipalisation de ce service. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans la discussion de ces différentes dispositions du projet de loi. Toutefois il nous sera bien permis de dire que les amendements votés par le Conseil législatif étaient appuyés sur des arguments qu'on peut discuter, mais qui n'étaient ni futiles, ni méprisables. Nous sommes convaincu que le Conseil législatif n'est pas venu aux trusts, comme on l'a prétendu, et n'a pas l'intention de

se faire l'instrument de ces puissantes corporations pour paralyser le progrès à Montréal. Seulement, nous estimons que le projet de loi était extrêmement défectueux, qu'il contenait des articles inacceptables quant au fond et quant à la forme, et nous regrettons les exagérations de langage auxquelles on s'est laissé aller, parce que le Conseil législatif a usé de son droit légitime d'amendement. On peut être sûr que la majorité du Conseil désire rendre justice à Montréal, mais désire la lui rendre d'une manière conforme aux principes d'une saine législation.

La session fédérale est ouverte à Ottawa depuis le 8 mars. Le discours du Trône annonce qu'un traité de commerce a été conclu, dans l'intérêt du Canada, entre le Royaume-Uni et le Japon; que le gouvernement se propose de créer des réserves forestières sur les terres assujetties à son autorité; qu'une commission a été nommée pour s'enquérir de l'administration et de l'état des compagnies d'assurances, etc., etc.

Le débat sur l'adresse a été peu mouvementé. Le ministre de la justice a présenté un bill, d'inspiration louable, relatif à la meilleure observation du dimanche. Les estimations budgétaires pour neuf mois, du 1er juillet 1906 au 31 mars 1907, ont été soumises, et s'élèvent à \$68,097,547, dont \$51,755,532 à-compte du revenu, et \$16,342,015 à-compte du capital.

Comme on le sait, l'année fiscale au lieu de commencer le 1er juillet pour se terminer au 30 juin, commencera désormais au 1er avril pour se terminer au 31 mars. C'est pour cela que cette année on ne présente le budget que pour neuf mois.

On annonce une courte session de trois mois, à laquelle les remaniements au tarif ne seront pas soumis, et une session nouvelle au mois d'octobre, durant laquelle on discutera la question fiscale.

*Thomas Chapais.*

Québec, 25 mars 1906.

## Notes Bibliographiques

LE MAITRE ET L'ÉLÈVE—ERA ANGELICO et BENOZZO COZZOLI par Gaston Sortais. Petit in-40 de 300 pages, illustré de 5 chromos et de 48 photographures hors texte. Prix: \$2.50, Société Saint-Augustin, Desclée, De Broumer & Cie, 83, rue de Bruel, Malines.

M. Gaston Sortais nous présente, dans ce magnifique volume, deux figures artistiques très attrayantes : Fra Angelico et Benozzo Gozzoli.

Dans une première partie, l'auteur retrace la lutte entre le "spiritualisme et le naturalisme dans l'art" à l'époque du peintre de Fiesole ; il nous fait visiter la "Florence du XVe siècle" ; il apprécie tour à tour les "tableaux" et les "fresques" de Fra Angelico ; il le rapproche enfin de Michel-Ange et de Raphael ; tous les trois concoururent à embellir le Vatican de leurs peintures admirables. Charmé de cette étude qui parut d'abord à part, sans illustrations, un éminent historien de l'art, M. Eugène Muntz, félicita l'auteur d'avoir composé une "œuvre aussi substantielle et aussi brillante".

Après le maître, l'élève. Cette formule n'est pas là pour l'effet, car, à vrai dire, Benozzo Gozzoli est l'unique disciple qui se soit montré digne de Fra Angelico. Benozzo fut un artiste incomparable dans la peinture narrative. M. Sortais suit ce délicieux fresquiste dans les principales étapes de sa longue et brillante carrière : il nous fait côûter successivement les fresques qui représentent la "Vie de saint François" dans l'église de Montefalco en Ombrie, le "Voyage des Mages", parure étincelante de la chapelle des Médicis en Florence, l'"Histoire de saint Augustin" sur les murs du chœur de l'église S. Agostino, à San Gimignano, la cité aux "belles tours" ; enfin et surtout il s'arrête devant la série splendide des vingt et une fresques qui se déroulent, sur les parois du "Campo Santo" de Pise, comme une merveilleuse épopée biblique.

Cet ouvrage sera lu avec plaisir et profit par tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'art et du beau, car il est agréablement écrit et bien documenté. Un excellent choix de gravures et de chromos, dont la reproduction soignée sur papier de luxe fait le plus grand honneur à la maison Desclée, vient à propos éclairer les descriptions et compléter le texte. Ce superbe volume illustré est tout indiqué comme livre d'étrennes et de prix.

\* \* \*

UN MOIS DE MARIE sur "la vie de la très sainte Vierge", par le R. P. Petitalot, S. M. auteur de la Vierge-Mère d'après la théologie. In-12 de 260 pages. Prix franco : 2 fr. 50.—Librairie Victor Retaux, 82, rue Bonaparte, Paris.

Ni trop long ni trop court. La lecture publique, pour chaque jour, prend à peine dix minutes.

D'autre part, les prédicateurs y trouveront la matière d'une solide instruction. Chaque chapitre se termine par un exemple intéressant et bien choisi.

\* \* \*

LE CONVENTIONNEL PRIEUR DE LA MARNE EN MISSION DANS L'OUEST (1793-1794), par M. Pierre Bliard.—Paris, "Librairie Emile-Paul", 100, Faubourg-Saint-Honoré.—Un volume in-8e de vii-452 pages.—Prix : 5 frs.

Les études sur la Révolution se multiplient de toutes parts. Et c'est fort heureux.

Cette terrible époque, en effet, est plus que toute autre riche en faits tragiques encore insuffisamment étudiés, féconde en bouleversements capables d'intéresser les plus indifférents et d'émouvoir les plus froids.

Le lecteur jugera donc que l'ouvrage de M. P. Bliard vient à son heure et que le sujet n'en pouvait être mieux choisi.

\* \* \*

OEUVRES ORATOIRES du R. P. Henri Chambellan, S. J. 1 vol. in-8 écu, avec portrait, de 582 pages, 4 fr. Gabriel Beauchesne & Cie, 117 rue de Rennes Paris.

C'est pour répondre au désir, qui été exprimé de différents côtés et dont le père Charruau s'est fait l'écho fidèle dans sa biographie du R. P. Chambellan, que la présente publication a été entreprise.

\* \* \*

L'IRREDUCTIBLE FORCE par George Lechartier. Un volume in-16. Prix : 3 fr. 50. Librairie Plon-Nourri & Cie, 8, rue Garancière, Paris—6e.

La REVUE CANADIENNE ayant déjà longuement apprécié l'œuvre de M. Lechartier dans nos livraisons de septembre et novembre 1905, nous y renvoyons nos lecteurs.

\* \* \*

L'HISTOIRE DE L'ŒUVRE DE JEUNESSE DE SAINTE CROIX DE SAINT-LO, par l'abbé Em. Sévestre. — Brochure contenant tous les documents qu'il est nécessaire de connaître et de posséder pour la formation, l'organisation et la direction d'une œuvre de Jeunesse. In-8o, 2.00, "franco", 2.40.—P. Lethiel-leux, Editeur, 22, rue Cassette, Paris (6e).

Pour traiter son sujet, l'auteur a pris une excellente méthode : il a commencé par faire "l'Histoire de l'Œuvre de Jeunesse de Sainte-Croix de Saint-Lô", en cinq chapitres ainsi intitulés : I.—Les Origines (1872-1875) ; II.—L'Organisation (1875-1899) ; III.—La Vie actuelle (1899-1906) ; IV.—Les grandes Journées (1872-1906) ; V.—Les Résultats (1872-1906). Ces chapitres sont précédés d'une "Lettre de l'Auteur" dans laquelle il expose les raisons pour lesquelles il a entrepris ce travail, et sont suivis d'une conclusion suggestive sur l'"Avenir des Patronages catholiques".